

***Impossible Nation* de Ray Conlogue :
anatomie d'une non-traduction**

Sabrina Mercier-Ullhorn

Mémoire présenté au département d'études françaises

comme exigence partielle au grade de
maîtrise ès arts (Traductologie)
Université Concordia
Montréal, Québec, Canada

Mars 2025
© Sabrina Mercier-Ullhorn, 2025

CONCORDIA UNIVERSITY
School of Graduate Studies

This is to certify that the thesis prepared

By: Sabrina Mercier-Ullhorn

Entitled: Impossible Nation de Ray Conlogue : anatomie d'une non-traduction

and submitted in partial fulfillment of the requirements for the degree of

Maîtrise ès arts (Traductologie)

complies with the regulations of the University and meets the accepted standards with respect to originality and quality.

Signed by the final examining committee:

Pier-Pascale Boulanger

Chair

Sophie Marcotte

Examiner

Chantal Gagnon

Examiner

Benoît Léger

Thesis Supervisor(s)

Thesis Supervisor(s)

Approved by _____
Danièle Marcoux

Chair of Department or Graduate Program Director

Dean of Faculty

RÉSUMÉ

Impossible Nation de Ray Conlogue : anatomie d'une non-traduction
Sabrina Mercier-Ullhorn

Le présent mémoire de maîtrise se compose d'une traduction de passages choisis d'*Impossible Nation : Longing for Homeland in Canada and Quebec* de Ray Conlogue et d'une analyse critique approfondie. L'essai, qui explore la fracture culturelle et linguistique entre le Québec et le Canada anglais, présente les réflexions de l'auteur sur le nationalisme, l'identité culturelle et la reconnaissance mutuelle. L'analyse critique aborde la question de la non-traduction de cet essai en français, en sondant les résistances (idéologiques, économiques et esthétiques), le contexte des années 1990 et la réception tiède qui a été réservée à l'ouvrage au Canada anglais. On y postule que, malgré la pertinence manifeste de l'essai pour le lectorat québécois dans un contexte de réflexion sur l'avenir du biculturalisme, le triomphe du paradigme néolibéral et le désintérêt croissant pour la question nationale qui en découle auraient défavorisé sa traduction.

Mots clés : non-traduction, biculturalisme, relations Québec-Canada, référendum de 1995, identité canadienne, nationalisme, néolibéralisme, médiation culturelle, traductologie

ABSTRACT

This master's thesis combines selected translations from Ray Conlogue's *Impossible Nation: Longing for Homeland in Canada and Quebec* with an in-depth critical analysis. The essay, which delves into the cultural and linguistic divide between Quebec and English Canada, presents the author's reflections on nationalism, cultural identity, and mutual recognition. The critical portion investigates the absence of a French translation of this essay by examining various roadblocks—ideological, economic, and aesthetic—while considering both the unique context of the 1990s and the book's lukewarm reception in English Canada. The thesis argues that despite the essay's clear relevance to Quebec readers in discussions about the future of biculturalism, the ascendancy of neoliberal thought and subsequent declining interest in national questions likely prevented its translation.

Keywords: non-translation, biculturalism, Quebec-Canada relations, 1995 referendum, Canadian identity, nationalism, neoliberalism, cultural mediation, translation studies

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	IV
AVANT-PROPOS	V
INTRODUCTION	1
1.1. Intérêt de l'étude	3
1.2. Résumé du livre et présentation de l'auteur	5
1.3. Réception critique	7
1.4. Méthodologie	11
1.4.1. Stratégie de traduction	11
1.4.2. Difficultés de traduction	13
1.4.3. Comment traduire « <i>nation</i> »?	14
1.4.4. Méthode d'analyse de la recension des traductions en 1994, 1996 et 1997	20
PREMIÈRE PARTIE – COMMENTAIRE CRITIQUE	24
2.1. État de la question de la non-traduction	24
2.2. Une publication à contre-courant : <i>Impossible Nation</i> face au paradigme néolibéral des années 1990	29
2.3. Deux regards néo-anglo-qubécois, deux destins éditoriaux : étude comparative de <i>Sacré Blues</i> et d' <i>Impossible Nation</i>	38
2.3.1. Sacré Blues : un modèle de réussite éditoriale	39
2.3.2. Points de convergences	41
2.3.3. Points de divergences	42
2.3.3.1. Style et thème	42
2.3.3.2. Réception institutionnelle et médiatique	44
2.4. Résistances et non-sélection	47
2.4.1. Le marché québécois de l'édition	49
2.4.1.1. Les traductions dans ce système	51
2.4.2. Influence du paratexte	54
2.5. Analyse comparative des traductions publiées en 1994, 1996 et 1997	55
2.5.1. Résumé des sept livres traduits en 1994, 1996 et 1997	56
2.5.2. Analyse comparative	60
CONCLUSION	63
BIBLIOGRAPHIE DU MÉMOIRE	67
ANNEXE A – CAPTURES D'ÉCRAN DU PROCESSUS DE TRI DES DONNÉES	78
ANNEXE B – RECENSION DES LIVRES TRADUITS EN 1994, 1996 ET 1997	79
SECONDE PARTIE – TRADUCTION D'IMPOSSIBLE NATION	80
BIBLIOGRAPHIE D'IMPOSSIBLE NATION	180
ANNEXE C – EXTRAITS FAISANT L'OBJET DE LA TRADUCTION	185

REMERCIEMENTS

Ce mémoire de maîtrise est l'aboutissement d'un travail de longue haleine qui n'aurait pu voir le jour sans le soutien de nombreuses personnes que je tiens à remercier du fond du cœur.

En premier lieu, je souhaite exprimer ma profonde gratitude à mon directeur de recherche, Benoit Léger. Au cours de ces trois longues années de rédaction, il a été très patient et surtout généreux de son temps et de son savoir. Je lui suis particulièrement redevable de m'avoir poussée à continuer malgré les embûches et d'avoir répondu présent jusqu'à l'aboutissement de ce travail. Ensuite, je tiens à souligner la finesse des commentaires formulés par les examinatrices Chantal Gagnon et Sophie Marcotte, qui ont considérablement bonifié la qualité de ce mémoire.

Je suis aussi reconnaissante envers l'Université Concordia et les généreux donateurs de la bourse d'excellence Steven Goldberg, laquelle a permis de couvrir mes frais de scolarité pendant une bonne partie de mon parcours. En outre, je tiens à remercier mon employeur pour la souplesse dont il a fait preuve dans l'aménagement de mon emploi du temps, me permettant ainsi de concilier mes engagements professionnels et universitaires.

Je tiens à remercier chaleureusement mon conjoint Jeremy qui a accepté de me voir disparaître les fins de semaine et qui m'a beaucoup épaulée dans la dernière étape, si intense, de ce projet. Enfin, je souhaite exprimer ma gratitude envers ma famille et mes amis. Leurs encouragements constants et leurs plaisanteries bienveillantes sur cette maîtrise interminable ont été une source de motivation durant ces années de travail.

À toutes et à tous, merci.

AVANT-PROPOS

Le choix d'un axe de recherche s'apparente à un exercice d'équilibriste : d'une part, l'attrait de la nouveauté et la nécessité d'aborder les enjeux contemporains incitent à se tourner vers des thématiques en vogue; d'autre part, l'exploration d'un sujet inscrit dans la continuité permet d'éclairer ces questions à l'aune des mutations majeures survenues ces dernières décennies.

Au cours de notre analyse, nous avons été frappée par la diminution perceptible du nombre de publications portant sur le biculturalisme canadien et l'identité québécoise ces vingt dernières années. Cette tendance est digne d'intérêt dans une perspective traductologique : quel contexte explique la non-traduction et, plus largement, le désintérêt pour le sujet de l'identité canadienne? L'essai de l'auteur Ray Conlogue apparaît comme un cas d'école fascinant.

Écrit au lendemain du second référendum sur la souveraineté de 1995, *Impossible Nation* de Ray Conlogue explore les raisons culturelles et identitaires qui auraient pu amener le Québec à désirer son indépendance. Force est de constater que les analyses formulées dans cet essai paru en 1996 conservent une grande actualité, et ce, malgré les changements importants qu'ont connus le Québec et le Canada depuis. En délaissant le sujet, il semblerait que la réflexion se soit cristallisée dans une sorte de dialogue de sourds. Il est particulièrement intéressant de constater le cloisonnement des deux univers nationaux en ce sens, en dépit des efforts institutionnels pour promouvoir la traduction.

Au-delà du cliché rebattu voulant que la traduction serve à « créer des ponts », elle constitue en réalité une condition à l'intercompréhension véritable. Si la traduction existe, on peut effectivement mieux se comprendre et comprendre l'Autre, tel qu'il s'autodéfinit; à défaut, notre compréhension demeure parcellaire. La non-traduction d'un essai sur l'identité nationale signale

la rupture d'un dialogue entre les deux peuples, qui ont cessé de s'intéresser à l'écriture d'un récit commun.

Notre démarche s'inscrit dans une volonté de contribuer à la réflexion collective sur le passé et l'avenir du biculturalisme au Canada. En nous penchant sur ce sujet à la fois déphasé et d'une actualité brûlante, nous espérons apporter un éclairage nouveau sur les enjeux de notre époque. En effet, comment penser le rôle de la traduction française au Canada dans un contexte où l'idée même du biculturalisme paraît avoir perdu de son lustre?

INTRODUCTION

L'histoire du Canada est jalonnée de tensions identitaires entre le Québec et le Canada anglophone. Ces deux communautés, héritières de patrimoines culturels et linguistiques distincts, peinent à trouver un terrain d'entente et à se comprendre pleinement. Le référendum de 1995 sur la souveraineté du Québec a agi comme un catalyseur, exacerbant les clivages profonds qui divisaient la société canadienne. Dans ce contexte, la traduction littéraire s'est longtemps imposée comme un vecteur de dialogue et de compréhension entre les groupes linguistiques. En rendant accessibles les œuvres d'une langue à l'autre, elle élargit les horizons de chacun. Au Canada, le Conseil des arts a mis en place des programmes de soutien à la traduction, reconnaissant ainsi son importance pour promouvoir l'échange et la découverte mutuelle.

Cependant, en dépit des efforts consentis pour stimuler la traduction, certaines œuvres demeurent confinées dans leur langue d'origine. L'essai *Impossible Nation: Longing for Homeland in Canada and Quebec* de Ray Conlogue, paru dans le sillage du référendum de 1995, en est un exemple éloquent. Ce livre, qui aborde les thèmes du nationalisme, de l'identité culturelle et de la quête d'une reconnaissance mutuelle entre les deux peuples, n'a jamais été traduit en français. Quels sont les ressorts qui ont entravé la transposition de cette œuvre que l'on pourrait estimer importante dans l'établissement d'un dialogue entre les deux solitudes? Quelles résistances, idéologiques, économiques ou esthétiques, ont pu influencer sur cette non-sélection? Que nous révèle cette absence de traduction sur les écueils qui parsèment encore le chemin vers une compréhension mutuelle entre les deux principales communautés linguistiques du Canada?

Le présent mémoire de maîtrise se propose d'explorer les raisons de la non-traduction de l'essai *Impossible Nation* de Ray Conlogue en français et d'émettre des hypothèses à ce sujet. Au

moyen de la traduction de passages choisis de l'ouvrage et d'une analyse critique approfondie, ce travail cherchera à comprendre ce qui a pu freiner sa traduction.

Dans le cadre de ce mémoire, une traduction partielle de l'essai *Impossible Nation* de Ray Conlogue, couvrant environ 74 pages de l'ouvrage original, a été réalisée. Les chapitres sélectionnés pour cette traduction sont l'introduction, la conclusion, ainsi que les chapitres 1, 4 et 6. Ce choix a été motivé par la pertinence de ces sections dans la compréhension des tensions entre le Canada anglais et le Québec, notamment en ce qui concerne les enjeux linguistiques et culturels. Il s'agit des chapitres qui fondent la thèse avancée par l'auteur sur l'impossibilité du projet politique canadien dans la forme qu'il revêtait à cette période. Compte tenu des contraintes d'espace inhérentes à un mémoire de maîtrise, certains chapitres de l'essai n'ont pas été inclus dans la traduction. Le chapitre 2, qui traite des théories sur la distinction entre le nationalisme herderien et le nationalisme lockien, ainsi que le chapitre 3, qui replace ces théories dans le contexte canadien, ont été écartés. De même, le chapitre 5, qui aborde la relation complexe entre la population québécoise et la communauté juive de Montréal, et le chapitre 7, qui offre des réflexions supplémentaires sur la question anglo-québécoise et le peuple québécois contemporain, n'ont pas été retenus. Bien que pertinents dans le cadre global de l'essai, ces chapitres ne sont pas essentiels pour comprendre les enjeux au cœur du mémoire, à savoir les raisons de la non-traduction de cet essai en français.

Dans la partie critique, il sera d'abord pertinent d'établir un cadre conceptuel en mobilisant les théories de la non-traduction. Nous replacerons ensuite *Impossible Nation* dans le paysage intellectuel et politique de la période entourant le deuxième référendum, en analysant le triomphe du néolibéralisme, la fatigue post-référendaire et la mutation du multiculturalisme canadien. Une analyse comparative mettra en lumière les divergences de destin éditorial entre les

Sacré Blues de Taras Grescoe et *Impossible Nation* de Ray Conlogue en abordant le style, le lectorat, les stratégies de légitimation et la posture idéologique. Ensuite, nous explorerons plus en profondeur les notions de non-sélection et de résistance économique, puis, à partir d'un corpus de livres non romanesques, nous répertorierons les livres liés à l'histoire qui ont été traduits au Canada en 1994, en 1996 et en 1997 de l'anglais vers le français. À partir de ce corpus, nous dégagerons les tendances dans la sélection des textes aux fins de traduction et de publication, ainsi que les tendances thématiques. Nous avançons l'hypothèse de départ que l'essai n'a pas été traduit, car le contexte post-référendaire a instauré un climat défavorable aux débats sur la dualité canadienne. En effet, même si le Québec est directement concerné par l'objet de l'essai et que le livre de Conlogue aurait pu représenter un intérêt pour de nombreux membres du lectorat dans la foulée du référendum de 1995, les impératifs commerciaux l'ont défavorisé. Soulignons en outre que le livre n'a pas eu très bonne presse au Canada anglais, ce qui aurait pu remettre en doute la qualité de l'essai et donc la pertinence de le traduire.

1.1. Intérêt de l'étude

Si la traduction de cet essai semble moins d'actualité qu'en 1996, il n'en demeure pas moins qu'elle permet de mieux comprendre la nature du Canada et les conflits qui l'ont façonné, et qui continuent de le faire. Conlogue évoque les conditions de l'impossibilité structurelle du Canada, toujours présentes et même décuplées par son autodéfinition comme un pays multiculturel plutôt que biculturel au tournant du 21^e siècle. La conséquence de ce changement de paradigme est la critique de plus en plus assumée de la *Loi sur les langues officielles* (« LLO »), puisque cette législation confère une reconnaissance institutionnelle à la minorité francophone sans accorder un statut équivalent aux langues des communautés issues de l'immigration ni même aux langues

autochtones¹. Selon Conlogue, le Canada ne serait pas parvenu à poser les gestes de reconnaissance de soi qui lui permettraient de comprendre les dispositions du Canada français et du Québec.

Malgré tout, le thème du biculturalisme demeure pertinent, car les deux groupes ethnoculturels continuent de jouer un rôle important dans la vie politique et culturelle du pays, et leurs différences culturelles profondes, notamment en ce qui a trait au nationalisme, continuent de créer des conflits. Dans l'Occident contemporain, la question des minorités ethniques et sexuelles s'impose comme sujet d'étude prédominant au détriment de celle des minorités nationales, sans que soient réglés les problèmes inhérents aux états plurinationaux². Ainsi, la question de l'impossibilité de l'État canadien évoquée par Conlogue n'a toujours pas été résolue et les conditions ayant mené aux deux référendums, telles que le manque de reconnaissance de la singularité du Québec et la non-signature de la Constitution, n'ont pas changé. S'ajoute à cette complexité le désintérêt pour la question du biculturalisme. Il est donc encore pertinent de se demander si la reconnaissance institutionnelle est suffisante pour assurer la vitalité des communautés francophones, la reconnaissance culturelle et le droit véritable à l'altérité faisant historiquement défaut dans le rapport majorité-minorité.

En outre, la traduction d'*Impossible Nation* comblerait une lacune dans la compréhension du conflit entre le Canada anglais et le Canada français. Certains estiment en effet que ce dernier est de nature culturelle plutôt que seulement politique, comme le souligne l'auteur dans son introduction, lorsqu'il se demande pourquoi le Canada anglais accorde si peu d'attention aux figures littéraires qui ont articulé le nationalisme francophone depuis 150 ans, et ce, malgré le

¹ Hébert, « A Postbilingual Zone? », 22.

² Rosière, Chignier-Riboulon, et Garrait-Bourrier, « Les minorités nationales et ethniques : entre renouvellement et permanence », 3.

fait que « almost everybody in Canada agrees that the problem is essentially cultural³ ». Il est pertinent de se replonger dans l'événement historique majeur du deuxième référendum, de s'interroger sur la situation d'énonciation et la réception de l'essai dans ce contexte. Près de trente ans après sa parution, qu'est-ce qui a changé et qu'est-ce qui demeure? Quelles évolutions la société canadienne a-t-elle connues depuis lors et quelles incidences ont-elles sur la non-traduction? L'analyse de l'essai de Conlogue offre des pistes de réponse à ces questions.

1.2. Résumé du livre et présentation de l'auteur

Né à Toronto et titulaire d'un baccalauréat en études anglaises du St Michael's College ainsi que d'une maîtrise en théâtre de l'Université de Toronto, Ray Conlogue est un ancien critique d'art, traducteur, enseignant et auteur de romans jeunesse. Outre *Impossible Nation*, il a signé les romans *Shen and the Treasure Fleet* (2007) et *Necessary Mountain* (2013), de même que la traduction anglaise du *Livre noir du Canada anglais* de Normand Lester (2001). Conlogue a été critique d'art pour *The Globe and Mail* de 1980 à 1998, couvrant les scènes artistiques de l'Ontario et du Québec pour ce quotidien. Dans les années 1970, il a été critique de théâtre pour la CBC Radio et a remporté le Concours canadien de journalisme en 1986. Né à Toronto, il a vécu la majorité de sa vie dans cette ville, à l'exception d'une période de six mois à Oran, en Algérie, et de sept ans à Montréal.

Impossible Nation : Longing for Homeland in Canada and Quebec a été écrit en 1996, au lendemain du référendum de 1995. L'auteur s'interroge sur les raisons intrinsèques qui ont amené le Québec à vouloir obtenir son indépendance. Il les trouvera dans la question culturelle, s'appuyant sur de vastes corpus littéraires en anglais et en français et puisant dans le passé pour tenter d'en extraire la moelle culturelle de chacun des peuples fondateurs. À son avis, la dualité

³ Conlogue, *Impossible Nation*, 8.

linguistique au Canada est marquée par un manque d'intérêt de chaque groupe envers l'autre, que ni la traduction ni le bilinguisme institutionnel ne parviennent à combler. Les anglophones entretiendraient une vision superficielle de la culture québécoise et les francophones, quant à eux, auraient tendance à agir comme si le Canada anglais n'existait tout simplement pas. Selon Conlogue, le problème du Canada n'est pas uniquement l'existence même de ces deux groupes linguistiques distincts, mais bien que leurs différences se situent au-delà de la langue. L'essai met au cœur de son argumentation une théorie selon laquelle le Canada est principalement divisé par le conflit de deux nationalismes antagonistes : d'un côté, le nationalisme civique de John Locke, qui prédomine au Canada anglais et se concentre sur la défense des droits individuels; de l'autre, le nationalisme romantique de l'Allemand Herder, qui prédomine au Québec et accorde une primauté à la défense des droits collectifs. Le philosophe allemand estimait que le courage de faire preuve de créativité naît de l'appartenance à une communauté qui partage des raisons communes, à savoir des valeurs et des aspirations collectives⁴.

L'auteur insiste souvent sur le contraste entre la créativité québécoise et celle du Canada anglais : puisque celui-ci serait atomisé et moins porté sur les aspirations collectives, notamment en raison de l'absence d'une identité culturelle unifiée, il valoriserait moins sa propre scène culturelle. De l'avis de Conlogue, le Canada anglais n'étant pas en mesure de poser des gestes de reconnaissance de soi, il n'arrive pas à reproduire un tel geste envers le Québec et à respecter sa différence. Outre l'arsenal législatif déployé pour redresser les torts, le Canada n'est jamais parvenu à entendre véritablement ce besoin de reconnaissance, qui est une condition nécessaire au maintien du Canada. Il conclut son essai en affirmant que pour accorder la reconnaissance que

⁴ Conlogue, 137.

le Québec espère, le Canada doit être capable de se construire culturellement sans lui, surtout qu'il pourrait un jour devoir faire cavalier seul.

1.3. Réception critique

L'essai a fait l'objet d'au moins quinze critiques directes dans les journaux et les revues spécialisées, ainsi que d'une entrevue radiophonique.

La critique est principalement demeurée cantonnée à l'espace anglophone. Nous avons cependant trouvé deux critiques rédigées en français dans les médias. Celle de Lise Bissonnette dans *Le Devoir* est très élogieuse, la journaliste affirmant que le livre est un « baume au cœur du Québec français affligé par les procès intempérants que lui fait le Canada⁵ » et flattant l'érudition de l'auteur. À son avis, le livre de Conlogue encourage le lectorat à mieux connaître et comprendre la trame culturelle du Canada anglais ainsi que les raisons de sa « tourmente actuelle ». Pour sa part, Carole Beaulieu a mené un entretien avec l'auteur pour *L'actualité*⁶, dans lequel il a pu s'exprimer sans détour. En définitive, la critique en français est principalement positive, quoique rare, mais provient de deux journalistes parmi les plus respectées et influentes du paysage médiatique québécois.

Dans le paysage littéraire anglo-canadien, l'essai a connu une réception critique principalement négative. Cependant, nombreux sont ceux qui ont tenté de tempérer l'âcreté de la critique en soulignant les aspects positifs de l'ouvrage. On relève notamment la grande perspicacité de l'auteur dans son analyse de la scène culturelle francophone, le fait que le livre est éclairant pour ceux qui cherchent à comprendre la relation entre les Canadiens français et les Canadiens anglais et, enfin, que sa lecture en vaut généralement la peine, ne serait-ce que pour

⁵ Bissonnette, « L'impossible drapeau ».

⁶ Beaulieu, « C'est la culture... stupid! ».

l'exercice intellectuel qu'il propose. Dans une critique de l'ouvrage publiée dans le *National Post*, Andy Lamey souligne le manque d'objectivité de Conlogue dans sa représentation des Canadiens anglais, notant qu'il renforce « some of the worst Québécois clichés about English Canada » et que « Conlogue's admiration for Quebec is linked with contempt for his own roots⁷ ». De façon similaire, dans *The Gazette*, Desmond Morton affirme que Conlogue démontre « a bad case of English-Canadian self-loathing » et que sa posture idéologique transparaît lorsqu'il traite sa culture comme une « caricature⁸ ». Selon David Homel, en critiquant fortement le Canada anglais, Conlogue semble avoir adopté une position idéologique peu nuancée : « Like traditional Quebec nationalists, Conlogue is well anchored in the past⁹ ». Dans une critique anonyme du *Quill & Quire*, on mentionne d'ailleurs que Conlogue « forgives too hastily the errors and biases of nationalists while pouncing all over those of federalists¹⁰ ». En résumé, bien que certains des commentaires aient salué la finesse de son analyse de la société francophone, l'ouvrage de Conlogue a essuyé de vives critiques au sein du milieu littéraire anglo-canadien. Les recensions convergent notamment vers un même constat : l'auteur aurait fait preuve d'un manque flagrant d'objectivité et brosse un portrait réducteur, voire caricatural, de la réalité anglo-canadienne. Les critiques s'entendent particulièrement pour dénoncer son positionnement idéologique marqué, lui reprochant une forme d'autodénigrement en tant que Canadien anglais et une vision trop ancrée dans des stéréotypes nationalistes québécois.

En ce qui concerne les critiques provenant du domaine de la traductologie, la seule chercheuse à s'être intéressée à cet essai est Jane Koustas¹¹. Elle a formulé une critique négative

⁷ Lamey, « Mr. Taylor's Politics of Misrecognition ».

⁸ Morton, « Writers from Opposite Poles Offer Formulas for Breakup ».

⁹ Homel, « Paradise Bewitches a Man from Bland ».

¹⁰ *Quill & Quire*, « Impossible Nation ».

¹¹ Koustas, « Translations ».

du livre, car Conlogue omettrait d'évoquer le grand nombre de livres québécois traduits en anglais chaque année. À son avis, Conlogue ne tiendrait pas compte du rôle de la traduction dans la découverte de la culture québécoise au Canada anglais qui, malgré les distorsions inévitables que suppose le transfert linguistique, permet à ces deux groupes d'entrer en relation. À son avis, il serait faux de dire que la culture québécoise est largement inconnue au Canada anglais dans le contexte où de nombreux romans québécois y sont traduits et distribués chaque année.

Chez les francophones, on fait souvent allusion à *Impossible nation* pour faire contraste par rapport aux discours dénigrants de certains Canadiens anglais. Le livre est cité comme un contrepoids éclairant, nuancé et bienveillant à des prises de position de Canadiens anglais qui sont perçues comme étant tout le contraire.

Du côté des anglophones, les mentions du livre sont moins acrimonieuses que les critiques directes. Jane Koustas reprend l'analogie de l'escalier de Chambord de Pierre Chauveau évoquée par Conlogue, laquelle suggère qu'anglophones et francophones gravissent chacun son côté de l'escalier sans jamais se croiser, sauf sur le palier de la politique; ainsi, elle soutient que notre auteur poursuit une longue tradition consistant à lier la pratique de la traduction aux questions d'identité nationale, politique et culturelle¹². Gwyn encore juge que l'essai est « a sensitive, informed, countervailing opinion that builds its case out of a deep knowledge of history and literature and of a sense of place¹³ ». Seul Charles Castonguay, grand francophile, cite le livre de la même manière que les francophones, comparant *Impossible Nation* avec *Sorry I don't speak*

¹² Koustas, « A Glimpse from the Chambord Staircase at Translation's Role in Comparative Literature ».

¹³ Gwyn, « Something from Canadian politics, for under the Christmas tree ».

French de Graham Fraser et affirmant que le premier offre une « analyse bien plus profonde de l'incompréhension entre les deux sociétés¹⁴ ».

Enfin, l'essai de Conlogue a été mentionné par Rachelle Vessey dans un article publié en 2021¹⁵ et, plus récemment encore, dans le mémoire de maîtrise de Catherine Pelletier¹⁶. L'analyse des bases de données de ProQuest dévoile des résultats éclairants quant à sa circulation intellectuelle. La comparaison de *Impossible Nation* et de *Sacré Blues* de Taras Grescoe témoigne des profils de réception distincts : si *Sacré Blues* cumule 194 mentions toutes sources confondues contre 51 pour l'essai de Conlogue, ce dernier atteint une proportion remarquablement plus élevée de citations dans les ressources universitaires (37,3 % soit 19 mentions) que l'ouvrage de Grescoe (3,1 % soit 6 mentions). La fréquence des références universitaires à l'ouvrage de Conlogue révèle un paradoxe intéressant : sa portée intellectuelle dépasse largement son écho dans les médias. Comme l'expliquent certains théoriciens et certaines théoriciennes, la réception est un processus interactif où le sens d'un texte se construit dans un dialogue entre l'œuvre, le lectorat et les discours critiques¹⁷. Sans ce dialogue public, l'œuvre reste en quelque sorte muette et invisible pour une grande partie du lectorat potentiel, notamment francophone. *Impossible Nation* retient particulièrement l'attention du milieu de la recherche grâce à la profondeur de son analyse, comme en témoigne sa présence continue dans les travaux récents. Cependant, l'ouvrage demeure accessible uniquement dans sa version anglaise, ce qui semble circonscrire sa diffusion dans le monde francophone aux cercles universitaires québécois.

¹⁴ Castonguay, « Graham Fraser, Sorry, I Don't Speak French ».

¹⁵ Vessey, « Nationalist Language Ideologies in Tweets about the 2019 Canadian General Election ».

¹⁶ Pelletier, « À la dérive dans la langue de l'autre : Déploiement textuel et thématique du français minoritaire dans *The Girl Who Was Saturday Night* (2014) de Heather O'Neill, suivi de des-Neiges ».

¹⁷ Alcandre, « Transgression des normes et innovation littéraire selon Hans Robert Jauss », 16.

1.4. Méthodologie

Cette section présente notre cadre méthodologique global qui s’articule autour de quatre axes complémentaires constituant les fondements de notre démarche de traduction et d’analyse. Nous exposerons d’abord notre stratégie de médiation interculturelle entre les publics québécois et canadien-anglais, laquelle guide nos choix traductionnels et adaptations contextuelles. Nous examinerons ensuite les difficultés rencontrées durant le processus de traduction, notamment les enjeux bibliographiques ainsi que l’ampleur de la non-traduction des essais en anglais cités. L’analyse lexicologique approfondie du terme « nation » occupera la troisième partie, où nous expliciterons les nuances conceptuelles entre l’anglais et le français qui ont exigé une attention particulière lors de nos choix de traduction. La dernière section détaillera notre méthode d’analyse du contexte traductionnel pendant la période référendaire afin d’évaluer l’incidence possible du référendum sur les dynamiques de traduction entre les deux solitudes.

1.4.1. Stratégie de traduction

L’essai *Impossible Nation* s’inscrit dans une démarche de médiation interculturelle visant à créer des ponts entre les cultures québécoise et canadienne. Comme le souligne Driussi, « si la médiation culturelle se borne à transmettre et préserver les différences culturelles, la médiation interculturelle vise, par contre, à leur synthèse, à la recherche d’espaces communs de confrontation et de dialogue¹⁸ ». En ce sens, l’essai ne se contente pas d’exposer les différences entre le Québec et le Canada, mais tente de trouver des points de rencontre, d’imaginer la possibilité d’une compréhension réciproque malgré les divergences.

¹⁸ Driussi, « “Médiation” linguistico-culturelle ou politico-diplomatique ? », 97.

La traduction vient donc concrétiser cette médiation : d'une part, le public canadien-anglais est à même de comprendre les particularités de cet Autre qu'il connaît mal; d'autre part, le public québécois est invité à en faire autant pour la culture canadienne, en plus d'être en mesure d'observer sa société par un regard extérieur.

La stratégie rédactionnelle de l'auteur consiste à clarifier les réalités québécoises pour le lectorat canadien en fournissant des éléments de contexte supplémentaires, notamment en retraçant l'histoire du peuple québécois. Pour nous, il s'agissait donc d'« analyser les différents degrés d'acceptabilité, d'évidence et de normalité au sein des cultures source et cible¹⁹ » lors de la traduction, pour ensuite adapter le texte au lectorat cible. Un exemple éloquent est celui où l'auteur a indiqué, à tort, que le château de Chambord se situe à Paris et où la traductrice a implicite la ville. En effet, il y a lieu de penser que les différentes régions françaises sont moins bien connues de la population canadienne anglophone, et que l'auteur aurait donc fait le choix d'utiliser une toponymie de substitution dans un souhait de s'adapter aux références culturelles du public cible. Le public québécois francophone visé étant généralement plus au fait de la géographie française, il est probable qu'il sache que le château de Chambord se trouve dans la vallée de la Loire, ce qui justifie l'implication de cette information dans la traduction.

Dans le texte source, l'auteur recourt aux italiques et aux guillemets pour remplir deux fonctions distinctes : marquer l'insistance ou signaler l'ironie. La décision de ne pas traduire systématiquement ces marqueurs typographiques anglais trouve sa justification dans les conventions stylistiques propres au français. En effet, le français dispose d'autres ressources expressives pour marquer l'insistance et signaler les usages ironiques, par exemple les adverbes

¹⁹ Katan, « Médiation interculturelle ».

de modélisation, le conditionnel ou encore les hyperboles. De même, les expressions laissées en français dans le texte par l’auteur n’ont pas fait l’objet d’une note. Par exemple, Conlogue a utilisé le mot « dépaysement » pour exprimer cette nuance sémantique absente du lexique anglophone, et sans doute en partie pour démontrer son bilinguisme. Toutefois, la mention explicite « en français dans le texte » devient superflue dans la traduction française, car ces termes réintègrent naturellement leur contexte linguistique d’origine. Une telle démarche respecte ainsi la fonction première des emprunts au français dans le texte source sans alourdir inutilement la version française.

1.4.2. Difficultés de traduction

1.4.2.1. Recherches bibliographiques

Dans le cadre de la traduction de l’essai, nous avons effectué des recherches approfondies afin de retrouver les sources originales en français, ainsi que les traductions officielles des sources en anglais. Il nous a été nécessaire de traduire nous-même les extraits provenant de sources pour lesquelles aucune traduction française n’était offerte, selon la même méthodologie que celle retenue pour le reste du mémoire. Bien qu’il s’agisse d’une pratique moins répandue au Québec, la décision de les traduire vise à s’assurer que l’ensemble du texte soit compréhensible pour tous les membres du lectorat, y compris ceux et celles qui ne maîtrisent pas l’anglais. De plus, la recherche documentaire s’est heurtée à plusieurs difficultés liées aux pratiques de citation de l’auteur : celui-ci utilise fréquemment des guillemets pour des propos restitués de mémoire plutôt que pour des citations textuelles, comme pour les dialogues du film *Les beaux souvenirs* ou la citation de Pierre de Grandpré. Enfin, le chapitre 6 comporte une discontinuité dans la numérotation des notes (de la note 39 à 42), ce qui révèle l’absence de deux références bibliographiques.

1.4.2.2. Ampleur de la non-traduction

Les sources citées dans l'essai pour les chapitres sélectionnés témoignent de l'ampleur de la non-traduction d'ouvrages en anglais d'auteurs ou d'autrices d'origine canadienne-anglaise. Nous constatons une répartition presque équivalente entre les sources rédigées en français (21, soit 34 %) et celles initialement écrites en anglais sans traduction offerte (32, représentant 53 %). Parmi les références anglophones, seules huit (13 %) ont fait l'objet d'une traduction vers le français, dont deux publiées en France. Ces données illustrent de manière éloquente l'étendue du phénomène de non-traduction dans le domaine des essais politiques.

1.4.3. Comment traduire « *nation* »?

Le concept de nation est difficile à définir de manière simple et univoque. D'après le dictionnaire Usito, le substantif *nation* possède quatre acceptions distinctes, dont trois apportent une distinction utile aux fins des présentes. La première définit la nation comme un « groupe humain dont les membres sont liés par une histoire, une culture et une langue communes, et par la conscience de former une communauté » (se rapprochant du sens de *peuple*). La deuxième acception, moins fréquente, présente la nation comme un « groupe humain établi sur un territoire défini, formant une communauté politique personnifiée par une autorité souveraine » (synonyme d'*État* et de *pays*), alors que la troisième désigne par *nation* l'« ensemble des personnes qui composent ce groupe », c'est-à-dire la « collectivité nationale » (synonyme ici de *peuple* ou de *population*²⁰). Le Trésor de la langue française informatisé (TLFi) indique que le mot *nation* peut également désigner, par métonymie, le « territoire occupé par ce groupe humain », devenant ainsi synonyme de *patrie* ou de *pays*. Lorsqu'un dictionnaire indique qu'un sens est employé « par

²⁰ Usito, « Nation ».

métonymie », il faut entendre que ce sens découle d'un autre sens par un glissement sémantique fondé sur une relation de contiguïté, de proximité entre deux concepts²¹. Il est intéressant de noter que l'extension de sens métonymique renvoie à l'idée répandue selon laquelle une nation est nécessairement dotée d'un État, conformément aux idées du nationalisme romantique de Herder qui a largement contribué à la vague de création d'États-nations au 19^e siècle en Europe. Cependant, au Québec, la nation est, selon la première acception du terme, comprise comme une communauté partageant une langue, une culture, une histoire et un territoire en commun, sans nécessairement former un État souverain. L'emploi métonymique de *nation* en français est moins légitime dans le contexte canadien, puisque le Canada est pour ainsi dire un État multinational, composé de la nation québécoise, des nations autochtones (dont onze nations distinctes au Québec) et de la majorité anglophone.

Selon l'Oxford English Dictionary²², *nation* englobe plusieurs sens, notamment « a large aggregate of communities and individuals united by factors such as common descent, language, culture, history, or occupation of the same territory, so as to form a distinct people » qui met l'accent sur une descendance et une culture communes, ainsi que « such a people forming a political state; a political state » qui souligne davantage l'unité politique et territoriale. Cette dernière acception semble la plus répandue en Amérique du Nord. D'autres renvoient à « a group of people having a single ethnic, tribal, or religious affiliation, but without a separate or politically independent territory », concept habituellement illustré par le cas du peuple juif en diaspora, ou encore à « a particular North American Indigenous people or confederation of peoples ». Souvent, les termes *nation* et *nation-state* font l'objet d'un emploi improprement synonymique

²¹ Office québécois de la langue française, « Métonymie ».

²² Oxford English Dictionary, « Nation ».

en anglais, ce qui peut mener à des malentendus entre les francophones et les anglophones. Un exemple emblématique de ce malentendu réside dans les réactions à la motion reconnaissant le Québec comme nation, telle qu'exprimée par le député ontarien Garth Turner : « Why did the prime minister say one of our provinces is essentially a country on its own²³? ». La nation ne suppose pas nécessairement la souveraineté politique, bien que cette interprétation soit répandue dans le contexte des États-nations modernes.

Dans un article thématique du dictionnaire Usito, le philosophe Michel Seymour²⁴ établit que la nation se décline en cinq configurations distinctes : « la nation ethnique », fondée sur une ascendance commune présumée; la « nation civique », définie par le territoire partagé; la nation culturelle, unifiée par une langue, une culture et une histoire communes; la « nation sociopolitique », caractérisée par une communauté politique englobant une majorité nationale et diverses minorités; et enfin la « nation diasporique », constituée de groupes partageant des traits culturels tout en étant dispersés géographiquement en tant que minorités sur différents territoires.

Après avoir établi ces distinctions conceptuelles, il convient d'approfondir la distinction entre *state* et *nation*. Dès l'introduction de son livre *Human Ecology*, Steiner propose une définition claire : « A nation is a body of people associated with a particular territory. Such a group of people needs to be sufficiently conscious of its unity to seek or to possess a government. A state is the body of people *occupying* a definite territory and organized under one government²⁵ ». Tandis que la nation se caractérise par une conscience collective ayant des aspirations communes, l'État, lui, suppose une structure politique établie. En somme, la nation relève davantage de l'ordre du sentiment d'appartenance et du projet politique, tandis que l'État

²³ CBC News, « Québécois nationhood? Canada reacts ».

²⁴ Seymour, « Le concept de nation ».

²⁵ Steiner, « Nation, State, and Nation-State », 125.

correspond à une réalité institutionnelle et administrative concrète. Selon Steiner, la dimension culturelle, notamment linguistique, joue un rôle prépondérant dans la formation de la nation. Comme le souligne l’auteur en citant le géographe William Norton : « Language is a cultural variable and the principal means by which a culture ensures continuity through time²⁶ ». Cette importance de la langue dans la construction nationale est telle que « in medieval Wales, the words for language and for nation were synonymous²⁷ ».

Dans le cadre de notre mémoire, la décision de traduire le terme *nation* par *pays* ou *État* repose sur cette distinction sémantique. En anglais, *nation* renvoie souvent à l’État-nation, une entité souveraine dotée d’institutions, tandis qu’en français québécois, le terme évoque prioritairement un peuple. Cette nuance sémantique exige une adaptation pertinente pour le lectorat cible afin de prévenir toute ambiguïté d’interprétation.

1.4.3.1. Comment traduire le titre et le sous-titre « The Longing for a Homeland in Canada and Québec »?

L’analyse que nous venons de proposer met en lumière la complexité inhérente à la traduction du titre *Impossible Nation*, dont la signification repose partiellement sur l’ambivalence du terme *nation* en anglais. Selon une première lecture, la *nation* pourrait désigner le Canada anglais comme ce groupe sociologique qui peine à se définir culturellement, de l’avis de l’auteur. Contrairement au Québec, qui revendique une identité nationale claire (langue, histoire, institutions), le Canada anglais, après l’effritement de son attachement à l’Empire britannique comme vecteur identitaire, se conçoit davantage comme un espace politique neutre, fondé sur des valeurs civiques (multiculturalisme, charte des droits). Une deuxième interprétation considère le

²⁶ Steiner, 128-29.

²⁷ Steiner, 129.

terme nation sous l'angle de l'État-nation. Cette impossibilité découlerait alors de la coexistence de plusieurs nations aux héritages culturels et linguistiques distincts. Une troisième lecture envisage la nation au sens de *pays*, ce qui est le plus probable en raison de la fréquence de cette acception en anglais : une entité politique qui, dans sa configuration actuelle, ne réunit pas les conditions nécessaires à sa viabilité, selon la conclusion de l'auteur. Ces conditions sont entre autres la reconnaissance de l'altérité québécoise et une définition claire de l'identité canadienne-anglaise. La traduction proposée par Lise Bissonnette dans sa critique du livre, « L'impossible drapeau », offre une solution élégante à cette difficulté de traduction. Le drapeau, symbole universel d'unité nationale, qualifié d'impossible, traduit l'échec du projet canadien à élaborer un récit commun. Cette traduction transcende la polysémie du terme nation par l'emploi d'une métaphore. Ainsi, « L'impossible drapeau » exprime l'échec symbolique du Canada, tandis que « L'impossible pays » révèle sa contradiction structurelle : un État aux ambitions unificatrices dont le titre même, en anglais comme en français, trahit l'inachèvement.

Toutefois, nous avons opté pour une autre solution dans le choix du titre complet « L'impasse nationale : la quête inachevée du pays au Canada et au Québec ». La difficulté principale de la traduction du sous-titre résidait dans la traduction du terme « homeland » dont l'acception première est la suivante : « A person's home country or native land; the land of one's ancestors²⁸ », autrement dit, le pays natal. « Homeland » est défini comme « the place or region where a person, group, or community has ancestral, cultural, or historical ties, often evoking a sense of belonging, identity, and attachment²⁹ ». En français, le choix de traduire l'expression par « pays » s'explique par la résonance particulière de ce mot en français québécois. Outre son sens

²⁸ Oxford English Dictionary, « Homeland ».

²⁹ DéfinitionGo, « Homeland ».

territorial et politique, il revêt ici un sens affectif, à la fois doux-amer, au sens de « pays de cœur », mais aussi de pays imaginé (et non concrétisé politiquement). Dans les années 1960-1970, des chansonniers nationalistes ou souverainistes utilisaient le mot en ce sens, notamment George Dor dans « Le pays natal » qui fait bien sûr référence au Québec, non pas au Canada. Ce paradoxe a été soulevé par Ray Conlogue, qui citait Octave Crémazie parlant de « son » pays : « Cremazie's weary fatigue with 'our country' had nothing to do with Canada³⁰. »

La traduction du titre complet permet de mettre en lumière la thèse centrale de l'essai : l'incompatibilité fondamentale entre deux visions nationales au sein d'une même entité politique. Le terme « impasse », renvoyant au « impossible » anglais, évoque ce blocage structurel par lequel le Québec, nation culturelle au sens herderien, cherche une reconnaissance que le Canada anglais, encore en quête de sa propre identité distincte, peine à lui accorder. La « quête inachevée du pays » traduit ce double mouvement : d'une part, l'aspiration du Québec à faire reconnaître son caractère distinct, voire à former un État-nation; d'autre part, la difficulté du Canada anglais à se définir en dehors de ses références à la Grande-Bretagne et en opposition aux États-Unis. Le choix du terme « pays » plutôt que « nation » ou « patrie » souligne l'écart entre celui imaginé par chacun des deux groupes et la réalité politique du Canada actuel. Cette traduction rend ainsi la tension centrale de l'ouvrage : deux projets nationaux parallèles qui, malgré une quête d'appartenance semblable, demeurent irréconciliables dans leur conception même du pays à construire.

³⁰ Conlogue, « Impossible Nation », 74.

1.4.4. Méthode d'analyse de la recension des traductions en 1994, 1996 et 1997

Dans son article « Les carences de la traduction littéraire au Canada » paru en 2014, Lane-Mercier regrette « l'absence d'un répertoire exhaustif et à jour des œuvres traduites dans les deux langues officielles³¹ » depuis celui publié en 1977 par Philip Stratford. En 2025, un tel répertoire n'existe toujours pas, ce qui a complexifié la tâche d'analyse des traductions réalisées dans la période de référence.

Notre démarche méthodologique auprès de la Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) a consisté à obtenir un recensement des essais publiés durant trois années clés : 1994, 1996 et 1997. Cette sélection temporelle permet une analyse comparative des traductions avant et après le référendum de 1995. L'inclusion de l'année 1997 s'explique par le délai moyen de publication des traductions³². Puisque les données de l'extraction contenaient beaucoup de bruit et de données non souhaitées, nous avons dû procéder à un classement initial des données. Nous avons d'abord supprimé les ouvrages rédigés dans des langues autres que le français en les désélectionnant à partir de la colonne³³. Ensuite, nous avons retiré les livres qui n'avaient pas été publiés lors des années de référence, ainsi que ceux qui n'ont pas été publiés au Québec. Après ce classement, il restait 14 146 titres.

Par la suite, nous avons isolé les traductions à partir de la racine mots « trad » en utilisant les options de filtres de la colonne « Mention de responsabilité »³⁴, puis nous avons indiqué la mention « Traduction » dans une nouvelle colonne. À ce stade, nous avons dû procéder à un autre écrémage pour ne conserver que les traductions à partir de l'anglais, ce qui a réduit notre corpus

³¹ Lane-Mercier, « Les carences de la traduction littéraire au Canada », 519.

³² La base de données de Gillian Lane-Mercier permet de constater qu'en 2006-2010, les textes anglo-québécois sont le plus souvent traduits dans l'intervalle d'un an (Leconte 2017, 10).

³³ Se reporter à la figure 1 de l'annexe A pour voir une capture d'écran de cette étape.

³⁴ Se reporter à la figure 2 de l'annexe A pour voir une capture d'écran de cette étape.

à 1 482 ouvrages. Il s'agit donc là de l'ensemble des livres non fictionnels traduits pendant les trois années de référence, toutes catégories confondues. La prochaine étape a consisté à produire un document de référence épuré en masquant les données inutiles³⁵. À partir de ce document épuré, il a été possible d'utiliser les filtres pour sélectionner et désélectionner les différentes catégories pour ne conserver que les entrées pertinentes.

En l'occurrence, nous souhaitons déterminer si d'autres essais de même nature avaient été publiés lors des années de référence. Les vedettes-matières de l'essai de Conlogue sont « Biculturalisme–Canada » (WorldCat) et « Canada–Relations entre anglophones et francophones » (BAnQ). Au moyen des filtres nous avons cherché les mots-clés « anglophones » et « relations » dans notre document Excel, et aucune publication n'a été trouvée.

La Cote Dewey de l'essai de Conlogue est FC 144.C648 1996. Selon la monographie *Classe FC : une classification pour l'histoire du Canada*, l'acronyme FC signifie effectivement « histoire du Canada », et le nombre .144 « Relations entre les Anglais et les Français ». S'il n'a pas été possible de confirmer avec exactitude le classement Dewey, tout semble indiquer que l'essai serait dans la classe « Histoire et géographie ». En isolant cette classe, on obtient 149 entrées uniques; toutefois, nombre d'entre elles ne concernent pas ni Québec ni le Canada, mais d'autres pays. À partir de la colonne de vedette-matière, nous avons donc sélectionné seulement celles qui se rapportaient au Canada ou au Québec et celles qui se rapportent de plus près à notre sujet (nous avons donc exclu les biographies, les ouvrages pour la jeunesse et ceux portant sur les Premières Nations). Il nous restait donc sept entrées uniques, dont deux de 1994, trois de 1996 et deux de 1997.

³⁵ Colonnes « Langue du texte », « Langue originale », « ISBN », « Mention de responsabilité », « Mention d'édition », « Lieu de publication », « Éditeur », « Note générale », « Note sur les langues », « Vedettes-matières » « nom commun », « Contributeur » et « Collection ».

1.4.4.1. Limites de l'analyse

L'analyse a pour objectif de fournir un aperçu des tendances thématiques de sélection des traductions dans les livres publiés en 1994, 1996 et 1997. Cependant, il est essentiel de relever les limites qui pourraient avoir une incidence sur l'exhaustivité et la précision de l'analyse effectuée.

En premier lieu, il convient de noter que l'analyse s'appuie sur les données extraites du catalogue de la BAnQ qui affirme conserver dans sa collection patrimoniale l'ensemble de l'édition québécoise. Il est toutefois possible que certains livres pertinents n'aient pas été répertoriés dans ce catalogue parce qu'ils n'ont pas été publiés au Québec ou parce que la BAnQ a omis de les inscrire dans sa base de données et, par conséquent, n'ont pas été inclus dans cette étude. En deuxième lieu, il faut garder à l'esprit que des erreurs auraient pu se produire lors du processus de classement des données en vue de leur extraction, erreurs susceptibles de nuire à la fiabilité des conclusions tirées. En l'occurrence, une telle erreur s'est glissée : *Les écrits polémiques* de Pierre Bourgault avaient faussement été désignés comme de langue originale anglaise. En troisième lieu, il existe un risque que certains livres aient été mal répertoriés par la BAnQ, notamment parce que les bibliothécaires auraient omis d'indiquer une vedette-matière ou auraient classé le livre dans une catégorie inappropriée. Une telle situation pourrait également exercer une influence sur les résultats de l'analyse.

Ainsi, bien que nous ayons de solides arguments en faveur de la représentativité de notre échantillon, nous restons prudente quant à la généralisation des résultats à l'ensemble des ouvrages traduits sur toute la période. Notre analyse fournit une image fidèle des grandes tendances observées en 1994, 1996 et 1997, sans toutefois pouvoir prétendre à une exhaustivité

parfaite, certains ouvrages ayant pu échapper aux requêtes dans les bases de données pour les raisons susmentionnées.

PREMIÈRE PARTIE – COMMENTAIRE CRITIQUE

2.1. État de la question de la non-traduction

L'étude de la non-traduction se heurte à une double difficulté : définir ce qui n'est pas, soit une absence, et appréhender un concept aux applications multiples en traductologie. La non-traduction peut donc être conçue à la fois comme un « macro-contextual phenomenon » et un « micro-textual procedure », et cette compréhension fonde le « comment » et le « pourquoi » de celle-ci³⁶. Autrement dit, elle se manifeste autant dans des choix microtextuels, comme l'omission délibérée de termes, d'expressions ou de passages dans un texte cible, qu'à sa dimension macrotextuelle, comme l'absence de traduction d'un texte ou d'un corpus dans un pays en raison de facteurs culturels, sociaux et politiques. Il importe dès lors de rattacher la « non-traduction » à un texte ou à un contexte précis afin d'en cerner les contours. Sur le plan microtextuel, la non-traduction peut se manifester par le choix de ne pas traduire certains mots ou certains passages pour des raisons idéologiques, autrement dit, de censurer.

Selon Dominic Glynn, la non-traduction n'a pas été étudiée de manière satisfaisante, malgré son importance dans la conception de la manière dont les textes circulent au-delà des frontières linguistiques et culturelles³⁷. L'auteur propose une théorie qui définit la non-traduction de trois façons : « first, in terms of systemic resistance to translation; second, as a set of procedures forming part of an overarching translation strategy; third, as the result of discourse that conceals the process of translation for various purposes³⁸ ». Sa définition de la « résistance à la traduction » nous semble particulièrement utile. Selon lui, la résistance à la traduction peut être

³⁶ Glynn, « Outline of a theory of non-translation », 6.

³⁷ Glynn, 1.

³⁸ Glynn, 1.

idéologique, économique ou poétique. La résistance idéologique est souvent liée à la censure, institutionnelle ou individuelle (par l'autocensure), ou à des raisons diplomatiques. La résistance économique survient souvent en raison du manque perçu d'avantage économique de la traduction d'un texte, soit en raison de la proximité linguistique de deux langues ou du bilinguisme, soit en raison d'un manque de capital symbolique. Le paradigme du bilinguisme comme facteur de non-traduction s'articule autour du postulat suivant : « lack of economic incentive derives from the ability of readers in the target culture to read the texts in the source language³⁹ »; la faible demande rend donc la traduction non rentable.

Il convient de noter que Glynn adhère au cadre théorique des « descriptive translation studies » (traductologie descriptive). Cette approche se caractérise par son orientation vers la culture de réception, conceptualisant ainsi les traductions en tant que « facts of target cultures⁴⁰ ». Par conséquent, la perspective méthodologique s'affranchit des définitions restrictives de la traduction afin de favoriser l'analyse contextuelle des éléments reconnus comme traductions dans un environnement culturel donné. En effet, ce que Toury désigne sous l'appellation « assumed translations » repose essentiellement sur trois fondements théoriques : le « source-text postulate », le « transfer postulate » et le « relationship postulate⁴¹ ». La démarche analytique vise à examiner les traductions dans leur contexte socioculturel par l'étude approfondie des « interdependencies of function, process and product⁴² ». Ainsi, la méthodologie préconisée nécessite d'abord une observation systématique des textes traduits, puis une analyse comparative avec les textes sources présumés, permettant dès lors de reconstituer « the *non-observables* at their root, particularly the processes whereby they came into being, the strategies that were

³⁹ Glynn, 5.

⁴⁰ Toury, *Descriptive Translation Studies—and Beyond*, 23.

⁴¹ Toury, 28.

⁴² Toury, 33.

adopted towards that end and the reasons for adopting those strategies and rejecting others⁴³ ».

En second lieu, la notion de capital symbolique de Bourdieu est mobilisée par Glynn. Comme le définit Durand, il s'agit du « volume de reconnaissance, de légitimité et de consécration accumulé par un agent social au sein de son champ d'appartenance⁴⁴ », s'acquérant essentiellement par l'appréciation des pairs qui, engagés dans la poursuite des mêmes enjeux, sont les seuls véritablement habilités à reconnaître la valeur et la légitimité d'une œuvre. Sapiro le souligne : « Fields of cultural production are “structured around the opposition between temporal and symbolic capital” » par lequel le capital symbolique s'acquiert par « the accumulation of specific capital in the field, according to the field's autonomous rules, that is, through peer recognition⁴⁵ ».

La résistance économique se rapporte principalement aux contraintes liées à la rentabilité dans le contexte de l'édition. Enfin, la résistance poétique est due à l'écart stylistique, thématique ou expressif entre le texte source et la culture de réception, ainsi qu'à la mauvaise réception ou la non-réception du texte dans son contexte source. Entre autres, dans un contexte plus large, Glynn marque une distinction entre un environnement qui est « hostile » et un environnement qui est « hospitable » (favorable) à la traduction, une opposition qui permet d'expliquer la « non-circulation of specific texts at different points in time⁴⁶ ». Il nuance néanmoins cette dichotomie apparente, car les environnements les plus propices à la traduction ne sont pas exempts de mécanismes de résistance, comme en témoigne l'observation « resistance never entirely disappears », sans parler de la nature mouvante de ce contexte hostile ou favorable⁴⁷.

⁴³ Toury, 32.

⁴⁴ Durand, « Le capital symbolique ».

⁴⁵ Sapiro citée dans Glynn, « Outline of a theory of non-translation », 5.

⁴⁶ Glynn, 2.

⁴⁷ Glynn, 2.

Par ailleurs, s'appuyant notamment sur les typologies de Duarte et de Coste, Cossette définit quatre grandes catégories de non-traduction : la non-traduction dans un contexte de production, la non-traduction dans le cadre d'une réflexion théorique, la non-traduction partielle⁴⁸ et la non-traduction totale⁴⁹. Cette typologie permet de mieux comprendre les différentes facettes de la non-traduction et d'en fournir une grille d'analyse générale. Nous nous intéresserons tout particulièrement à la non-traduction totale et la non-traduction dans un contexte de production. La non-traduction totale, et par extension la non-sélection, survient pour des raisons idéologiques ou de censure⁵⁰, liées à l'hégémonie de l'anglais⁵¹ ou à la distance culturelle⁵². En outre, l'intérêt pour un auteur ou une autrice ou encore pour une œuvre particulière est un facteur important dans la sélection ou la non-sélection des livres à traduire⁵³.

La non-traduction peut être comprise dans un sens très vaste, en faisant référence à tout texte qui n'a pas été traduit; pour mieux circonscrire la notion, Spirk suggère que l'étude de la non-traduction doit s'intéresser à des textes entiers qui n'existent pas dans la culture d'arrivée alors qu'ils le devraient naturellement, car ils occupent un créneau particulier, ce qui les rend donc « conspicuous by [their] absence⁵⁴ ». En effet, l'étude de ces écarts manifestes dans le champ littéraire de la culture cible exige la définition d'un corpus de référence, tâche que remplit le canon littéraire. La notion de Spirk est souvent reprise lorsque l'on aborde la question de la

⁴⁸ Dans le cas d'*Impossible Nation*, il y aurait lieu de parler d'une traduction partielle, tout en nuancant cette affirmation. En effet, difficile d'affirmer catégoriquement qu'il s'agit d'une non-traduction totale en raison de l'absence de livre publié, puisqu'il existe une traduction journalistique interlinguale lorsque les journalistes paraphrasent l'ouvrage en français. En outre, *D'une nation à l'autre : des deux solitudes à la cohabitation* (Stanké, 1997), Donald Smith traduit des passages choisis de l'essai afin de répondre à l'argumentaire de Conlogue, notamment concernant la vitalité culturelle du Canada anglais.

⁴⁹ Cossette, « Savoir reconnaître les présences du manqué : La non-traduction du sikhisme au Québec », 6.

⁵⁰ Spirk cité dans Cossette, 8.

⁵¹ Chan; Holzem et Wable cités dans Cossette, 8.

⁵² Duarte cité dans Cossette, 8.

⁵³ Sidorova, « Lost, Found, and Omitted: Remarks on Russian Translations of West European Literature », 95.

⁵⁴ Spirk, *Censorship, indirect translations and non-translation: the (fateful) adventures of Czech literature in 20th-century Portugal*, 155.

non-traduction, car elle permet de délimiter ce qui peut être considéré comme tel et qui présente un intérêt dans le contexte d'une analyse traductologique. Un exemple concret d'une analyse de la non-traduction dans un contexte de non-sélection qui serait « conspicuous by its absence » est celui des ouvrages de Meschonnic en français étudié par Boulanger. Dans son propos sur les considérations méthodologiques, elle contourne le piège de la définition négative. Elle propose la méthode suivante : avant de cerner les obstacles qui ont mené à l'absence de traduction, il convient tout d'abord de s'intéresser d'abord à « ce qui pousse une traduction à se faire »⁵⁵. À cette fin, la chercheuse insère l'œuvre Meschonnic dans son contexte par une analyse comparative avec les textes de ses contemporains qui ont bénéficié d'une diffusion plus importante.

Enfin, la non-traduction d'une œuvre peut être étudiée dans une perspective diachronique, en examinant les raisons pour lesquelles elle n'a pas été traduite jusqu'à ce jour (donc, « à travers le temps⁵⁶ ») et les conséquences de cette absence de traduction sur sa réception au fil du temps. D'un point de vue synchronique, on peut analyser comment la non-traduction a eu une incidence sur la réception de l'œuvre, « en un point donné du temps⁵⁷ » à l'époque de sa parution dans sa langue et sa culture d'origine, en la privant des échanges avec d'autres langues et systèmes littéraires contemporains.

⁵⁵ Boulanger, « Henri Meschonnic aux États-Unis? », 2.

⁵⁶ Heidenreich, « La problématique du lecteur et de la réception », 84.

⁵⁷ Heidenreich, 84.

2.2. Une publication à contre-courant : *Impossible Nation* face au paradigme néolibéral des années 1990

Les années 1990 sont marquées par le triomphe apparent du néolibéralisme, incarné par des déclarations emblématiques comme celle de Margaret Thatcher dans son entrevue accordée au magazine britannique *Woman's Own* où elle affirmait que la société n'existe pas, mais seuls les individus existent⁵⁸, ou encore par la thèse de la fin de l'histoire de Francis Fukuyama célébrant la victoire définitive du libéralisme. Cette fin de l'histoire théorisée par Fukuyama se manifeste par « la fin des débats fondamentaux sur l'organisation politique de nos sociétés », car le penseur estime que « si l'histoire [...] est lutte pour la reconnaissance entre les inégaux, la victoire sur l'ensemble de la planète d'un régime qui fonde en droit l'égalité de tous (la démocratie libérale) met fin au combat proprement politique⁵⁹ ». Les questions identitaires et nationales seraient désormais chose du passé, puisqu'elles auraient été dépassées par le triomphe de la démocratie libérale. Dans cette perspective, les revendications nationalistes sont vouées à s'estomper puisque la population, satisfaite de son égalité formelle en démocratie libérale, ne chercherait plus à obtenir une « reconnaissance fondée sur la différence⁶⁰ ». Cependant, il admet que cette « fin de l'histoire » pourrait ne pas satisfaire pleinement le besoin humain de reconnaissance, ce que l'on appelle le *thymos* dans la tradition hégélienne. Fukuyama illustre d'ailleurs cette nuance en citant le Québec comme cas d'étude : « Le Québec est une subdivision à l'intérieur d'une prospère et stable démocratie libérale, et pourtant pour certains Québécois, l'identité universelle libérale que leur confère leur citoyenneté canadienne [...] apparaît comme quelque chose d'insuffisant⁶¹ ». Le résultat serré du référendum de 1995 semblait indiquer les limites de la thèse de Fukuyama sur la

⁵⁸ « La société n'existe pas », *Le Monde diplomatique*.

⁵⁹ Thériault, « Étienne Parent : les deux nations et la fin de l'histoire », 26.

⁶⁰ Thériault, 27.

⁶¹ Fukuyama cité dans Thériault, 27.

fin de l'histoire. Si le maintien du Québec au sein de la fédération canadienne semble, à première vue, corroborer sa théorie sur la prédominance du modèle démocratique libéral, cette dernière est mise à l'épreuve par l'appui considérable à l'option souverainiste, laquelle suggère la persistance de telles aspirations nationales même au sein d'une démocratie libérale prospère. Conlogue lui-même abonde en ce sens, affirmant que Fukuyama, à l'instar de l'intelligentsia de droite de son époque, adhérerait à cette vision néolibérale d'un monde gouverné par le commerce et libéré des conflits, une hypothèse qu'il estime rapidement démentie par la résurgence des loyautés nationales à son époque⁶².

C'est dans ce contexte intellectuel et politique que s'inscrit la période qui suit le deuxième référendum sur la souveraineté du Québec, laquelle est caractérisée par un effritement progressif des repères identitaires traditionnels, tant à l'international qu'au Canada. Ce phénomène s'inscrit dans une dynamique double : d'une part, cette montée du néolibéralisme qui remet en question la pertinence même des identités collectives et, d'autre part, une reconfiguration profonde des identités canadienne et québécoise qui suivent des trajectoires divergentes.

En premier lieu, la communauté de la recherche, et par extension le milieu intellectuel, semblent peu à peu se désintéresser de la question des minorités nationales et s'inscrivent de fait dans ce contexte intellectuel depuis les années 1990. Comme le souligne l'article de Rosière, Chignier-Riboulon, et Garrait-Bourrier, « le postulat du “monde ouvert” fermait en quelque sorte le chapitre des États-nations et, mécaniquement, celui des minorités ethniques et nationales qui forment leur corollaire logique⁶³ ». Cette évolution paradigmatique pourrait éclairer le désintérêt croissant des Canadiens anglais pour la question québécoise à partir de cette période. En effet,

⁶² Conlogue, *Impossible Nation*, 163.

⁶³ Rosière, Chignier-Riboulon, et Garrait-Bourrier, « Les minorités nationales et ethniques : entre renouvellement et permanence », 3.

dans un contexte où la géographie sociale privilégiait désormais « les pratiques et les “bricolages” des individus en termes d’identité mettant en exergue leurs usages de l’espace, leurs sexualités, leurs loisirs ou leur travail, effaçant la pertinence de leur sentiment d’appartenance ethnique ou nationale⁶⁴ », les revendications nationales du Québec pourraient sembler de second ordre. Ainsi, le relatif effacement de la question québécoise dans le débat public canadien-anglais à cette période peut être interprété non pas uniquement comme un phénomène isolé, mais comme la manifestation locale d’une tendance intellectuelle et idéologique plus large qui percolait alors et qui persiste depuis dans les sociétés occidentales. Rosière note en outre que « la croissance de la population immigrée dans les grands pays occidentaux [...] souligne leur *Framing power* (pouvoir de cadrage) dans l’étude des phénomènes sociaux⁶⁵ ». Effectivement, les acteurs dominants structurent et orientent le débat public en imposant leurs propres grilles de lecture et thématiques prioritaires dans l’étude des phénomènes sociaux, comme l’immigration⁶⁶. Dans le contexte canadien, cette observation est particulièrement pertinente : l’attention croissante portée aux communautés issues de l’immigration a progressivement éclipsé le biculturalisme en tant que vecteur identitaire. Selon Charbonneau, cette époque voit l’émergence d’une nouvelle vision du pays qui « procède également d’une reconnaissance de la diversité canadienne » et qui « cherche à l’épouser politiquement⁶⁷ ». En effet, il observe en 2004 la naissance d’une nouvelle forme de nationalisme canadien qui « se conçoit ainsi comme la réalisation empirique de l’idéal moral dit du « nationalisme civique » par rapport au « nationalisme ethnique⁶⁸ ». Cette vision, note-t-il, « trouve sa source dans le malaise que suscite la perspective de définir le Canada en fonction du

⁶⁴ Rosière, Chignier-Riboulon, et Garrait-Bourrier, 3.

⁶⁵ Rosière, Chignier-Riboulon, et Garrait-Bourrier, 3.

⁶⁶ Rosière, « Puissance »; Cherribi, « Chapitre 15. La “théorie du framing” à l’épreuve de la sociologie réflexive ».

⁶⁷ Charbonneau, « Comprendre le nouveau nationalisme canadien : le Canada comme idéal moral politique », 80.

⁶⁸ Charbonneau, 84.

biculturalisme, notion d'emblée jugée trop restrictive compte tenu d'un nouveau contexte d'immigration⁶⁹ ». Ce changement de conception de la nature du Canada fait cependant obstacle au dialogue entre le Canada anglais et le Québec :

La conception maintenant hégémonique dans le ROC d'une nation d'individus aux origines diverses qui n'ont d'autres raisons d'être ensemble que l'adhésion à des valeurs communes empêche le Canada anglais de se penser en tant que nation distincte de la nation québécoise, et donc de dialoguer *en tant qu'autre*⁷⁰

La fonction humaniste de la traduction autrefois privilégiée, qui part du principe que « se traduire aide à se comprendre et donc à se rapprocher culturellement et politiquement⁷¹ » et qui suppose une forme de reconnaissance de l'altérité de l'Autre que l'on souhaite traduire pour mieux comprendre, encore moins possible dans ce contexte.

Après les débats constitutionnels des années 1980 et 1990, la question québécoise occupe une place moins centrale dans les préoccupations politiques canadiennes, le pays ayant développé une conception postnationale de son identité. Enfin, un certain désintérêt et une fatigue culturelle ont commencé à se manifester à l'égard de la question du Québec : « The intense public debate around how to accommodate Québec's demands for autonomy within the Canadian confederation [...] resulted in a certain cultural fatigue in English Canada with respect to Francophone interests⁷² ».

Dans ce contexte de transformation de l'identité nationale canadienne, le rôle de la traduction révèle des dynamiques complexes et parfois contradictoires. Alors que le désintérêt pour la question québécoise et la conception binationale du Canada s'accroît, la traduction continue paradoxalement d'être une politique d'état, perdurant à ce jour dans les institutions

⁶⁹ Charbonneau, 80.

⁷⁰ Charbonneau, 88.

⁷¹ Simon, *L'inscription sociale de la traduction au Québec*, 30.

⁷² Whitfield, *Writing between the Lines*, 10.

comme le Bureau de la traduction et le Conseil des arts. Au Canada, tel qu'il est fréquemment rappelé depuis l'adoption de la *Loi sur les langues officielles* en 1969, la traduction institutionnelle serait non seulement une composante fondamentale des droits et de l'identité nationale, mais la traduction littéraire permettrait également une meilleure compréhension entre les communautés culturelles anglophone et francophone⁷³. Par ailleurs, les politiques et les pratiques de traduction ont longtemps joué un rôle de « nation building » au Canada pour soutenir un imaginaire national⁷⁴, mais aussi préserver le français, langue minoritaire. Si les politiques de traduction ont initialement joué un rôle central dans la construction nationale du pays, l'adoption progressive du multiculturalisme a conduit à marginaliser le bilinguisme. Après 1985, l'intérêt du Canada anglais se déplace vers d'autres cultures : « With the adoption of the Canadian Multiculturalism Act in 1985 and changing demographics in English-speaking Canada, Anglophone interest shifted from what Canadian author Hugh MacLennan called Canada's "two [Anglophone and Francophone] solitudes" towards Canada's "other" solitudes⁷⁵ ». Dans un contexte de transformation démographique du pays, quelques universitaires, dont Makarova et ses pairs, interrogent la pertinence du bilinguisme institutionnel et soulignent la dissymétrie entre la politique du multiculturalisme et le cadre linguistique actuel, puis plaident pour une refonte de la politique linguistique afin d'inclure « languages other than English and French » dans l'objectif de « becoming a truly multilingual and multicultural nation⁷⁶ ». Un épisode récent⁷⁷ illustre cette tension : en 2020, les villes de Toronto et de Durham ont fait traduire un document sur la sécurité

⁷³ Lane-Mercier, « Les carences de la traduction littéraire au Canada », 519.

⁷⁴ Baer, « Nations and nation-building », 362.

⁷⁵ Whitfield, *Writing between the Lines*, 10.

⁷⁶ Makarova, Davoodizadeh, et Morozovskaia, « Multiculturalism and Bilingualism Policies in Canada through Immigrant Adaptation Lens », 9.

⁷⁷ Fortin-Gauthier, « Sécurité nucléaire : neuf langues, sauf le français ».

en neuf langues (arabe, mandarin, farsi, hindi, espagnol, tagalog, tamoul et ourdou), mais pas en français, pourtant langue officielle du pays.

La distinction que Conlogue marque entre les deux formes de nationalisme est également mobilisée par Baer, qui conceptualise les nations de deux manières : la vision romantique postule le fait que les liens ethniques et nationaux sont acquis et que sa finalité naturelle est la constitution en État-nation, tandis que la vision moderniste affirme que l’ethnicité et l’identité nationale sont socialement construites et fluides⁷⁸. Dans ce contexte moderne, où le pays se compose de diverses nations et identités, il devient le lieu où « the fractures of globalism become visible⁷⁹ ». Les « fractures du globalisme » évoquées renvoient à la collision entre, d’une part, les récits unitaires hérités de l’État-nation westphalien et, d’autre part, les identités fluides et transnationales façonnées par les migrations de masse et la révolution numérique.

En outre, la période post-référendaire voit aussi une transformation du rapport de la population québécoise à son identité collective. Cette mutation s’inscrit dans ce que Jacques nomme la « fatigue politique du Québec français », un phénomène qui se manifeste par « la disparition progressive, mais apparemment inéluctable, de cet idéal de l’horizon de la conscience collective des Canadiens français vivant sur le territoire du Québec⁸⁰ ». Cette fatigue politique, définie comme « une disposition générale et persistante de la volonté du sujet concerné, voire d’un affaissement de son vouloir⁸¹ », s’inscrit dans une continuité historique. En effet, comme le souligne Conlogue, « the only [right] which existed for Quebec during the first century after the Conquest was “expression⁸²” », une situation historique qui avait conduit Fernand Dumont à

⁷⁸ Baer, « Nations and nation-building », 361.

⁷⁹ Boggs cité dans Baer, 362.

⁸⁰ Jacques, *La fatigue politique du Québec français*, 64.

⁸¹ Jacques, 63.

⁸² Conlogue, *Impossible Nation*, 126.

théoriser que la nation québécoise avait historiquement survécu en s'imaginant comme une « cultural nation » plutôt qu'une « political nation⁸³ ». Nous l'avons vu plus tôt, cette dualité persiste aujourd'hui : le Québec se perçoit comme une « nation culturelle, unifiée par une langue, une culture et une histoire communes », mais semble toutefois ignorer la seconde acception qui concerne le « pays réel ». Comme le note Jacques, le Québec a mis en place ces institutions nationales « sans avoir toutefois une “nation” au sens strictement politique⁸⁴ ». Cette ambiguïté surprend Conlogue qui remarque que les institutions culturelles portent l'épithète « nationale » tout en demeurant des entités provinciales : « The National Institute for Scientific Research turned out to be provincial [...] the Bibliothèque Nationale on St. Denis was not Canada's national library: it was Quebec's. And of course, the provincial legislature was the Assemblée nationale⁸⁵ ». Le concept de fatigue post-référendaire s'impose dans le discours public québécois après l'échec du référendum de 1980. Weinmann⁸⁶ définit cette période comme une « crise profonde d'incertitudes, de doutes et d'inquiétudes » touchant autant la sphère politique que culturelle. Le cas du cinéaste de Denys Arcand incarne ce basculement dans son renoncement militant : « J'avais donné beaucoup de ma vie à la politique [...] Et là, j'étais assis, fiévreux, au centre Paul-Sauvé, le référendum était perdu, et je me suis dit : “Là, j fais plus ça! C'est assez! J'suis fatigué, j'en peux plus⁸⁷!” » Son film, *Le déclin de l'empire américain* (1986) devient l'œuvre emblématique de cette période, « illustrant à la fois le repli forcené sur soi, la redéfinition des rôles sexuels, la fuite dans un certain hédonisme, le cocooning, le Québec des shows de cuisine et de l'art de vivre.⁸⁸ » Il témoigne du passage d'une société animée par des projets

⁸³ Conlogue, 126.

⁸⁴ Jacques, *La fatigue politique du Québec français*, 54.

⁸⁵ Jacques, 10.

⁸⁶ Weinmann, « Cinéma québécois à l'ombre de la mélancolie », 45.

⁸⁷ Privet, « Du Déclin à la Chute », 76.

⁸⁸ Privet, 76.

collectifs à une société où prédominent les quêtes individuelles. Cette dynamique se réactive après l'échec référendaire de 1995, conduisant à l'élection du Parti libéral de Jean Charest en 2003, porteur d'un programme résolument néolibéral. Sous sa gouverne, « le statu quo devient une option en soi, un mode d'existence politique, une forme de provincialisme satisfait »⁸⁹. Cette période ne se caractérise pas uniquement par un virage économique, mais également par une profonde transformation de la conception même de la nation. Ce changement s'inscrit dans ce que Bock-Côté qualifie de « programme de réingénierie identitaire », par lequel la communauté politique se trouve décentrée « de la nation fondatrice qui l'investissait de son particularisme historique distinctif »⁹⁰.

Ce contexte global rend le terrain peu fertile pour la réception d'un essai comme celui de Conlogue et se manifeste de manière particulièrement intéressante dans le destin éditorial d'*Impossible Nation*. Bien que publié en 1996 par une maison d'édition anglophone, l'essai arrive à un moment charnière où le paradigme dominant a déjà basculé. Sa publication témoigne d'un certain déphasage entre différentes temporalités intellectuelles : alors que certains acteurs, comme Ray Conlogue et sa maison d'édition anglo-québécoise, persistent à considérer la question québécoise comme fondamentale pour comprendre et penser l'avenir Canada, le lectorat, surtout anglophone, semble avoir déjà largement tourné la page. En effet, les statistiques témoignent d'un déclin important des traductions du français vers l'anglais après le référendum de 1995. Selon Godard⁹¹, le nombre d'œuvres traduites est passé de 32 titres en 1986 à seulement 16 titres en 1995, tandis que Vanasse⁹² observe qu'en 2004, « le nombre de traductions de l'anglais en français avait même dépassé peu à peu le nombre de traductions en sens inverse »,

⁸⁹ Chevrier cité dans Poulin, 17.

⁹⁰ Bock-Côté cité dans Poulin, 24-25.

⁹¹ Godard cité dans Warmuzińska-Rogóż, « La traduction littéraire au Canada », 448.

⁹² Vanasse cite dans Warmuzińska-Rogóż, 450.

ce qui révèle une transformation majeure dans les rapports traductologiques entre les deux solitudes. Du côté anglophone notamment, la traduction a longtemps été caractérisée par une « visée ethnographique », qu'illustre bien cette citation de Charles G. D. Roberts choisie par Sherry Simon : « We of English speech turn naturally to French-Canadian literature for knowledge of the French-Canadian people⁹³ ». La faible réception médiatique de l'*Impossible Nation* en anglais et l'absence d'une traduction française illustrent ainsi une double rupture : d'une part, un Canada anglais de plus en plus détaché des questions nationales traditionnelles au profit d'une vision plus individualisée et multiculturelle de l'identité, et d'autre part, un Québec moins préoccupé par le regard que porte sur lui le reste du pays. La non-traduction pourrait s'expliquer ainsi : les Québécois et Québécoises, ayant vécu le référendum comme une cassure sociale, étaient peu enclins à revisiter cette période de manière aussi théorique et sérieuse, donc les maisons d'édition n'auraient pas choisi de la traduire. Cette réticence est d'autant plus pertinente que, selon Whitfield⁹⁴, *L'actualité* du thème constitue un critère éditorial majeur, tant pour les originaux (91 %) que pour les traductions (58 %). Le destin éditorial d'*Impossible Nation* devient ainsi symptomatique d'une transformation plus profonde : le passage d'un paradigme où les questions nationales occupaient une place centrale dans le débat public à un modèle où les identités individuelles sont prépondérantes. Cette mutation du regard sociologique a eu des implications concrètes sur la façon dont le Canada percevait désormais les revendications québécoises, les reléguant progressivement aux marges du débat public.

⁹³Roberts cité dans Simon, « Éléments pour une analyse du discours sur la traduction au Québec » 66.

⁹⁴ Whitfield, *Writing between the Lines*.

2.3. Deux regards néo-anglo-qubécois, deux destins éditoriaux : étude comparative de *Sacré Blues* et d'*Impossible Nation*

Pour approfondir notre analyse de la non-traduction d'*Impossible Nation*, il convient de le comparer à un livre semblable qui, lui, a fait l'objet d'une traduction : *Sacré Blues : An Unsentimental Journey Through Quebec*⁹⁵ de Taras Grescoe. Tous deux rédigés par des journalistes anglophones, ces livres offrent un regard extérieur sur la société québécoise. La traduction de l'un et la non-traduction de l'autre soulèvent des questions quant aux critères qui président à la traduction d'écrits de Canadiens anglais portant sur le Québec. Nous présenterons brièvement le livre de Grescoe, puis nous comparerons les deux essais sur la base de leur réception, de leur style et de l'idéologie.

Sacré Blues : An Unsentimental Journey Through Quebec de Taras Grescoe, paru en 2001, propose une analyse de la société québécoise contemporaine. Fruit des observations de l'auteur après son établissement au Québec en 1996, le livre passe au crible les multiples facettes de la culture québécoise. Grescoe s'intéresse particulièrement aux rapports complexes qu'entretient le peuple québécois avec la langue française, la France et l'Amérique du Nord. L'auteur décortique les singularités de la vie quotidienne dans la province, comme les particularités de la conduite automobile, les spécificités du système juridique et les habitudes alimentaires distinctives. Son attention se porte sur les phénomènes culturels marquants, notamment le rayonnement international de Céline Dion et du Cirque du Soleil, ainsi que l'engouement pour les téléromans. De surcroît, Grescoe se penche sur l'évolution des valeurs religieuses dans la société québécoise. Il étudie la manière dont cette province, jadis profondément catholique, a renégocié son rapport au sacré dans un contexte de laïcisation.

⁹⁵ Grescoe, *Sacré Blues*.

L'ouvrage traite également de l'identité nationale, des tensions linguistiques et des enjeux sociopolitiques auxquels le Québec fait face à l'aube du 21^e siècle.

2.3.1. *Sacré Blues* : un modèle de réussite éditoriale

Selon nos recherches dans le catalogue Eureka.cc, le livre a connu une bonne couverture médiatique en français, 22 articles font mention du livre, que ce soit pour en faire une critique directe ou le mentionner accompagné du nom de l'auteur. Du côté anglophone, on obtient ainsi près de 116 mentions ou critiques dans les journaux, la dernière mention du livre étant en 2016. L'analyse de huit articles en anglais et de huit en français révèle un accueil critique presque unanimement favorable, tant chez les critiques anglophones que francophones, qui saluent la perspective novatrice et nuancée que l'auteur offre sur la société québécoise contemporaine.

L'originalité majeure de l'essai, soulignée de manière récurrente, tient à son pari de ne pas aborder de front le sujet de l'indépendance du Québec jusqu'aux dernières pages, choix que Caroline Montpetit compare habilement à *La Disparition* de Georges Perec, dans laquelle l'auteur s'est donné la contrainte d'éviter tout mot comportant la lettre « e ». Dans cette critique, il est indiqué que Grescoe estime en effet que « tout a été dit sur la politique⁹⁶ » et qu'il préfère se concentrer sur autre chose, en particulier, les aspects socioculturels de ce Québec « moderne, complexe, “assis entre les deux chaises” de la culture européenne et de la culture américaine ». Une critique souligne également la capacité de Grescoe à déconstruire les clichés et à « jeter au panier les idées reçues qui ont si bonne presse dans le Canada anglais⁹⁷ ». Cette volonté de dépasser les stéréotypes est également relevée par Pierre Monette dans *Voir*, qui qualifie l'ouvrage de « portrait fort pertinent d'un Québec post-nationaliste » et de « livre rafraîchissant,

⁹⁶ Montpetit, « Le Québec mode d'emploi ».

⁹⁷ Elkouri, « Un regard rafraîchissant sur le Québec ».

qui n'a rien voir avec les élucubrations habituelles des chroniqueurs canadiens-anglais ⁹⁸». À ce sujet, la figure de Mordecai Richler⁹⁹ est un point de référence récurrent dans les critiques et sert souvent de contrepoint pour situer l'approche plus contrastée et, surtout, davantage ancrée dans le Québec contemporain de Grescoe.

En somme, les critiques francophones semblent apprécier le regard neuf et non condescendant que Grescoe porte sur leur société, tandis que les critiques anglophones insistent davantage sur l'importance de l'ouvrage pour comprendre le Québec dans le contexte canadien. Malgré l'accueil globalement positif, quelques critiques soulèvent des réserves. Les principaux points négatifs relevés sont un manque occasionnel de profondeur dans l'analyse de certains sujets¹⁰⁰, la perspective limitée de Grescoe en tant qu'observateur extérieur¹⁰¹, de rares passages nébuleux ou assertions non étayées¹⁰² et un risque que l'ouvrage soit de nature éphémère, car trop ancré dans sa période¹⁰³.

Pour son premier essai, M. Grescoe a gagné trois prix : Edna Staebler Award for Creative Non-Fiction, McAuslan First Book Prize et Mavis Gallant Prize for Non-Fiction. Il se trouvait en outre dans la présélection du Hilary Weston Writers' Trust Prize for Nonfiction. Enfin, le livre était un succès de librairie qui resté pendant plusieurs semaines dans la liste des *best-sellers* de *The Gazette*.

⁹⁸ Monette, « Sacré Blues ».

⁹⁹ Mordecai Richler est un écrivain montréalais anglophone d'origine juive qui a critiqué les politiques linguistiques du Québec et le mouvement nationaliste québécois, notamment dans son ouvrage *Oh Canada! Oh Quebec! Requiem for a Divided Country* (Penguin Books Canada, 1992), qui a suscité de vives controverses dans la province.

¹⁰⁰ Monette, « Sacré Blues ».

¹⁰¹ Brown, « Explaining Poutine ».

¹⁰² Viswanathan, « Sacre Blues: An Unsentimental Journey through Quebec ».

¹⁰³ Rigelhof, « This Is Why We Love Quebec ».

2.3.2. Points de convergences

Les essais de Taras Grescoe et de Ray Conlogue présentent de nombreuses similitudes dans leur analyse sociohistorique et culturelle du Québec, tant contemporain qu'historique, laquelle s'appuie sur un riche corpus de références culturelles, notamment cinématographiques et littéraires. Les deux journalistes canadiens-anglais ont aussi un parcours similaire : après avoir exercé leur profession dans divers pays francophones, ils ont finalement jeté l'ancre au Québec, où ils ont développé une relation privilégiée avec leur société d'accueil. L'un journaliste de voyage, l'autre chroniqueur culturel, leur métier les prédisposait naturellement à porter un regard curieux et ouvert sur le Québec, tout en conservant la distance critique. Par leurs essais respectifs, ils estiment être entrés en contact véritable avec lui et avoir découvert une vérité essentielle qu'ils souhaitent désormais partager avec leurs compatriotes anglophones. Cette volonté de transmission s'illustre notamment chez Grescoe, qui relate que l'idée de *Sacré Blues* lui est venue alors qu'il visitait des amis de Vancouver et « s'[est] rendu compte qu'il y avait une incompréhension totale du Québec¹⁰⁴ ». Leur entreprise s'articule ainsi autour d'une double ambition : décoder les particularismes québécois et établir des points de comparaison, tant avec le reste du Canada qu'avec les sociétés des vieux pays. Ces observateurs privilégiés s'attachent à extraire ce qu'ils perçoivent comme la moelle culturelle du peuple québécois, dans une tentative d'en brosser un portrait nuancé à destination des anglophones, particulièrement afin de déconstruire les préjugés entre les deux solitudes.

¹⁰⁴ Montpetit, « Le Québec mode d'emploi ».

2.3.3. Points de divergences

2.3.3.1. Style et thème

L'analyse comparative des styles de Grescoe et Conlogue met en évidence deux traitements distincts du sujet québécois. Le style de Grescoe se démarque par son caractère divertissant, selon plusieurs critiques littéraires. Padma Viswanathan le décrit comme « thoroughly entertaining¹⁰⁵ ». David Homel, dans *The Gazette*, souligne son caractère « sophisticated » et son « sharp sense of humour¹⁰⁶ ». Phil Jenkins, pour *The Globe and Mail*, le présente comme « a lively penman » doté de « quick-witted observations¹⁰⁷ ». Pour illustrer ce point, il recourt à cette description humoristique de la poutine : « a heart attack on a plate ». La formule de Grescoe se distingue par ce que Cornellier nomme des « amuse-gueule ethnologiques¹⁰⁸ ». Il aborde ainsi des sujets variés : la législation sur la couleur de la margarine, les habitudes de conduite automobile au Québec, ou encore le symbolisme identitaire du Festival de Saint-Tite. Elkouri résume bien cette façon de faire : le portrait du Québec par Grescoe est « sympathique, sans être complaisant, rigoureux, sans être académique¹⁰⁹. »

Par contraste, *Impossible Nation* adopte un ton résolument universitaire, caractérisé par l'utilisation d'un vocabulaire spécialisé, la construction d'une argumentation rigoureuse et le développement méthodique de la pensée. L'auteur privilégie avant tout un angle savant qui se manifeste notamment dans son analyse du développement des idées politiques :

The successors of Kant and Herder also developed a political expression of these ideas, and there the outcome was much more troubling. At the beginning of the 1800's, Germany existed only as a collection of principalities, which had been easily overrun by Napoleon's

¹⁰⁵ Viswanathan, « Sacre Blues: An Unsentimental Journey through Quebec ».

¹⁰⁶ Homel, « Worlds Converge in Main Man: Writer Taras Grescoe Epitomizes 'New Anglo': [Final Edition] ».

¹⁰⁷ Jenkins, « Living What He Writes: Bridging the Two Canadian Solitudes: Travel: [Final Edition] ».

¹⁰⁸ Cornellier, « Québec : Duplessis et après... »

¹⁰⁹ Elkouri, « Un regard rafraîchissant sur le Québec ».

armies. Young intellectuals became obsessed with the idea that German culture had been preserved within the state.¹¹⁰

Cette démonstration systématique, appuyée sur des concepts théoriques et sur une perspective historique fouillée, illustre bien le style universitaire qui caractérise l'ensemble de l'ouvrage. Quoiqu'émaillé çà et là de traits d'esprit et rédigé dans une prose simple, l'essai puise abondamment dans les sources documentaires et scrute des concepts complexes issus la pensée de Charles Taylor ou de Herder.

La disparité de réception s'inscrit dans un mouvement plus profond de « démocratisation de la culture », marqué par « la perte de légitimité des experts comme tendance de fond dans la société¹¹¹ ». D'une part, la démocratisation de la culture témoigne d'une volonté louable de rendre le savoir accessible à un public plus large, comme l'illustre le style plus divertissant et accessible de Grescoe. D'autre part, la « perte de légitimité des experts » évoquée soulève néanmoins des interrogations quant à la profondeur et à la rigueur susceptibles d'être sacrifiées sur l'autel de l'accessibilité. Une telle dualité ressort tout particulièrement de la confrontation des styles de Grescoe et de Conlogue : l'écriture légère du premier récolte les louanges des critiques pour son caractère accessible.

Les différences stylistiques entre les deux œuvres méritent d'être analysées à la lumière du contexte social et culturel du Québec post-référendaire. D'une part, *Sacré Blues* présente une dimension anecdotique et humoristique qui correspond davantage à l'état d'esprit ayant permis aux Québécoises et Québécois de prendre du recul face à l'échec du projet national. Plusieurs observatrices et observateurs ont d'ailleurs noté que l'humour a joué un rôle crucial durant cette période de désillusion collective. Comme l'affirme Marielle Léveillé dans un entretien accordé

¹¹⁰ Conlogue, *Impossible Nation*, 41.

¹¹¹ Abensour, « Les prix littéraires pour la jeunesse, entre médiation et médiatisation ».

à Jean Beaunoyer : « un peuple qui a raté sa révolution compense par l’humour¹¹² ». Dans la même veine, l’humour absurde moderne serait né des deux défaites référendaires selon l’historien Robert Aird¹¹³ et constitue ainsi, selon Simon Papineau, « une sorte de mécanisme de “défense” sociale, un état de morosité à la suite [...] d’une désillusion¹¹⁴ ». Dans cette optique, nous comprenons mieux pourquoi l’essai de Grescoe, qui adopte un ton léger et se prend moins au sérieux, a trouvé un accueil favorable auprès des maisons d’édition et des traductrices et traducteurs. À l’inverse, celui de Conlogue, plus analytique et dépourvu de cette distance humoristique, n’a pas suscité le même intérêt.

Enfin, sur le plan thématique, *Impossible Nation* semble, de prime abord, accorder une place prépondérante au référendum de 1995, comme l’indique son paratexte qui met l’accent sur l’indépendance du Québec et ses causes. Toutefois, cette importance apparente masque une analyse approfondie des différences fondamentales entre le Québec et le Canada anglais, notamment par l’étude du nationalisme. Or, la critique plus haut voit d’un œil positif la vision d’un Québec « postnationaliste » de *Sacré Blues*. En contraste, *Sacré Blues* n’aborde que très peu les questions de l’indépendance et du nationalisme. Si les deux ouvrages partagent l’ambition de faire comprendre le caractère distinct du Québec au Canada anglais, *Sacré Blues* se révèle moins clivant et sans doute plus conforme aux goûts de l’époque néolibérale.

2.3.3.2. Réception institutionnelle et médiatique

L’une des différences notables entre *Sacré Blues* et *Impossible Nation* se situe dans leur réception médiatique et leur reconnaissance institutionnelle. Cette disparité mérite l’attention, car

¹¹² Beaunoyer, « De Marielle Lèveillée à Anita il y a un monde... de tupperware ».

¹¹³ Papineau, *L’humour absurde au Québec*, 147.

¹¹⁴ Papineau, 23.

l'obtention de prix littéraires exerce une influence considérable sur la diffusion des œuvres et sur la décision de les traduire. Tout particulièrement, en sachant que les traductions sont souvent mal aimées du public, il y a lieu de penser que l'obtention de plusieurs prix par *Sacré Blues* ait contribué à la volonté des maisons d'édition d'aller en ce sens, contrairement à *Impossible Nation*.

Il faut comprendre d'abord que les prix ne servent pas d'emblée à faire découvrir des voix littéraires émergentes, ou à récompenser une œuvre audacieuse : ils « amplifi[ent] un succès commercial et récompensent des livres que la notoriété de leur auteur fera vendre ou des livres qui se vendent déjà¹¹⁵ » Il s'ensuit donc que les jurys sélectionneront les œuvres sans doute plus accessibles, celles qui sont susceptibles d'attirer un large lectorat. Même s'il s'agissait du premier essai de Taras Grescoe, *Sacré Blues* avait déjà connu un succès littéraire exceptionnel, en plus d'une excellente couverture médiatique. Dans ce contexte, les multiples prix reçus par son livre auraient non seulement accru son retentissement et son potentiel de vente, mais aussi justifié l'investissement nécessaire à sa traduction. À l'inverse, l'absence de reconnaissance institutionnelle d'*Impossible Nation* aurait pu révéler un risque commercial trop important pour en entreprendre la traduction, ce qui constitue une résistance double : la résistance poétique et la résistance économique.

En effet, la réception médiatique exerce une influence déterminante sur les décisions liées à la traduction d'œuvres littéraires. Depuis les années 1990, les maisons d'édition sont confrontées à des impératifs commerciaux qui les poussent à choisir « works of a more profit-making dimension for translation », ou plus encore, « fav[our] translation ventures, as a way to

¹¹⁵ Abensour, « Les prix littéraires pour la jeunesse, entre médiation et médiatisation ».

reduce promotion expenses by piggy-backing on the publicity generated by the original¹¹⁶. » Ainsi, les maisons d'édition seraient plus enclines à choisir des livres à traduire qui se vendent déjà bien et qui s'inscrivent dans une logique de rentabilité immédiate : c'était le cas de *Sacré Blues*, qui s'est trouvé sur la liste des *best-sellers* et a joui d'une bonne réception critique.

David Homel, écrivain-traducteur anglophone, met en exergue la différence du traitement médiatique réservé aux deux livres. Homel appartient lui aussi au camp des « Anglo-Québécois curieux » qui se sentent appartenir au Québec et sa perspective est particulièrement intéressante dans ce contexte. Sa critique chaleureuse publiée dans *La Presse* met en lumière la position nuancée de Grescoe, qui n'hésite pas à aborder les « moments les moins glorieux » de l'histoire québécoise; il la contraste par ailleurs directement avec celle de Conlogue qu'il accuse de nous faire un « love-in » et de nous « aim[er] à en perdre la raison, et l'objectivité, [si bien] que son journal lui a ordonné de rentrer à Toronto¹¹⁷. » Dans sa critique de *Sacré Blues* publiée dans *The Gazette*, il se fait un tantinet moins élogieux; il salue la capacité de l'auteur à brosser un portrait exhaustif et singulier du Québec, mais pointe du doigt certaines faiblesses, telles qu'un manque d'ancrage auctorial et une tendance à l'anecdotique. Malgré ces réserves, Homel reconnaît la valeur pédagogique du livre, en particulier pour le public lecteur peu au fait de la réalité québécoise : « For the reader little accustomed to what is going on here, a primer like Grescoe's is exactly what's needed¹¹⁸. » Par opposition, Homel adopte un ton mordant pour décrire le livre de Conlogue. Il reproche à l'auteur sa vision romantique et idéalisée du Québec, mais aussi son absence de distance critique face au discours nationaliste québécois. Il lui reproche d'avoir « quickly absorbed the tone and point of view of hard-line Quebec nationalism¹¹⁹ » et de répéter

¹¹⁶ Whitfield, *Author-Publisher-Translator Communication in English-Canadian Literary Presses since 1960*, 11.

¹¹⁷ Homel, « Québec Love ».

¹¹⁸ Homel.

¹¹⁹ Homel.

mécaniquement le « catalogue » des doléances historiques traditionnelles du mouvement souverainiste, sans analyse approfondie des enjeux contemporains. Selon Homel, cette perspective conduit Ray Conlogue à éluder les questions fondamentales concernant la viabilité d'un Québec souverain, un parti pris qui nuit à la crédibilité de l'analyse. En définitive, l'article présente Conlogue comme un observateur séduit par le Québec qui a perdu son regard critique et qui adopte sans nuance le discours nationaliste et ses mythes, une conception qu'il a préservée jusqu'à sa critique de *Sacré Blues* des années plus tard.

La proximité présumée d'*Impossible Nation* avec les thèses nationalistes québécoises présente un paradoxe intéressant dans le contexte de sa non-traduction. En effet, si l'auteur adopte effectivement une position favorable aux revendications québécoises, on aurait pu s'attendre à ce que les cercles nationalistes manifestent un intérêt pour sa traduction en français. Or, le mouvement souverainiste a traditionnellement manifesté une réticence structurelle à l'égard de la traduction. Cette position se manifeste notamment dans les pratiques institutionnelles du Parti Québécois et du Bloc Québécois qui, comme l'a révélé Gagnon dans son analyse des différents site Web des partis politiques et de la traduction des discours, privilégient « une tradition de bilinguisme occasionnel¹²⁰ ».

2.4. Résistances et non-sélection

Pour comprendre les mécanismes de la non-traduction d'*Impossible Nation*, il convient d'analyser les facteurs économiques et culturels qui régissent la sélection des textes au Québec. Comme le souligne Betty Bednarski, les maisons d'éditions québécoises doivent composer avec « les contraintes du petit marché québécois, les monopoles des grandes maisons d'édition

¹²⁰ Gagnon, « Québec et Canada : entre l'unilinguisme et le bilinguisme politique ».

françaises et les subventions offertes depuis 1972 par le Conseil des arts¹²¹ ». Ces contraintes expliquent pourquoi certains textes, pourtant intéressants sur le plan thématique, ne franchissent pas le seuil de la traduction.

La typologie de Glynn sur la résistance à la traduction est particulièrement utile pour définir le « pourquoi ». La notion de « résistance économique » est une avenue à explorer et le taux de bilinguisme élevé des francophones du Québec aurait pu être l'une des raisons évidentes. Cependant, cette hypothèse du bilinguisme se heurte à une réalité statistique probante : avec un taux de bilinguisme d'environ 33,71 % chez les francophones en 1996¹²², l'argument d'une absence de demande en raison des compétences linguistiques du lectorat s'avère difficilement défendable. En dépassant la thèse du bilinguisme, l'analyse peut se recentrer sur la notion de capital symbolique évoquée plus tôt. Dans le cas d'*Impossible Nation*, nous pourrions penser que Ray Conlogue bénéficierait d'un capital symbolique non négligeable en tant que critique culturel bien connu du *Globe and Mail*. Or, malgré sa position prestigieuse au sein d'un important quotidien canadien, la réception critique négative de son essai par ses pairs a limité l'accumulation de ce capital symbolique. Cette absence de reconnaissance par les pairs pourrait expliquer en partie la non-traduction de l'ouvrage, puisque leur légitimation joue un rôle crucial dans le champ littéraire.

La résistance poétique serait une autre avenue à explorer dans l'explication de la non-traduction. Comme nous l'avons vu, l'essai n'a pas connu une bonne réception au Canada anglais et n'a presque pas été remarqué du côté francophone. Il est donc possible que les maisons d'édition aient jugé une éventuelle traduction non rentable pour ces deux raisons.

¹²¹ Bednarski, « La traduction comme lieu d'échanges », 7.

¹²² « Recensement du Canada de 1996 », Gouvernement du Canada.

2.4.1. Le marché québécois de l'édition

Au carrefour d'influences nord-américaines et européennes, le marché québécois de l'édition a connu de multiples métamorphoses. En particulier, le milieu du siècle voit « la mise en place d'une infrastructure¹²³ », ce qui marque un tournant décisif dans son développement. Cette période est d'autant plus significative qu'elle coïncide avec l'émergence d'une nouvelle génération de talents littéraires engagés qui « abordent la question nationale » et mettent même leurs écrits « au service de la cause nationale¹²⁴ », jouissant d'une visibilité sans précédent dans les « débats proprement politiques¹²⁵ ». La période post-référendaire marque cependant un tournant : le résultat du référendum est « vécu comme une désillusion par la plupart des écrivains francophones » qui « font éclater ce qu'on appelle [...] la littérature québécoise¹²⁶ ». En effet, à partir de 1980, on parle davantage de décentrement de la littérature québécoise : « [l]a question identitaire ne se résume plus, dès lors, à la seule appartenance nationale, mais passe par un ensemble de facteurs (la catégorie sociale, la famille, le sexe, la génération, le pays d'origine, la région, etc.)¹²⁷ ». Il est intéressant de noter que ces thèmes sont davantage conformes à l'ère du temps néolibéral accordant la priorité aux enjeux individuels. Cette orientation s'inscrit dans la montée de ce qu'on appellera, à la suite de Robert Berrouët-Oriol, « l'écriture migrante », qui s'impose rapidement comme « l'exemple le plus patent de cette littérature "post-nationale" qu'appelaient de leurs vœux Réjean Beaudoin et Pierre Nepveu », marquant ainsi un « dépassement de la littérature nationale considérée comme une littérature nationaliste¹²⁸ ». Il

¹²³ Biron, Dumont et Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, 278.

¹²⁴ Biron, Dumont et Nardout-Lafarge, 372.

¹²⁵ Biron, Dumont et Nardout-Lafarge, 278.

¹²⁶ Biron, Dumont et Nardout-Lafarge, 531.

¹²⁷ Biron, Dumont et Nardout-Lafarge, 561.

¹²⁸ Biron, Dumont et Nardout-Lafarge, 561.

s'agit donc d'une période marquée par la multiplication des thèmes et un désintérêt pour les écrits portant sur la question nationale.

Le marché éditorial québécois est historiquement marqué par une tension entre production locale et domination étrangère. Toutefois, les importations et les publications des filiales étrangères représentaient environ 55 % de la valeur totale des livres vendus au Québec, tandis que les titres propres des maisons d'édition québécoises en constituaient 45 % en 2016¹²⁹, ce qui montre que le Québec, bien qu'encore dépendant des importations (surtout françaises), dispose d'un marché local plus robuste que le reste du Canada (22 % de production nationale). Cette relative autonomie est en grande partie attribuable à un protectionnisme structurel, notamment la loi 51 (1979), qui a freiné la croissance des entreprises étrangères dans le secteur de la librairie au Québec en leur refusant expressément l'accès aux ventes institutionnelles¹³⁰. En limitant l'emprise des importations, il a consolidé un marché local apte à coexister avec les géants internationaux. Ainsi, on voit bien la manière dont des politiques structurelles peuvent façonner une économie du livre moins assujettie aux transferts linguistiques et culturels exogènes. La résistance aux importations témoigne d'une valorisation des productions locales, sans recourir systématiquement à l'importation d'ouvrages étrangers, voire à leur traduction.

Les données statistiques récentes permettent de situer la place des livres classés dans la catégorie histoire (FC), comme *Impossible Nation*, dans l'édition québécoise et d'en déduire, de façon indirecte, l'ampleur de son lectorat. Par exemple, dans l'« Aperçu du marché du livre au Québec », il est indiqué que, parmi les domaines éditoriaux, la part attribuée à l'histoire est d'environ 7 % – ce qui est nettement inférieur à celle de la langue et littérature (45 %) ou même

¹²⁹ Vincent et MacLaren, « Book Policies and Copyright in Canada and Quebec », 63.

¹³⁰ Vincent et MacLaren, 78.

des sciences sociales (10 %) et de la philosophie, psychologie et religion (9 %)¹³¹. Un fait intéressant à noter : les « grands lecteurs » (12 livres ou plus par an) sont à 75 % des femmes au Québec, et ces lectrices affichant une préférence marquée pour la fiction, les livres d'histoire (et plus généralement les essais) attirent principalement un lectorat masculin, numériquement moins important¹³². Ainsi, les livres d'histoire au Québec n'atteignent pas un lectorat aussi vaste que d'autres genres, notamment la fiction, qui domine le marché éditorial.

2.4.1.1. Les traductions dans ce système

Les choix de traduction sont rarement neutres, étant donné qu'ils dépendent des « orientations idéologiques, du poids des cultures les unes par rapport aux autres, des décisions d'ordre éditorial et politique, et enfin des stéréotypes entretenus entre les cultures¹³³ ». Ainsi, elle ne saurait être détachée de son contexte d'énonciation. Comme le souligne Boulanger, en citant Bourdieu, « dans l'économie bien concrète de la production intellectuelle, l'importation du savoir est toujours intéressée¹³⁴ ». Les choix de traduction sont souvent motivés non pas tant par la valeur intrinsèque des textes que par leur capacité à servir les orientations théoriques, ou les idéologies dominantes dans le champ d'accueil : « la réception est toujours fonction du degré d'accord ou de dissension des travaux avec les tendances dominantes¹³⁵ ».

La sélection des textes à traduire révèle souvent des motivations complexes qui dépassent la simple valeur littéraire. Pour le Canada français, la traduction de l'anglais vers le français est historiquement motivée par une quête introspective : « la traduction d'œuvres canadiennes-anglaises est, dans une large mesure, un outil de connaissance de soi mis entre les mains du

¹³¹ « Aperçu du marché du livre au Québec – Association nationale des éditeurs de livres/Québec Édition ».

¹³² Lalonde, « Au Québec, le grand lecteur, c'est une lectrice ».

¹³³ Jolicoeur, « Traduction littéraire et diffusion culturelle », 196.

¹³⁴ Boulanger, « Henri Meschonnic aux États-Unis ? », 237-38.

¹³⁵ Boulanger, 248.

lectorat canadien-français¹³⁶ ». En traduisant des œuvres canadiennes-anglaises, le Québec cherchait moins à comprendre « l'Autre » qu'à se définir lui-même, en confrontant leur propre identité à une altérité culturelle dominante sur le continent nord-américain. Qui plus est, « jusqu'en 1970, le Québec a traduit surtout des essais (tandis que le Canada anglais traduisait majoritairement des romans) et que ces essais avaient pour sujet principal le Québec lui-même¹³⁷ ». Sur la base de la recension, il y a lieu d'affirmer que cette tendance semble s'être poursuivie au moins jusque dans les années 1990, du moins pour les livres d'histoire.

Du côté francophone, la traduction est aussi perçue de manière plus ambivalente que chez les anglophones. Elle a longtemps été « perçue comme une forme de colonisation par laquelle l'anglais pouvait s'immiscer dans la culture et la pensée francophones »; Pierre Bourgault affirmant même dans les années 1970 que « [c]haque traduction réalisée au Québec remplace, en quelque sorte, ce qui aurait dû être pensé ici¹³⁸ ». Selon la typologie de Glynn, le contexte était donc un environnement plutôt « hostile » aux traductions. Cette désapprobation est éclairée entre autres par la perspective du nationalisme romantique voulant que son but est de « affirm and assert the national genius [which] led many nation to erase or marginalize anything borrowed from other cultures via translation.¹³⁹ » En effet : « On hésite du côté québécois à s'approprier par la traduction une réalité de l'autre (elle s'est déjà tant imposée), tout comme on hésite à se laisser assimiler. Traduire et être traduit comporteraient un même danger.¹⁴⁰ » Bednarski expose ainsi une perception négative de la traduction au Québec, liée au contexte de bilinguisme asymétrique au Canada. La traduction est d'ailleurs souvent vue sous le signe non pas de la

¹³⁶ Godbout, « La traduction littéraire au Québec », 92.

¹³⁷ Godbout, 92.

¹³⁸ Leconte, « Infiltration de la littérature anglo-québécoise : le cas de la traduction de *Cockroach* de Rawi Hage », 2.

¹³⁹ Baer, « Nations and nation-building », 361.

¹⁴⁰ Bednarski, « La traduction comme lieu d'échanges », 153.

communication interculturelle, mais bien des dangers qu'elle sous-tend, entre autres sur le plan de la qualité de la langue. Cette réticence envers la traduction, dont témoignent les propos de Bourgault, s'inscrit dans un questionnement qui prenait déjà forme au début de la décennie précédente. Le 23 mai 1962, Jean-Marc Léger souligne que la tâche de traduire de l'anglais au français est ainsi lourde de conséquences : soit on cherche à « contribuer puissamment à restaurer la qualité du français » au Québec, soit on accélère « le processus de dégradation de la langue et d'éloignement du génie de la langue¹⁴¹ ». À cette époque, la traduction s'invite alors dans le débat sur la qualité de la langue parlée au Québec, avec à la clé des réflexions sur l'introduction d'anglicismes qu'elle suppose si le traducteur ou la traductrice verse dans la traduction servile. En se penchant sur la place conflictuelle qu'occupe la traduction au sein de la littérature au Québec dans les années 1960, Marie Leconte fait le constat d'une littérature nationale qui s'illustre en français et « qui veut se bâtir sans participation extérieure¹⁴² ». Ainsi, dans le contexte où l'on cherche à édifier un champ littéraire national québécois qui repose sur un corpus foncièrement francophone, accueillir l'altérité que représente l'Autre anglophone pourrait mettre un frein à la création d'une littérature authentiquement francophone et québécoise.

Toutefois, il y a lieu de dire que le contexte littéraire québécois est moins « hostile » depuis les années 1980. Après la période de définition identitaire qu'ont été les années 1960 et 1970, la population québécoise s'est constituée en tant que majorité sur le territoire. L'adoption de la *Charte de la langue française* a sans doute contribué à alléger les inquiétudes concernant la pérennité et la qualité de la langue, favorisant ainsi une réceptivité accrue envers la traduction de la littérature de l'anglais au français. Au même titre, un champ littéraire québécois monolingue

¹⁴¹ Léger, « L'état de la langue, miroir de la nation », 39.

¹⁴² Leconte, « Accéder au champ de la littérature québécoise par la traduction », 4.

est achevé d'être constitué et il « s'est réinventé comme un champ littéraire majoritaire¹⁴³ » Du fait de cette évolution de paradigme, on peut conclure que l'altérité des œuvres littéraires anglo-québécoises ne suscitent plus autant d'appréhension et qu'elles peuvent même être appropriées. Marie Leconte abonde en ce sens, citant le cas de figure du roman *Cockroach* de Rawi Hage (et sa traduction *Le Cafard*) qui a rapidement obtenu une place de choix au sein du champ littéraire québécois : en 2008, celui-ci a été sélectionné au Grand Prix du livre de Montréal, l'auteur a accordé de nombreuses entrevues dans la presse québécoise et le Ministère des Relations internationales et de la Francophonie du Québec considère même celui-ci comme faisant partie d'une « minorité d'auteurs québécois qui écrivent en anglais¹⁴⁴ ». Ainsi, l'institution littéraire montre désormais une réelle ouverture à la littérature de langue anglaise, tandis que la double appartenance québécoise et anglophone des auteurs ne recèle plus aucune contradiction.

2.4.2. Influence du paratexte

La première de couverture occupe une place centrale dans le processus décisionnel d'achat d'un livre. Comme le démontrent Baillet et Berge¹⁴⁵, elle s'inscrit dans un « raisonnement cognitif basé sur l'extrapolation » et constitue un élément déterminant pour le lectorat qui mobilise des « mécanismes mentaux de prise de décision » fondés sur le « processus affectif » lié à l'interprétation subjective des éléments péritextuels.

La couverture du livre, ornée d'une photographie du *Love-in* de 1995, une importante mobilisation fédéraliste, sur laquelle figure ostensiblement un large drapeau canadien, agit comme un repoussoir visuel pour plusieurs tranches du lectorat québécois. Dans sa critique,

¹⁴³ Moyes et Lecler cité dans Leconte, 5.

¹⁴⁴ Leconte, 11.

¹⁴⁵ Baillet et Berge, « Comment les consommateurs choisissent-ils leurs romans? », 64 et 72.

Lise Bissonnette déplore le choix de couverture, avertissant le lectorat qu'il risquerait de « passer à côté [du] livre, car l'éditeur (Mercury Press) a choisi une triste couverture sépia, aggravée d'une photo de la manifestation d'amour et d'unité canadienne d'octobre 1995, unifolié agressant compris ». Elle signale en outre que « le titre a la platitude des centaines d'autres qui s'empilent dans l'impasse politique¹⁴⁶ ». Autrement dit, la couverture risque d'induire en erreur le public potentiel. Citons par exemple celui des souverainistes québécois qui pourraient interpréter le livre comme abordant des revendications nationalistes canadiennes ou fédéralistes; ou encore, celui des personnes éprouvant une lassitude post-référendaire. Cette barrière initiale pourrait donc nuire tant aux ventes qu'à l'intérêt pour une éventuelle traduction, indépendamment des qualités intrinsèques de l'ouvrage.

2.5. Analyse comparative des traductions publiées en 1994, 1996 et 1997

Les statistiques globales des subventions à la traduction vers le français révèlent que sur la période 1991-2013, la répartition était la suivante : 50,2 % pour la non-fiction, 38,2 % pour la fiction canadienne-anglaise et 11,6 % pour la fiction anglo-québécoise¹⁴⁷. Ces chiffres mettent en évidence la prédominance continue de la catégorie non fictionnelle dans les traductions vers le français, un fait avéré également pour les périodes de la recension. Il est intéressant de souligner la hausse, constatée par Lane-Mercier, du nombre de publications de traductions d'œuvres anglo-québécoises comparativement à leur rendement usuel après le référendum de 1995 et après la commission Bouchard-Taylor en 2008¹⁴⁸.

¹⁴⁶ Bissonnette, « L'impossible drapeau ».

¹⁴⁷ Lane-Mercier, « Les carences de la traduction littéraire au Canada », 552.

¹⁴⁸ Leconte, « Infiltration de la littérature anglo-québécoise : le cas de la traduction de Cockroach de Rawi Hage », 4.

Des sept livres¹⁴⁹ traduits pendant les années 1994, 1996 et 1997 dans la même catégorie qu'*Impossible Nation*, quatre nous semblent particulièrement pertinents à analyser plus en profondeur. Les essais retenus abordent directement les questions d'identité et les tensions sociopolitiques qui marquent la période entourant le référendum, à l'instar de celui visé par le présent mémoire. Nous écarterons donc *Jack et Jacques : L'opinion publique au Canada pendant la Deuxième Guerre mondiale*, publié initialement en 1943, qui relève davantage d'une analyse historique d'archives. De même, *Habitants et patriotes* et *Trois villages miniers des Cantons de l'Est* portent sur des périodes historiques antérieures au 20^e siècle, sans établir de liens directs avec les enjeux de l'époque contemporaine à Conlogue. Les quatre livres sélectionnés examinent plutôt les questions centrales des années 1990 : l'identité anglo-qubécoise, l'analyse du contexte référendaire et ses répercussions, ainsi que les transformations sociales et politiques de la province. Leur analyse approfondie nous permettra de mieux comprendre les critères de sélection qui présidaient au choix des traductions à cette période.

2.5.1. Résumé des sept livres traduits en 1994, 1996 et 1997

Dans *Un quartier français : un « anglo » raconte ses liens de parenté avec les francophones du Québec*, Ron Graham relate sa découverte étonnante d'ancêtres canadiens-français remontant aux premiers colons. En reconstituant sa généalogie, il porte un regard neuf sur l'histoire du Québec et les relations entre communautés francophone et anglophone, et remet en question certaines idées reçues. Même s'il s'efforce de demeurer nuancé dans son exposé des faits historiques et généalogiques, il se fait davantage incisif vers la fin du livre. Nous constatons sa posture ouvertement fédéraliste en ce qu'il présente Pierre Elliott Trudeau comme une figure salvatrice

¹⁴⁹ Se reporter à l'annexe B pour consulter les fiches bibliographiques complète, y compris la maison d'édition, l'année de publication et la vedette-matière.

pour le Canada grâce à sa politique du bilinguisme officiel, tandis qu'il dépeint René Lévesque sous des traits peu flatteurs, le qualifiant de « toujours débraillé » et « d'intelligent populiste », ironisant que le nationalisme « apparaissait » à ce dernier comme une « force tolérante et progressiste¹⁵⁰ ». La fin du livre ressemble davantage à un règlement de compte envers les nationalistes et les souverainistes; l'auteur s'y fait particulièrement critique envers Camille Laurin et sa loi 101 qui, en affirmant la langue française comme seule langue historique du Québec, négligent la longue histoire de la population anglo-québécoise¹⁵¹. Il ajoute à ce sujet : « Les lois sur la langue trahissaient tous les Québécois et Québécoises anglophones – et tous les Canadiens anglais – qui avaient appris de français, embrassé la culture canadienne-française et soutenu le nationalisme québécois en ne le jugeant ni excessif ni intolérant¹⁵² ». Graham en fait véritablement une affaire personnelle. Ses origines mixtes le tiraillent entre des allégeances conflictuelles. Même s'il s'efforce de comprendre les Canadiens français et de s'appropriier son héritage, il appartient au « camp » anglophone fédéraliste.

Dans *La question du Québec anglais*, Gary Caldwell propose une analyse sociologique approfondie de la communauté anglo-québécoise qui contraste avec la perspective de Ron Graham dans *Un quartier français*. Son ouvrage examine méthodiquement les caractéristiques sociologiques, démographiques et institutionnelles de la communauté anglophone au Québec. Il rappelle que le Canada s'est constitué non pas pour fonder une nation, mais essentiellement pour éviter l'annexion aux États-Unis, une pulsion conservatrice : « ce mobile, qui a forgé le Canada, peu glorieux en soi, est essentiellement de nature conservatrice¹⁵³ ». Loin d'adopter une posture antagoniste envers certains francophones, Caldwell souligne l'interdépendance historique des

¹⁵⁰ Graham, *Un quartier français*, 195.

¹⁵¹ Graham, 220.

¹⁵² Graham, 223.

¹⁵³ Caldwell, *La question du Québec anglais*, 10.

deux communautés tout en exposant leurs différences culturelles. Même lorsqu'il aborde la question linguistique, il regrette plutôt qu'à la fois le Québec français et le Québec anglais étaient « pris dans une dynamique sociopolitique d'affrontement » qui a eu des répercussions sur le Canada et a eu pour effet d'« écarter toute solution satisfaisante pour les deux¹⁵⁴ ». Sa critique se dirige plutôt vers le néolibéralisme qui, selon lui, menace l'identité distincte de la population anglo-québécoise : « Ce que la culture politique néolibérale a de particulièrement pernicieux pour le Québec anglais, c'est qu'elle aliène les Anglo-Québécois de leurs voisins francophones et les prive de leurs propres racines historiques¹⁵⁵ ». Sa thèse principale prône un retour au conservatisme traditionnel britannique, l'adoption d'un nationalisme culturel et un rejet du néolibéralisme pour préserver l'identité culturelle anglo-québécoise.

Dans ses chroniques humoristiques, Josh Freed offre une perspective résolument différente des tensions linguistiques au Québec que celles de Graham ou de Caldwell. Là où Graham adopte une posture critique du nationalisme québécois et où Caldwell propose une analyse sociologique rigoureuse, Freed privilégie l'humour et la légèreté pour aborder les relations entre anglophones et francophones. Dans sa chronique *La chaise qui venait du froid*, l'interaction chaleureuse de Freed avec Gabriel, un serveur francophone désireux de pratiquer son anglais et rêvant de travailler en Colombie-Britannique, illustre sa vision d'un Québec où les divisions linguistiques s'estompent dans la réalité quotidienne. Cet échange, qui se conclut avec cordialité par un « Bonsoir » auquel on répond « Good night », contraste avec « les voix discordantes » des « politiciens qui tiennent à nous démontrer qu'anglais et français ne pourront jamais cohabiter¹⁵⁶ ». Dans sa chronique « Union de fait » sur l'échec de l'entente de

¹⁵⁴ Caldwell, 93-94.

¹⁵⁵ Caldwell, 111.

¹⁵⁶ Freed, *Vive le Québec Freed!*, 102.

Charlottetown, il utilise la métaphore du mariage pour dédramatiser les tensions constitutionnelles : « Aussi longtemps que vivra ce pays, sa constitution restera sans signature. Pourquoi pas? Les symphonies inachevées ont un charme très distinct [...] Oui, nous sommes trop vieux pour aller renouveler nos vœux au pied de l'autel, mais cela ne veut pas dire que nous ne pouvons pas vivre agréablement ensemble¹⁵⁷ ». Qui plus est, en s'incluant dans un « nous » québécois collectif en utilisant des formules comme « nous, québécois, sommes les plus sondés de la planète¹⁵⁸ », Freed cherche manifestement à transcender les clivages identitaires pour souligner une humanité partagée. Il fait preuve d'un fédéralisme assez passif et discret, et a une perspective plutôt bienveillante à l'égard des francophones.

Dans *Canada con passione*, Antoinette Taddeo propose une critique viscérale et émotionnelle du nationalisme québécois qui se démarque nettement des approches de Graham, Caldwell et Freed. Son essai polémique, rédigé dans un style poétique et dramatique, exprime une profonde amertume personnelle face au mouvement souverainiste. L'enseignante regrette qu'une « certaine idéologie ait réussi à détourner des gens du chemin qui reliait auparavant [son] Québec et [son] Canada¹⁵⁹ ». Contrairement à la neutralité de Caldwell sur la question de la souveraineté ou à l'humour conciliant de Freed, Taddeo adopte un ton ouvertement militant pro-Canada, se disant « résolue à s'engager pour le Canada, à parler et à chanter pour lui¹⁶⁰ ». Son texte multiplie les métaphores provocatrices, comparant notamment le Parti québécois au Temple de Vesta où « l'appartenance au Parti québécois semblait exiger la chasteté des vestales destinés à conserver la flamme sacrée de l'unilinguisme¹⁶¹ ». Sa perspective sur les relations linguistiques

¹⁵⁷ Freed, 136.

¹⁵⁸ Freed, 78.

¹⁵⁹ Taddeo, *Canada con passione*, 7.

¹⁶⁰ Taddeo, 9.

¹⁶¹ Taddeo, 18.

au Québec, exprimée dans l'image des « derniers 30 ans [qui] ont rongé le mariage entre le français et l'anglais¹⁶² », révèle une posture plus radicale encore que celle de Graham, transformant son récit en manifeste personnel pour la défense du multiculturalisme canadien et du maintien du Québec au sein du Canada.

2.5.2. Analyse comparative

« Ce qui pousse une traduction à se faire¹⁶³ » : telle est la question au cœur de notre analyse de quatre essais publiés en 1994, année préréférendaire, et en 1996-1997, période post-référendaire. Notre objectif consiste à déterminer si le référendum a influencé leur sélection et si leurs thèmes divergent radicalement de ceux abordés dans l'ouvrage de Conlogue.

Force est de constater que ces essais, à l'exception de celui de Caldwell dont l'allégeance demeure implicite, adoptent principalement des perspectives fédéralistes et traitent surtout de l'anglophonie québécoise. Par exemple, dans le cas de Graham, cette posture prend la forme d'une réappropriation généalogique dans laquelle l'autobiographie devient un manifeste politique : en retraçant ses racines canadiennes-françaises jusqu'aux premiers colons, il se construit une légitimité historique sur le territoire du Québec. Le système littéraire de l'époque, lorsqu'il publie des traductions d'essais politiques dans le créneau particulier d'*Impossible Nation* (une rareté au vu du corpus très restreint de sept livres), tend généralement à privilégier des écrits qui affirment la légitimité historique de la communauté anglo-québécoise face aux revendications souverainistes.

Bien que le corpus limité ne permette pas de brosser un portrait global du système littéraire de l'époque, il révèle néanmoins, dans ce créneau particulier, une perspective souvent

¹⁶² Taddeo, 44.

¹⁶³ Boulanger, « Henri Meschonnic aux États-Unis ? »

distincte de celle véhiculée par Conlogue. Contrairement à Freed qui déploie un humour conciliant visant à désamorcer les tensions, Conlogue refuse toute stratégie de dédramatisation et préfère une analyse frontale des fractures identitaires. Toutefois, il a cela en commun avec Freed qu'il souhaite une cohabitation cordiale entre les deux. Plutôt que de prendre le pari de défendre la communauté anglo-québécoise face à l'autre camp, Conlogue apporte des nuances aux enjeux culturels des deux groupes. Ce faisant, il n'hésite pas à se montrer parfois très dur envers le Canada anglais afin d'exposer une réalité historique peu connue de ce côté de la frontière linguistique et même à reconnaître certains points de concordance avec les souverainistes. Cette posture dialectique contraste avec le ton univoque de Graham, dont la critique acerbe de Camille Laurin et de la loi 101 cherche à s'opposer aux arguments linguistiques qui fondent le nationalisme québécois.

À l'instar de Caldwell, Conlogue préconise une forme de nationalisme canadien-anglais, toutefois plus « mesuré », afin de favoriser une meilleure compréhension interculturelle. Les deux semblent avoir le plus de points communs par leur critique frontale du néolibéralisme naissant de l'époque. Notons cependant que Caldwell, contrairement à Conlogue, évite toute remise en cause du cadre fédéral et s'attaque au néolibéralisme plutôt qu'au cadre politique canadien.

Sur la question nationale, la conclusion d'*Impossible Nation* n'affirme pas la nécessité d'un Québec souverain ni celle d'un Canada uni : Conlogue souhaite que le Canada anglais achève sa construction identitaire afin d'être à même de comprendre le besoin de reconnaissance du peuple québécois. Ainsi, bien que fédéraliste par son souhait de maintenir le Québec au sein du Canada, Conlogue reconnaît son autonomie décisionnelle, ce qui détonne. Est-il possible que la période référendaire préconisait des opinions très tranchées dans un camp ou dans l'autre, plutôt que des positions nuancées et argumentées comme celle de Conlogue? Est-il possible

également que l'appareil éditorial et subventionnaire privilégie généralement des traductions ayant une perspective ouvertement fédéraliste? Ces deux hypothèses sont probables à notre sens.

Rien dans les thèmes choisis ne permet de circonscrire un avant et un après référendum, sinon qu'il y a globalement un souhait de rapprochement entre les deux communautés, en dépit des clivages entre souverainistes et fédéralistes. Ce sentiment prévaut aussi dans le texte de Conlogue, ce qui laisse croire qu'il aurait sans doute trouvé sa place parmi les essais traduits. Toutefois, malgré le souhait tacite, les traductions du corpus tendent à adopter des positions très tranchées et surtout critiques envers un groupe ou un autre. La sélection des ouvrages traduits relève ici d'une logique qui privilégie des textes qui façonnent un récit compatible avec les priorités fédéralistes dominantes. Dans ce contexte, même si *Impossible Nation* aurait pu enrichir le débat, son caractère peut-être trop nuancé a pu jouer en sa défaveur.

CONCLUSION

Ce mémoire avait pour ambition de trouver les causes de la non-traduction d'*Impossible Nation* de Ray Conlogue en interrogeant le paysage politique global, la réception médiatique et le milieu éditorial québécois. Nous avons également cherché, par l'entremise de la traduction de chapitres choisis de l'essai, à l'insérer dans un nouveau contexte près de trente ans plus tard pour évaluer sa pertinence renouvelée dans une perspective diachronique.

Nous avons exposé brièvement l'intérêt de l'étude, accompagné d'un résumé du livre et d'une synthèse de sa réception critique. Dans notre méthodologie, nous avons ensuite établi notre stratégie traductive concernant le terme *nation*, explicité les difficultés générales liées à la traduction et énoncé la méthode d'analyse de la recension des traductions.

Dans un premier temps, nous avons fait la lumière sur le concept de non-traduction en traductologie, que nous avons principalement mobilisé par la suite en trois axes : la non-sélection, les mécanismes de résistance et la non-traduction d'un livre comme étant « conspicuous by its absence ».

Ensuite, nous nous sommes intéressée au contexte sociopolitique au moment de la publication de l'essai, en 1996. Celui-ci était marqué par le triomphe du néolibéralisme, l'essor de l'individualisme, la redéfinition identitaire du Canada comme pays multiculturel et postnational, ainsi que la fatigue post-référendaire. Ce climat éclaire la non-sélection et la non-traduction : le déclin de l'intérêt pour la dualité canadienne a manifestement desservi *Impossible Nation*.

Dans un deuxième temps, nous avons proposé une analyse comparative d'*Impossible Nation* et de *Sacré Blues* de Taras Grescoe. Ce dernier a suscité un enthousiasme critique unanime

dans les deux langues, notamment en raison de son style accessible et de la légèreté des thèmes abordés dans son observation de la culture québécoise. *Sacré Blues* a également connu une grande reconnaissance institutionnelle par des prix littéraires et s'est retrouvé sur la liste des *best-sellers*. La traduction de *Sacré Blues* illustre la propension du milieu à privilégier la traduction d'œuvres primées jouissant déjà d'une réception critique favorable. Ce n'est pas le cas d'*Impossible Nation*, qui n'a pas gagné de prix et n'a suscité qu'un écho médiatique modeste, ponctué de critiques défavorables.

L'argument sur les résistances idéologiques et économiques présente un bref survol du marché québécois de l'édition et de la vision traditionnellement négative de la traduction au Québec. En outre, nous avons exploré l'importance du paratexte d'un livre dans sa réception. Dans le cas d'*Impossible Nation*, la première de couverture, arborant l'immense unifolié du « love-in », constituait peut-être un frein pour le lectorat francophone.

Enfin, le dernier paragraphe propose une analyse des traductions publiées en 1994, 1996 et 1997. Nous avons sélectionné un sous-corpus se trouvant dans le même créneau que celui de l'essai étudié aux présentes. Celui-ci nous a permis de dégager une certaine prédilection éditoriale pour les perspectives fédéralistes ou la défense de l'anglophonie québécoise. Dans ce contexte privilégiant les positions tranchées, *Impossible Nation* semblait trop nuancé, voire trop sérieux.

En conclusion, il n'est pas possible de déclarer sans ambages, comme pour Henri Meschonnic, que l'absence de traduction relève d'une anomalie manifeste (« conspicuous by its absence »). Nous croyions au début qu'il était curieux que l'essai n'ait jamais été traduit dans le contexte où il se positionne dans un créneau original, soit la culture comme fondement de la nature conflictuelle de la relation entre les anglophones et francophones. De plus, la définition de la nature du Canada et de ses limites, au vu de la quasi-séparation du Québec, se révélait

particulièrement idoine en 1996. Toutefois, s'il apparaît évident que l'essai de Conlogue présente une pertinence évidente, il n'a pas connu une assez grande réception médiatique pour que son absence de traduction soit jugée surprenante. Sa non-traduction s'explique principalement par des résistances économiques et poétiques : le risque financier considérable et l'inadéquation avec les orientations éditoriales dominantes ont scellé le destin de l'essai en français. Il s'agit là du sort d'un grand nombre d'essais et de romans qui restent confinés à leur langue d'origine, faute d'intérêt de la part des maisons d'édition.

Toutefois, la question de sa non-traduction mérite aujourd'hui d'être reconsidérée à l'aune des mutations profondes de la société québécoise. L'analyse de Conlogue sur l'opposition fondamentale entre le nationalisme civique et le nationalisme romantique trouve une résonance inattendue dans les clivages contemporains. Ce que l'auteur percevait comme une ligne de démarcation entre le Canada anglais et le Québec s'observe désormais au sein même de la société québécoise sous l'effet de la fragmentation des identités amenée par la révolution technologique. La question nationale réapparaît aujourd'hui sous de nouvelles formes qui confirment sa persistance malgré la période de désintérêt des années 1990-2010. Laniel le souligne, nous assistons aujourd'hui à une « renationalisation culturelle et politique du discours¹⁶⁴ », qui se manifeste notamment à travers l'émergence d'une littérature critique. Des essais comme *Un désir d'achèvement* d'Alexandre Poulin, ou encore *Le Québec n'existe pas* de Maxime Blanchard, bousculent les cadres d'analyse habituels par leur regard franc sur la question nationale. Selon Poulin, la représentation de la nation québécoise s'oriente progressivement vers « une définition civique, loin de la trame narrative habituelle, jugée misérabiliste et fermée¹⁶⁵ ». Cette évolution

¹⁶⁴ Laniel, « Le nationalisme québécois au XXI^e siècle », 155

¹⁶⁵ Poulin, *Un désir d'achèvement*, 25

s'inscrit dans un contexte où la nation « a été théorisée de façon telle qu'elle ne correspond plus à ce qu'elle était auparavant, c'est-à-dire une nation culturelle fondée sur l'histoire¹⁶⁶ ». La prédominance de la thèse de Gérard Bouchard, qui conçoit le Québec comme une « francophonie nord-américaine », confirme cette mutation du discours national.

La traduction partielle proposée dans ce mémoire actualise ainsi l'œuvre dans un nouveau contexte interprétatif : elle révèle la valeur historique d'*Impossible Nation* comme témoignage d'une période transitoire où la dualité culturelle, jadis au cœur de l'identité canadienne, cédait progressivement la place à une conception postnationale et multiculturelle du Canada. Plus encore, sa grille d'analyse des tensions entre différents types du nationalisme offre des outils précieux pour appréhender les débats actuels sur l'identité.

La trajectoire d'*Impossible Nation* soulève des interrogations fondamentales quant à la temporalité des traductions et leur capacité à renouveler notre lecture des récits historiques. La compréhension du monde actuel ne saurait faire l'économie d'une connaissance approfondie de l'histoire, car le présent, héritier d'un passé qu'il ne peut ignorer sans se condamner à une vision partielle et tronquée, a besoin de ce regard rétrospectif pour être appréhendé. Ainsi, loin de se contenter d'explorer la nouveauté, la recherche et la traduction se doivent d'embrasser une temporalité plus ample. Exhumer les œuvres oubliées qui éclairent notre contemporanéité, revisiter notre histoire, explorer les grands récits qui façonnent ce qu'il convient d'appeler notre « imaginaire collectif » : telle est la démarche nécessaire pour appréhender pleinement les enjeux complexes de notre présent et envisager les possibles de notre avenir.

¹⁶⁶ Poulin, 27.

BIBLIOGRAPHIE DU MÉMOIRE

SOURCE PRIMAIRE

Conlogue, Ray. *Impossible Nation: The Longing for Homeland in Canada and Quebec*.
Stratford : Mercury Press, 1996.

SOURCES SECONDAIRES

Traductologie

Baer, Brian James. « Nations and nation-building ». Dans *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, sous la direction de Mona Baker et Gabriela Saldanha, 3^e éd.,
Londres : Routledge, 2019. <https://doi.org/10.4324/9781315678627>.

Bednarski, Betty. « La traduction comme lieu d'échanges ». Dans *Échanges culturels entre les deux solitudes*, sous la direction de Marie-Andrée Beaudet, 125-63. Culture française d'Amérique. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1999.

Boulanger, Pier-Pascale. « Henri Meschonnic aux États-Unis ? Un cas de non-traduction ». *TTR : traduction, terminologie, rédaction* 25, n° 2 (2012) : 235-56.
<https://doi.org/10.7202/1018810ar>.

Cossette, Isabelle. « Savoir reconnaître les présences du manque : la non-traduction du sikhisme au Québec ». Université Concordia, 2019. <https://spectrum.library.concordia.ca/985894/>.

Demirtas, Kerem. « Aesthetics as a constraint for non-translation in theatre ». The Free Library, 22 mars 2016. <https://www.thefreelibrary.com/Aesthetics+as+a+constraint+for+non-translation+in+theatre-a0443888704>.

Gagnon, Chantal. « Québec et Canada : entre l'unilinguisme et le bilinguisme politique ». *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal* 59, n° 3 (2014) : 598-619.
<https://doi.org/10.7202/1028659ar>.

Glynn, Dominic. « Outline of a theory of non-translation ». *Across Languages and Cultures* 22, n° 1 (20 mai 2021) : 1-13. <https://doi.org/10.1556/084.2021.00001>.

Godbout, Patricia. « La traduction littéraire au Québec : de la pratique à la théorie ». *Documentation et bibliothèques* 51, n° 2 (2005) : 89-96.
<https://doi.org/10.7202/1030090ar>.

Hébert, Lyse. « A Postbilingual Zone? Language and Translation Policy in Toronto ». *Tusaaji: A Translation Review* 5, n° 1 (2016). <https://doi.org/10.25071/1925-5624.40331>.

- Jolicoeur, Louis. « Traduction littéraire et diffusion culturelle : entre esthétique et politique ». *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* 22, n° 2 (2010) : 177-96. <https://doi.org/10.7202/1009122ar>.
- Katan, David. « Médiation interculturelle ». Dans *Handbook of translation studies online*, sous la direction de Luc van Doorslaer, traduit par Gabrielle Sylvestre. Amsterdam : John Benjamins Pub. Co., 2010.
- Lane-Mercier, Gillian. « Les carences de la traduction littéraire au Canada : des bibliographies et des traditions ». *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal* 59, n° 3 (2014) : 517-36. <https://doi.org/10.7202/1028655ar>.
- Leconte, Marie. « Accéder au champ de la littérature québécoise par la traduction : argumentation, suivie d'un exemple » 64 (décembre 2017) : 3-23. <https://doi.org/10.3828/qs.2017.13>.
- . « Infiltration de la littérature anglo-québécoise : le cas de la traduction de Cockroach de Rawi Hage ». Texte de la communication présentée dans le cadre des Rendez-vous de la recherche émergente du CRILCQ, UQAM, 22 mars 2016. https://www.crilcq.org/wp-content/uploads/2019/06/CRILCQ/Colloques/Rendez-vous_recherche_emergente_2016/Leconte_Marie.pdf.
- Léger, Jean-Marc. « L'état de la langue, miroir de la nation ». *Journal des traducteurs / Translators' Journal* 7, n° 2 (1962) : 39-51. <https://doi.org/10.7202/1061283ar>.
- Sapiro, Gisèle. « Translation and the field of publishing: A commentary on Pierre Bourdieu's "A conservative revolution in publishing" ». *Translation Studies* 1, n° 2 (1^{er} juillet 2008) : 154-66. <https://doi.org/10.1080/14781700802113473>.
- Sidorova, Olga. « Lost, found, and omitted: Remarks on Russian translations of West European literature ». *World Literature Studies* 12, n° 3 (2021) : 93-103. <https://doi.org/10.31577/WLS.2021.13.3.9>.
- Simon, Sherry. « Éléments pour une analyse du discours sur la traduction au Québec ». *TTR : traduction, terminologie, rédaction* 1, n° 1 (1988) : 63-81. <https://doi.org/10.7202/037004ar>.
- Simon, Sherry. *L'inscription sociale de la traduction au Québec*. Québec : Office de la langue française, 1989.
- Spirk, Jaroslav. *Censorship, indirect translations and non-translation: the (fateful) adventures of Czech literature in 20th-century Portugal*. Ressource en ligne (xii, 190 pages) vol. Newcastle upon Tyne : Cambridge Scholars Publishing, 2014.
- Toury, Gideon. *Descriptive translation studies—and beyond*. Éd. rev. Benjamins Translation Library. Amsterdam : John Benjamins Pub. Co., 2012.

Warmuzińska-Rogóż, Joanna. « La traduction littéraire au Canada : domination, coexistence paisible ou source de ferment intellectuel? » *TransCanadiana* 9 (2017) : 444-56.
https://ptbk.org.pl/wp-content/uploads/2023/09/TransCanadiana_9_2017.pdf.

Whitfield, Agnès. *Author-Publisher-Translator Communication in English-Canadian Literary Presses since 1960*. Éditions québécoises de l'œuvre, 2013.
<http://hdl.handle.net/10315/26586>.

Whitfield, Agnès. *Writing between the Lines: Portraits of Canadian Anglophone Translators*. Waterloo : Wilfrid Laurier University Press, 2006.
<https://canadacommons.ca/artifacts/1891782/writing-between-the-lines/2641507/>.

Autres domaines

Abensour, Corinne. « Les prix littéraires pour la jeunesse, entre médiation et médiatisation ». *Mémoires du livre / Studies in Book Culture* 1, n° 2 (2010).
<https://doi.org/10.7202/044213ar>.

Alcandre, Jean-Jacques. « Transgression des normes et innovation littéraire selon Hans Robert Jauss ». *Cahiers du plurilinguisme européen*, n° 10 (1^{er} janvier 2018).
<https://doi.org/10.57086/cpe.1106>.

« Aperçu du marché du livre au Québec – Association nationale des éditeurs de livres/Québec Édition », 14 septembre 2022. <https://www.anel.qc.ca/etre-editeur-trice/aperçu-du-marché-du-livre-au-quebec/>.

Baillet, Caroline, et Orélien Berge. « Comment les consommateurs choisissent-ils leurs romans ? Proposition d'une typologie des processus décisionnels et étude des variables d'influence ». *Management & Avenir* 50, n° 10 (2011) : 57-77.
<https://doi.org/10.3917/mav.050.0057>.

Beaunoyer, Jean. « De Marielle Lèveillé à Anita il y a un monde... de tupperware ». *La Presse*, 26 septembre 1998.

Biron, Michel, François Dumont, et Élisabeth Nardout-Lafarge. *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal : Boréal, 2010, 684.

CBC News. « Québécois nationhood? Canada reacts », 23 novembre 2006.
<https://www.cbc.ca/news2/background/parliament39/quebecnation-reaction.html>.

Charbonneau, François. « Comprendre le nouveau nationalisme canadien : le Canada comme idéal moral politique ». Dans *Introduction aux études canadiennes : Histoires, identités, cultures*, sous la direction de Geoffrey Ewen et Colin M. Coates. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2012. <https://www.deslibris.ca/ID/443811>.

- Cherribi, Sam. « Chapitre 15. La “théorie du framing” à l’épreuve de la sociologie réflexive ». Dans *Bourdieu et les Amériques : Une internationale scientifique : genèse, pratiques et programmes de recherche*, sous la direction de Afrânio Garcia Jr., Marie-France Garcia Parpet, Franck Poupeau, Amín Pérez, et Maria Eduarda Rocha, 308-18. Colectivo. Paris : Éditions de l’IHEAL, 2023. <https://doi.org/10.4000/books.iheal.11308>.
- DefinitionGO. « Homeland ». Consulté le 28 mars 2025. <https://definitiongo.com/homeland/>.
- Driussi, Ilaria. « “Médiation” linguistico-culturelle ou politico-diplomatique ? Le cas du Haut-Adige/Tyrol du Sud ». Traduit par Mario Marcon. *Éla. Études de linguistique appliquée* 181, n° 1 (2016) : 93-109. <https://doi.org/10.3917/ela.181.0093>.
- Durand, Pascal. « Capital symbolique ». Le lexique socius. Consulté le 23 mars 2025. <https://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/39-capital-symbolique>.
- Fortin-Gauthier, Étienne. « Sécurité nucléaire : neuf langues, sauf le français ». *Le Droit*, 24 janvier 2020. <https://www.ledroit.com/2020/01/24/securite-nucleaire-neuf-langues-sauf-le-francais-31d92295fe0255d9e79ddcdfa9477c63/>.
- Gouvernement du Canada, Statistique Canada. « Recensement du Canada de 1996 : Tableaux de données – Caractéristiques des groupes linguistiques anglais, français ou anglais et français (langue maternelle (4)) selon le sexe (3), Canada, provinces, territoires, divisions de recensement et subdivisions de recensement, recensement de 1996 – Données-échantillon (20 %) ». Consulté le 27 février 2025. <https://www12.statcan.gc.ca/global/URLRedirect.cfm?lang=F&ips=94F0009XDB96177> .
- Heidenreich, Rosmarin. « La problématique du lecteur et de la réception ». *Cahiers de recherche sociologique*, n° 12 (1989) : 77-89. <https://doi.org/10.7202/1002059ar>.
- Jacques, Daniel. *La fatigue politique du Québec français*. Montréal : Boréal, 2008, 160.
- Lalonde, Catherine. « Au Québec, le grand lecteur, c’est une lectrice ». *Le Devoir*, 25 novembre 2023. <https://www.ledevoir.com/lire/802657/quebec-grand-lecteur-c-est-lectrice>.
- Laniel, Jean-François. « Le nationalisme québécois au XXI^e siècle. Trois tendances récentes ». *Études canadiennes / Canadian Studies*. Revue interdisciplinaire des études canadiennes en France, n° 93 (15 décembre 2022) : 155-75. <https://doi.org/10.4000/eccs.6317>.
- « La société n’existe pas ». *Le Monde diplomatique*, 1^{er} juin 2017. <https://www.monde-diplomatique.fr/mav/153/A/57545>.
- Makarova, Veronika, Fatemeh Davoodizadeh, et Uliana Morozovskaia. « Multiculturalism and Bilingualism Policies in Canada through Immigrant Adaptation Lens ». *Academic Journal of Politics and Public Administration* 1, n° 2 (15 février 2024) : 1-10. <https://juniperpublishers.com/acjpp/pdf/ACJPP.MS.ID.555556.pdf>.

- Martin, Valérie. « Prix littéraires, mode d'emploi | UQAM », 1^{er} novembre 2016.
<https://actualites.uqam.ca/2016/prix-litteraires-mode-d-emploi/>.
- Office québécois de la langue française. « Métonymie : figure de style jouant sur le sens des mots ». Dans *Banque de dépannage linguistique*. Consulté le 28 avril 2024.
<https://vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/23197/la-redaction-et-la-communication/figures-de-style/figures-jouant-sur-le-sens/la-metonymie>.
- Oxford English Dictionary. « Homeland ». Consulté le 28 mars 2025.
<https://doi.org/10.1093/OED/1232841830>.
- Oxford English Dictionary. « Nation ». Consulté le 28 avril 2024.
<https://doi.org/10.1093/OED/5925687675>.
- Papineau, Simon. *L'humour absurde au Québec*. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2012. <https://coillink.org/20.500.12592/3jzjvm>.
- Poulin, Alexandre. *Un désir d'achèvement : réflexions d'un héritier politique*. Essai Boréal. Montréal : Boréal, 2020, 200.
- Privet, Georges. « Du Déclin à la Chute ». *L'Inconvénient*, n° 75 (2019) : 74-80.
<https://id.erudit.org/iderudit/89518ac>.
- Rosière, Stéphane. « Puissance ». *HyperGeo*, 12 janvier 2007. <https://hypergeo.eu/puissance/>.
- Rosière, Stéphane, Franck Chignier-Riboulon, et Anne Garrait-Bourrier. « Les minorités nationales et ethniques : entre renouvellement et permanence ». *Belgeo. Revue belge de géographie*, n° 3 (30 décembre 2013). <https://doi.org/10.4000/belgeo.11429>.
- Seymour, Michel. « Le concept de nation ». Usito. Consulté le 27 avril 2024.
https://usito.usherbrooke.ca/articles/th%C3%A9matiques/seymour_1.
- Steiner, Frederick. « Nation, State, and Nation-State ». Dans *Human Ecology*, 125-42. Washington : Island Press, 2016. https://doi.org/10.5822/978-1-61091-778-0_7.
- Thériault, Joseph-Yvon. « Étienne Parent : les deux nations et la fin de l'histoire ». Dans *Les nationalismes au Québec du XIXe au XXe siècle*, sous la direction de Michel Sarra-Bournet et Jocelyn Saint-Pierre. Collection Prisme (Presses de l'Université Laval). Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 2001.
<http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb377142577>.
- Usito. « Nation ». Consulté le 28 avril 2024. <https://usito.usherbrooke.ca/définitions/nation>.
- Vincent, Josée, et Eli MacLaren. « Book Policies and Copyright in Canada and Quebec: Defending National Cultures ». *Canadian Literature*, 2010, 63-84.

Weinmann, Heinz. « Cinéma québécois à l'ombre de la mélancolie ». *Cinémas : revue d'études cinématographiques / Cinémas : Journal of Film Studies* 8, n° 1-2 (1997) : 34-46.
<https://doi.org/10.7202/024741ar>.

Réception critique – *Impossible Nation*

Babiak, Peter. « Liberalism & the Question of Nation ». *Canadian Literature*, n° 173 (2002) : 121-24.
<https://www.proquest.com/docview/218805427/abstract/833103536F374757PQ/1>

Baier, Lothar. « Le Québec vu d'une certaine Allemagne : Quand la mauvaise foi se déchaîne ». *Le Devoir*, 4 mars 1997.

Bastien, Pierre. « Trudeau's Fault ». *The Globe and Mail*, 14 novembre 1998, sect. Books.
<https://www.proquest.com/docview/384531703/abstract/9B7BF1A3F376498BPQ/1>.

Beaulieu, Carole. « C'est la culture... stupid! ». *L'actualité* 22, n° 4 (15 mars 1997) : 56.

Bissonnette, Lise. « L'impossible drapeau ». *Le Devoir*, 14 décembre 1996.

Cairns, Alan C. « Looking into the Abyss: The Need for a Plan C ». *Commentary - C.D. Howe Institute*, n° 96 (septembre 1997) : 32.
<https://www.proquest.com/cbcacomplete/docview/216603320/abstract/FB2C9DD49DC04D31PQ/10>.

Cardinal, Linda, Claude Couture, et Claude Denis. « La Révolution tranquille à l'épreuve de la "nouvelle" historiographie et de l'approche post-coloniale. Une démarche exploratoire ». *Globe : revue internationale d'études québécoises* 2, n° 1 (1999) : 75-95.
<https://doi.org/10.7202/1000092ar>.

Castonguay, Charles. « Graham Fraser, Sorry, I Don't Speak French: Confronting the Canadian Crisis that Won't Go Away, Toronto, McClelland & Stewart, 2006. En traduction française, Sorry, I Don't Speak French. Ou pourquoi quarante années de politiques linguistiques au Canada n'ont rien réglé... ou presque, Montréal, Boréal, 2007. » *Recherches sociographiques* 49, n° 3 (2008) : 571-74. <https://doi.org/10.7202/019890ar>.

Charron, Claude G. « Les courants de pensée au Canada-anglais quant à la question québécoise ». *Bulletin d'histoire politique* 5, n° 2 (1997) : 95-103.
<https://doi.org/10.7202/1063607ar>.

Chartrand, Luc. « 1930-1945 Le mythe du Québec fasciste ». *L'actualité* 22, n° 3 (1^{er} mars 1997) : 18.
<https://www.proquest.com/docview/221102179?accountid=10246&parentSessionId=wC%2F1WcolXtXaVkaH2awlYTzy90owipCb3p8M%2F7UjGak%3D&sourcetype=Magazines>

- Cook, Ramsay. « *Impossible Nation: The Longing for Homeland in Canada and Quebec* by Ray Conlogue (review) ». *University of Toronto Quarterly* 67, n° 1 (1997) : 134-36.
<https://muse.jhu.edu/pub/50/article/515954>.
- Craig, Alexander. « [*Impossible Nation: The Longing for Homeland in Canada & Quebec*] ». Books in Canada, Toronto : *Canadian Review of Books Ltd.*, 1997.
<https://www.proquest.com/cbcacomplete/docview/215189766/abstract/FB2C9DD49DC04D31PQ/5>.
- Foran, Charles. « *Impossible Nation: The Longing for Homeland in Canada and Quebec* ». *Quill and Quire* – Canada's Magazine of Book News and Reviews (blog), 1996.
<https://quillandquire.com/review/impossible-nation-the-longing-for-homeland-in-canada-and-quebec/>.
- Gwyn, Richard. « Something from Canadian politics, for under the Christmas tree ». *The Vancouver Sun*, 12 décembre 1996.
<https://www.proquest.com/docview/243006339?accountid=10246&parentSessionId=CJTSDpOcFb4noUrqZ9kK2Utc%2FhQ2F1i8uEnxKPya4%2FY%3D>.
- Homel, David. « Paradise Bewitches a Man from Bland: [Final Edition] ». *Toronto Star*, 11 janvier 1997, sect. ARTS.
<https://www.proquest.com/docview/437611884/abstract/930FC1E6A27A48AAPQ/1>.
- « *Impossible Nation : The Longing for Homeland in Canada & Quebec* // Review ». *Quill & Quire* 62, n° 11 (novembre 1996) : 36.
<https://www.proquest.com/cbcacomplete/docview/235663204/abstract/FB2C9DD49DC04D31PQ/3>.
- Koustas, Jane. « A Glimpse from the Chambord Staircase at Translation's Role in Comparative Literature ». *TTR : Traduction, Terminologie, Rédaction* 22, n° 2 (2009) : 37-61.
<https://doi.org/10.7202/044823ar>.
- . « Translations ». *University of Toronto Quarterly* 67, n° 1 (1997) : 93-106.
<https://muse.jhu.edu/pub/50/article/515937>.
- Lamey, Andy. « Mr. Taylor's Politics of Misrecognition: The Vision of Cultural Identity Put Forward by Canada's Most Prominent Political Intellectual Is Everywhere in the Ascendancy. Unfortunately, It Is Marred by a Fundamental Contradiction ». *National Post*, 21 août 1999, sect. Comment.
<https://www.proquest.com/docview/329555541/abstract/81E96048FD5546D5PQ/1>.
- Langlois, Simon. « The Contemporary Canadian State: Redefining a Social and Political Union ». Dans *Leviathan Transformed : Seven National States in the New Century*, sous la direction de Theodore Caplow. Montréal : McGill-Queen's University Press, 2002.
<https://canadacommons.ca/artifacts/1866291/leviathan-transformed/2615258/>.

- Morton, Desmond. « Writers from Opposite Poles Offer Formulas for Breakup: [FINAL Edition] ». *The Gazette*, 19 octobre 1996, sect. BOOKS.
<https://www.proquest.com/docview/433076137/abstract/A126724A89D148B3PQ/1>.
- Myers, Sean. « Journalist Makes Case for the Exit of Quebec ». *Calgary Herald*, 5 avril 1997, sect. Entertainment.
<https://www.proquest.com/docview/244595042/abstract/DD34598DB1064033PQ/1>.
- Pelletier, Catherine. « À la dérive dans la langue de l'autre : Déploiement textuel et thématique du français minoritaire dans *The Girl Who Was Saturday Night* (2014) de Heather O'Neill, suivi de des-Neiges », 2022.
<https://www.proquest.com/docview/2838440950/abstract/AC40F6228E7E4A82PQ/1?source=Dissertations%20&%20Theses>.
- Pringle, Valérie, et Ray Conlogue. *Book Claims Canada's Status Quo Doesn't Work*. *Canada AM - CTV Television*. Toronto : CTV Television, Inc., 1^{er} avril 1997.
<https://www.proquest.com/docview/190376691/abstract/7EC061B796CA40E6PQ/1>.
- Robitaille, Antoine. « De la solitude québécoise en Amérique ». *Le Devoir*, 18 août 2001.
<https://nouveau.eureka.cc/Link/concor00/news%C2%B720010818%C2%B7LE%C2%B70090>.
- Robson, John S.P. « Impossible Nation: the longing for homeland in Canada and Quebec ». *Alberta Report / Newsmagazine* 24, n° 9 (10 février 1997) : 40.
- Sanger, Clyde. « What Is Federalism, Really? If You Have the Uneasy Feeling That Canada's Destiny May Be Settled out of Sight and without a Public Whimper, It's a Relief to Read Two Books That Lead, in Different Ways, Back to the Main Fields of Contention. *IMPOSSIBLE NATION: The Longing for Homeland in Canada and Quebec* ». *The Globe and Mail*, 12 octobre 1996, sect. Book Review.
<https://www.proquest.com/docview/384782937/abstract/E188C27E604C4912PQ/1>.
- Séguin, Lise. « Moi et l'Autre ». *Le Droit*, 20 mai 1998.
<https://nouveau.eureka.cc/Link/concor00/news%C2%B719980520%C2%B7LT%C2%B7033>.
- Smart, Pat. « Quebec, Mon Amour ». *Canadian Forum* 75, n° 858 (avril 1997) : 37-39.
<https://www.proquest.com/cbcacomplete/docview/198965523/FB2C9DD49DC04D31PQ/6>.
- Vaïs, Michel. « La critique passée au crible : establishing Our Boundaries. English-Canadian Theatre Criticism ». *Jeu : revue de théâtre*, n° 94 (2000) : 136-41.
<https://www.erudit.org/fr/revues/jeu/2000-n94-jeu1075362/25834ac/>.

Vessey, Rachelle. « Nationalist Language Ideologies in Tweets about the 2019 Canadian General Election ». *Discourse, Context & Media* 39 (1^{er} mars 2021).
<https://doi.org/10.1016/j.dcm.2020.100447>.

Wegierski, Mark. « No Canada? » *The American Enterprise* 8, n° 4 (1^{er} juillet 1997) : 84.

Réception critique – *Sacré Blues*

Grescoe, Taras. *Sacré Blues: An Unsentimental Journey Through Quebec*. Toronto : Macfarlane Walter & Ross, 2001.

Brown, Andy. « Explaining Poutine: A Review of *Sacré Blues: An Unsentimental Journey Through Quebec* by Taras Grescoe ». *Montreal Review of Books*.
<https://mtlreviewofbooks.ca/reviews/sacre-blues-an-unsentimental-journey-through-quebec/>.

Cornellier, Louis. « Québec : Duplessis et après... ». *Le Devoir*, 20 avril 2002.
<https://nouveau.eureka.cc/Link/concor00/news%c2%b720020420%c2%b7LE%c2%b70100>.

Elkouri, Rima. « Erratum ». *La Presse*, 20 mars 2002.
<https://nouveau.eureka.cc/Link/concor00/news%c2%b720020320%c2%b7LA%c2%b70108>.

———. « Un regard rafraîchissant sur le Québec ». *La Presse*, 24 mars 2002.
<https://nouveau.eureka.cc/Link/concor00/news%c2%b720020324%c2%b7LA%c2%b71238>.

Epstein, Ronald Charles. « *Sacré Blues: An Unsentimental Journey Through Quebec* ». *Canadian Book Review Annual Online*, 2001.
<https://cbra.library.utoronto.ca/items/show/7836>.

Grierson, Bruce. « No Trudeau: No Levesque or Duplessis Either. By Eschewing Politics for Pepsi and Poutine, an Ex-Vancouverite Provides Our Best Guide yet to That Most Fractious and Complex of Provinces, Quebec.: [Final Edition] ». *The Vancouver Sun*, 7 octobre 2000. 242660461. Canadian Newsstream. <https://lib-ezproxy.concordia.ca/login?url=https%3A%2F%2Fwww.proquest.com%2Fnewspapers%2Fno-trudeau-levesque-duplessis-either-eschewing%2Fdocview%2F242660461%2Fse-2%3Faccountid%3D10246>.

Homel, David. « Made in Quebec: A Writer Comes to Quebec and Likes What He Sees. He Says We're Pretty Distinct after All: [Final Edition] ». *The Gazette*, 23 septembre 2000. 433643069. Canadian Newsstream. <https://lib-ezproxy.concordia.ca/login?url=https%3A%2F%2Fwww.proquest.com%2Fnewspapers>

%2Fmade-quebec-writer-comes-likes-what-he-sees-says%2Fdocview%2F433643069%2Fse-2%3Faccountid%3D10246.

- . « Québec Love ». *La Presse*, 22 octobre 2000.
<https://nouveau.eureka.cc/Link/concor00/news%c2%b720001022%c2%b7LA%c2%b70062>.
- . « Worlds Converge in Main Man: Writer Taras Grescoe Epitomizes 'New Anglo': [Final Edition] ». *The Gazette*, 15 octobre 2000. 433653008. Canadian Newsstream.
<https://lib-ezproxy.concordia.ca/login?qurl=https%3A%2F%2Fwww.proquest.com%2Fnewspapers%2Fworlds-converge-main-man-writer-taras-grescoe%2Fdocview%2F433653008%2Fse-2%3Faccountid%3D10246>.
- Jenkins, Phil. « Living What He Writes: Bridging the Two Canadian Solitudes: Travel: [Final Edition] ». *Edmonton Journal*, 12 novembre 2000. 252848758. Canadian Newsstream.
<https://lib-ezproxy.concordia.ca/login?qurl=https%3A%2F%2Fwww.proquest.com%2Fnewspapers%2Fliving-what-he-writes-bridging-two-canadian%2Fdocview%2F252848758%2Fse-2%3Faccountid%3D10246>.
- Monette, Pierre. « Sacré Blues : Ze belle province ». *Voir*, 25 octobre 2000.
<https://voir.ca/societe/2000/10/25/sacre-blues-ze-belle-province/>.
- Montpetit, Caroline. « À la recherche d'autre part ». *Le Devoir*, 28 mai 2005.
<https://nouveau.eureka.cc/Link/concor00/news%c2%b720050528%c2%b7LE%c2%b782768>.
- . « Le Québec mode d'emploi ». *Le Devoir*, 30 septembre 2000.
- Perreault, Mathieu. « Sacré Blues ». *La Presse*, 8 octobre 2000.
<https://nouveau.eureka.cc/Link/concor00/news%c2%b720001008%c2%b7LA%c2%b70018>.
- Rigelhof, T F. « This Is Why We Love Quebec ». *The Globe and Mail*, 21 octobre 2000. 384338581. Canadian Newsstream. <https://lib-ezproxy.concordia.ca/login?qurl=https%3A%2F%2Fwww.proquest.com%2Fnewspapers%2Fthis-is-why-we-love-quebec%2Fdocview%2F384338581%2Fse-2%3Faccountid%3D10246>.
- Viswanathan, Padma. « Sacre Blues: An Unsentimental Journey through Quebec ». *Quill & Quire* 66, n° 9 (septembre 2000) : 50. <https://lib-ezproxy.concordia.ca/login?qurl=https%3A%2F%2Fwww.proquest.com%2Ftrade-journals%2Fsacre-blues-unsentimental-journey-through-quebec%2Fdocview%2F235642741%2Fse-2%3Faccountid%3D10246>.

Wigston, Nancy. « The Other Solitude ; A GenX British Columbian Ponders His Adopted Home's "Stubborn Otherness": [Ontario Edition] ». *Toronto Star*, 1^{er} octobre 2000. 438201803. Canadian Newsstream. <https://lib-ezproxy.concordia.ca/login?url=https%3A%2F%2Fwww.proquest.com%2Fnewspapers%2Fother-solitude-genx-british-columbian-ponders-his%2Fdocview%2F438201803%2Fse-2%3Faccountid%3D10246>.

Livres du corpus

Caldwell, Gary. *La question du Québec anglais*. Traduit par Lise Castonguay. Diagnostic. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 1994.

Freed, Josh. *Vive le Québec Freed!* Traduit par Martine Demange. Montréal : Boréal, 1996.

Graham, Ron. *Un quartier français : un « anglo » raconte ses liens de parenté avec les francophones du Québec*. Traduit par Claude Fafard et Patricia Juste Amédée. Saint-Laurent : Bellarmin, 1994.

Greer, Allan. *Habitants et patriotes : la rébellion de 1837 dans les campagnes du Bas-Canada*. The patriots and the people. Montréal : Boréal, 1997.

Ross, W. Gillies. *Trois villages miniers des Cantons de l'Est au Québec, 1863-1972 : Albert Mines, Capelton, Eustis*. Sherbrooke : GGC éditions, 1996.

Sanders, Wilfrid. *Jack et Jacques : l'opinion publique au Canada pendant la Deuxième Guerre mondiale*. Montréal : Comeau & Nadeau, 1996.

Taddeo, Antoinette. *Canada con passione : un cri du coeur pour le Québec*. Montréal : Price-Patterson ltée, 1997.

ANNEXE A – CAPTURES D'ÉCRAN DU PROCESSUS DE TRI DES DONNÉES

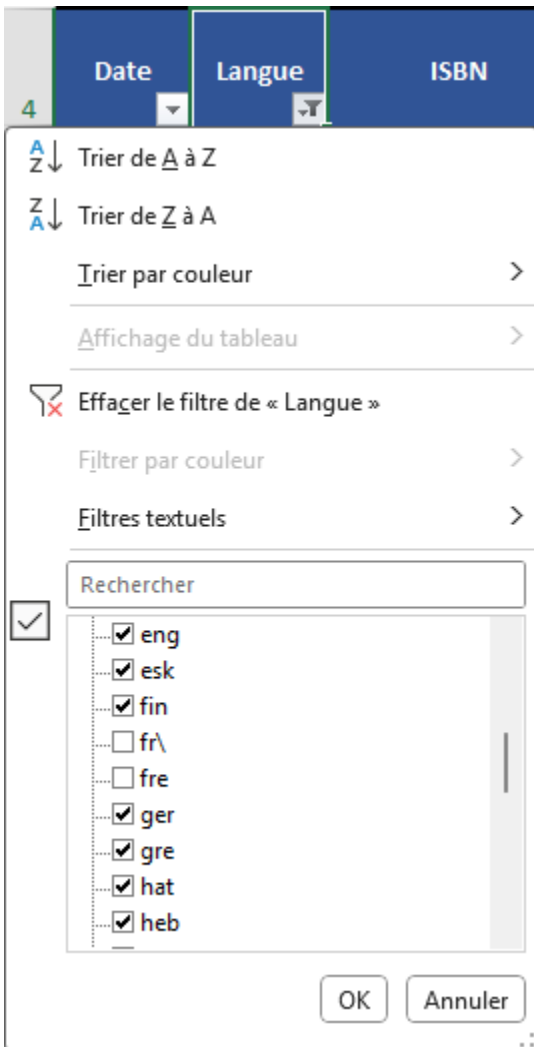


Figure 1

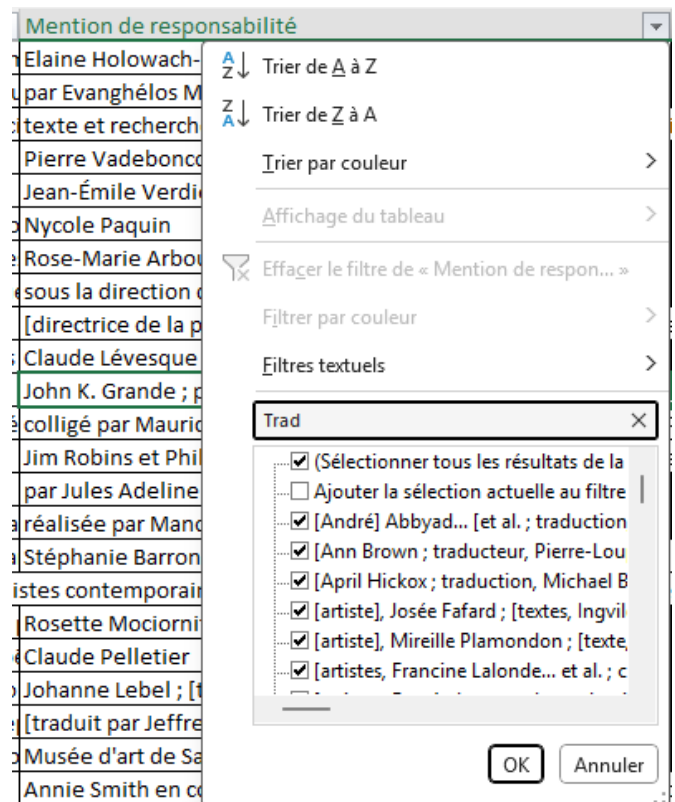


Figure 2

ANNEXE B – RECENSION DES LIVRES TRADUITS EN 1994, 1996 ET 1997

Date	Indice Dewey	Classe Dewey	Titre	Éditeur	Vedette-matière (nom commun)
1994	971.400411 2; 929.20971	Histoire et géographie	Un quartier français : un "anglo" raconte ses liens de parenté avec les francophones du Québec	Bellarmin	Canadiens anglais -- Québec (Province)
1994	971.400411 2; 971.400411 2	Histoire et géographie	La question du Québec anglais	Institut québécois de recherche sur la culture	Canadiens anglais -- Québec (Province); Minorités linguistiques -- Québec (Province); Classes sociales -- Québec (Province); Nationalisme -- Québec (Province)
1996	971.0632	Histoire et géographie	Jack et Jacques : l'opinion publique au Canada pendant la Deuxième Guerre mondiale	Comeau & Nadeau	Guerre mondiale, 1939-1945 -- Opinion publique canadienne; Opinion publique - - Canada; Opinion publique -- Québec (Province)
1996	971.428002 07; 971.428	Histoire et géographie	Vive le Québec Freed!	Boréal	Humour canadien-anglais -- Québec (Province); Canadiens anglais -- Québec (Province) -- Anecdotes
1996	971.46403; 971.466; 971.46403	Histoire et géographie	Trois villages miniers des Cantons de l'Est au Québec, 1863-1972 : Albert Mines, Capelton, Eustis	GGC éditions	Villes minières -- Québec (Province) -- Cantons-de-l'Est -- Histoire; Mines -- Québec (Province) -- Cantons-de-l'Est -- Histoire
1997	971.038; 971.038	Histoire et géographie	Habitants et patriotes : la rébellion de 1837 dans les campagnes du Bas-Canada	Boréal	Agriculteurs -- Québec (Province) -- Activité politique
1997	971.0648	Histoire et géographie	Canada con passione : un cri du coeur pour le Québec	Price-Patterson	Fédéralisme -- Canada; Nationalisme; Relations interethniques -- Aspect politique; Patriotisme -- Canada

SECONDE PARTIE – TRADUCTION D’*IMPOSSIBLE NATION*

L’impasse nationale : la quête inachevée du pays au Canada et au Québec

INTRODUCTION

Le 26 octobre 1995, 100 000 Canadiens se sont rassemblés au square Dominion à Montréal pour convaincre le Québec de rester au sein du Canada.

Quatre jours plus tard, après que leur pari désespéré semblait avoir permis au Canada de remporter le référendum de justesse, ces pèlerins ont accédé au rang de héros. La vice-première ministre, les yeux embués, a loué leur geste patriotique. Ce témoignage d'amour de la majorité anglophone était parvenu, croyait-on, à émouvoir les Québécois.

Or, au fil des jours et des semaines, la vérité s'est imposée : pour la première fois de l'histoire, plus de la moitié de la population francophone du Québec avait voté en faveur d'une sortie définitive du Canada. Son projet s'était vu contrarié par le seul vote monolithique du « non » de la minorité anglophone de la province.

La colère a commencé à gronder. Les médias, qui n'avaient jamais été très enclins à expliquer la perspective francophone au Canada anglais, ont adopté un ton résolument hostile. Les Québécois ont été qualifiés de racistes qui ne sauraient assurer le maintien de la démocratie dans un Québec indépendant. Certains ont affirmé que Montréal devrait être annexée par le Canada afin d'en protéger les anglophones. D'autres encore ont évoqué de sombres présages concernant l'illégalité de la sécession.

À peu près personne n'a cherché à comprendre ce que ressentaient les Québécois. Comment ces Canadiens au visage empourpré et au regard glacial pouvaient-ils être le même peuple qui venait à peine de proclamer son amour pour le Québec? Et dire que ce peuple était le mien, celui au sein duquel j'avais vécu avant de m'établir à Montréal cinq ans plus tôt.

Cela dit, ayant été appelé à côtoyer de près les francophones au travail et dans ma vie personnelle, il m'était évident qu'une vision tout aussi étriquée et méfiante du Canada anglais avait pris racine au Québec. Une telle attitude n'a rien à voir avec celle qui prévaut à l'égard des *Anglais*; bon nombre de francophones de la classe moyenne tirent fierté de leur bilinguisme, comptant même des anglophones parmi leurs amis. En réalité, leur blocage mental a trait au reste du Canada, qu'ils rechignent à explorer, et où leurs quotidiens refusent de dépêcher des correspondants de presse. Un exemple frappant en est donné par un homme interviewé aux nouvelles du soir, qui a qualifié le Canada de « pays en dessous de nous ». Si la séparation est devenue une menace imminente, c'est bien à cause de cette antipathie culturelle profonde à l'endroit de l'entité nommée Canada, une antipathie qui, on le voit maintenant, trouve son pendant chez les Canadiens anglais.

Partout au pays, les rayonnages des bibliothèques des universités croulent sous le poids des travaux d'historiens, d'essayistes politiques et même de philosophes qui tentent de saisir notre dilemme. Un grand absent se démarque toutefois : le débat culturel. Les poètes et les romanciers qui ont pensé le nationalisme francophone depuis 150 ans n'ont pas fait l'objet de bien des travaux en anglais. Pourquoi en est-il ainsi, alors que presque tout le monde au Canada s'entend pour dire que le problème est avant tout culturel?

La marée humaine qui a déferlé sur Montréal en octobre dernier est une métaphore de leur surdité aux réalités culturelles des Québécois. En s'y rendant, les anglophones pensaient témoigner de leur amour; les Montréalais francophones, eux, se sont sentis assiégés par une horde étrangère avec laquelle ils n'avaient rien en commun.

En 1876, Pierre Chauveau a eu l'idée de comparer les Anglais et les Français du Canada au célèbre escalier à double révolution du château de Chambord, dont la particularité tient au fait que deux

personnes peuvent le gravir simultanément sans jamais se croiser, sauf sur les paliers : « Anglais et Français, écrivait-il, nous montons comme par une double rampe vers les destinées qui nous sont réservées sur ce continent, sans nous connaître, nous rencontrer, ni même nous voir ailleurs que sur le palier de la politique¹. »

Ainsi s'est figé le statu quo. La relation entre les anglophones et les francophones au Canada s'est étiolée jusqu'à devenir un débat politique stérile qui se poursuit à intervalles réguliers sur le palier. Dans l'escalier, chacun mène sa petite vie, inaccessible au regard de l'autre.

Cet essai, inspiré par l'événement du 30 octobre 1995, explore l'idée selon laquelle nous avons entretenu le mythe d'une unité nationale précisément parce que nous n'avons pas réussi à fonder un pays biculturel. Afin de préserver notre illusion nationale, il est essentiel que nous ne sachions rien du Québec, sauf pour des incursions sporadiques dans son folklore, édulcoré pour ne pas froisser notre susceptibilité : Céline Dion chantant en anglais le jour de la fête du Canada; le chandail de hockey sentimental de Roch Carrier; Monique Mercure qui accepte un prix du gouverneur général.

Le drame singulier du Canada anglais réside dans sa conviction fallacieuse d'être en partie français, alors que les francophones eux-mêmes n'ont jamais consenti à cette idée et que peu d'efforts ont été déployés pour y donner corps. Soucieux de préserver cette identité artificielle, nous reléguons notre histoire aux oubliettes et nous faisons mine de ne rien entendre.

¹ Mason et Conseil canadien de recherche en sciences sociales. *La dualité canadienne : Essais sur les relations entre Canadiens français et Canadiens anglais*, 24.

Il y a cinq ans, lorsque j'ai déménagé au Québec, j'avoue avec modestie que je ne voyais rien à redire à cette lamentation répandue : « Mais comment le Québec peut-il se plaindre alors que nous lui avons tant donné? » J'ai mis longtemps à comprendre que de supposer que « nous » détenons le pouvoir de conférer, sans même demander à la minorité ce dont elle a besoin pour sa survie, est en soi suffisant pour détruire un pays.

Une évolution difficile s'était opérée en moi, sans que je l'aie voulue. Si j'avais choisi d'aller à Montréal en 1991, mes motifs étaient surtout d'ordre personnel. La langue française, que j'avais commencé à apprendre lors d'un séjour en Afrique du Nord au début des années 1970, demeurait un chantier à achever. En tant que journaliste culturel du *Globe and Mail*, j'avais aussi compris que le Québec était à l'origine d'une part bien plus importante de notre production artistique que sa population ne pouvait l'expliquer. À l'évidence, cette effervescence créative était attribuable à ce qu'on appelait vaguement le « nationalisme », mais ma curiosité se portait moins sur la cause que sur la luxuriance du résultat : le théâtre de Robert Lepage, les films de Denys Arcand, les romans d'Hubert Aquin.

Peu de temps après mon arrivée à Montréal, j'ai commencé à me sentir profondément désorienté, voire *dépaysé*. L'Institut « national » de recherche scientifique était en fait un établissement provincial, la Bibliothèque « nationale » de la rue Saint-Denis n'était pas la bibliothèque nationale du Canada, mais bien celle du Québec et, bien entendu, l'Assemblée législative provinciale était l'Assemblée « nationale ».

Au Canada anglais, l'histoire est une relique poussiéreuse et oubliée; au Québec, elle grouille de vie. Un soir d'été, une foule hétéroclite s'est amassée au pied de l'ancien hôtel de ville pour assister à une reconstitution historique interprétée par des marionnettes géantes. À l'arrivée de la marionnette de Lord Durham, morve au nez et massue dissimulée dans son haut-de-forme,

la multitude s'est embrasée de sifflements et de huées. J'étais planté là, fouillant dans mes vagues souvenirs des cours d'histoire du secondaire à la recherche de ce qu'il avait bien pu écrire dans son fameux rapport pour se valoir cette caricature. De toute évidence, j'étais le seul à me le demander.

Ma maîtrise du français s'est affinée, de même que ma compréhension de l'expérience d'être membre d'une minorité linguistique au Canada. J'ai commencé à partager le sentiment exprimé par le personnage bilingue de Paul Tallard dans le roman *Deux solitudes* de Hugh MacLennan : « Si l'on est complètement à l'aise dans les deux langues, [...] cela rend tout de suite impossible d'adopter avec enthousiasme les préventions particulières à l'une ou l'autre [des races], et ça peut être plutôt inconfortable parfois². »

Je suis entré dans la phase « inconfortable ». Lorsque je regardais Radio-Canada, je me rendais compte du français horrible des politiciens canadiens-anglais. Qu'est-ce qui explique que, même avec les meilleures formations linguistiques qui soient, ils aient si peu progressé? Et pourquoi parlaient-ils le français avec un tel déplaisir, une telle austérité? Il y avait bien sûr de rares exceptions, comme Sheila Copps, qui savait employer une expression telle que « c'est de la folie furieuse » avec toute la verve d'une commerçante de l'avenue Laurier. N'empêche, son goût pour la langue, à l'instar de tant d'autres aspects de son comportement, la classait parmi les excentriques.

La question des Anglo-Québécois est épineuse. Certains préjugés anti-francophones d'antan se sont estompés, mais la génération plus âgée, qui continue de dicter les règles du débat politique et dont la voix porte d'un océan à l'autre, n'a pas renoncé à son caractère intraitable

² MacLennan, *Deux solitudes*, 569.

d'autrefois. Les présentateurs des journaux télévisés anglicisent ostensiblement les noms français (« Today, Jack Pair-ee-zo met with Loosien Boo-shard... »). Un lecteur de la *Montreal Gazette*, assailli par des diatribes anti-séparatistes quotidiennes dans les pages éditoriales, se retrouve à parcourir le reste du journal à la recherche de la plus infime référence à la vie culturelle francophone dynamique de la ville.

Par contraste, les jeunes sont plus réceptifs : il est de bon ton d'avoir au moins une certaine compétence en français. Néanmoins, ils ont hérité de deux siècles de mépris pour les francophones, qui se manifeste par leur refus catégorique d'envisager de vivre dans un État francophone indépendant.

Au moins, les Anglo-Québécois sont conscients que l'histoire est toujours vivante et qu'elle façonne leur destinée. En cela, ils ont une longueur d'avance sur les Canadiens anglais hors du Québec. Lors de leurs visites ou séjours à Toronto ou Vancouver, les Québécois sont consternés par les clichés creux et le vide historique qui y règnent. Ailleurs au Canada, le Québec est souvent réduit à une simple abstraction qui, de temps en temps, devient une source d'irritation.

Il est curieux que nous n'ayons pas accompli de plus grands progrès. Trente ans plus tôt, un consensus se dessinait sur la nécessité de réparer les injustices historiques subies par les francophones et de favoriser une plus grande ouverture entre les deux cultures. Si nous avons en grande partie atteint le premier objectif, le second demeure pourtant insaisissable. Pourquoi en est-il ainsi?

Sans doute est-ce parce que l'arsenal habituel de la politique et de l'économie peut être déployé pour réparer ces injustices. Une petite loi sur les langues officielles par-ci, une acceptation

à contrecœur de la loi 101 par-là, un soupçon de décentralisation des pouvoirs d'imposition, une poignée de fonctionnaires bilingues, et le tour est joué!

Or, c'est sur le palier du mytique escalier du château de Chambord que tous ces gestes sont posés. La cage d'escalier, théâtre de nos vies quotidiennes, appartient au domaine de la culture. Là, j'en suis convaincu, nous n'avons pas avancé d'un pouce.

Il y a trente ans, alors qu'il sillonnait le pays pour les travaux de la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, André Laurendeau écrivait dans son journal sa stupéfaction face à l'incuriosité de la population anglophone. Au Canada anglais « se dégageait une inconscience profonde de l'acuité des problèmes » et même « une profonde ignorance de certains éléments pourtant essentiels de la réalité canadienne³ ».

Que les gens ne puissent pas, ou ne veuillent pas, voir la différence entre les différentes communautés ethniques provinciales, tels que les mennonites ou les Ukrainiens, et la société organisée du Québec dérangeait Laurendeau. Il était consterné par l'idée répandue selon laquelle les francophones devraient se résigner à perdre leur langue comme tout autre groupe d'immigrants.

Laurendeau, à l'instar de la plupart des intellectuels francophones, était convaincu que les gens comme lui (universitaires, rédacteurs en chef de journaux) avaient la responsabilité particulière d'informer la société et de désamorcer les tensions. Lorsque des professeurs d'université lui avouaient trouver « très difficile » d'apprendre à lire le français, a fortiori de le parler, sa consternation se muait en colère :

Il y a une véritable paresse intellectuelle, sans doute nord-américaine, qui est assez grave dans ses conséquences puisqu'elle empêche des centaines d'universitaires de communiquer directement avec le Canada français au moins par l'intermédiaire de journaux, de livres, de revues, etc. [C'est une grave erreur] dans un pays dont le tiers de la population parle français⁴.

³ Laurendeau, *Journal tenu pendant la commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme*, 38-39.

⁴ Laurendeau, 70.

Trente ans plus tard, moins du quart de la population canadienne parle français. Nos élites restent étrangères à la langue. Aucun des officiers supérieurs anglophones des forces armées ne sait parler français, bien que la loi l'exige. Quant aux universitaires, à en juger par l'expérience d'un ami sociologue de l'Université de Montréal, ils n'ont pas changé d'un poil. « L'an dernier, deux de mes collègues ont présenté un article en français au congrès de leur association à Vancouver, raconte-t-elle. Personne n'est venu. Et je dis bien personne, pas une seule âme. »

Ce sont ces petits riens qui usent l'âme des Canadiens français. Ils n'aiment pas se sentir invisibles dans leur propre pays. Qui le voudrait?

Le biculturalisme a échoué au Canada, tout comme ailleurs dans le monde. Les différences linguistiques créent un fossé culturel qui ne peut être comblé aisément. Même lorsque les auteurs québécois sont traduits, le style de la rhétorique française est rébarbatif pour les lecteurs anglophones. Les quelques journalistes québécois qui ont percé au Canada anglais ont assimilé notre style. C'est donc dire qu'ils ont enterré le leur. En 1866, le traducteur de la première version anglaise de la grande histoire du Québec de François-Xavier Garneau avertissait ses lecteurs qu'il avait été contraint de « retrancher ses exubérances [...] pour répondre aux attentes raisonnables des lecteurs anglo-canadiens [...] Si le traducteur n'avait pas pris quelques libertés amicales avec le texte [...] les volumes seraient illisibles⁵. »

Pourtant, la croyance populaire veut que les Canadiens aient fait une tentative véritable et sincère pour que le biculturalisme fonctionne. Notre peuple est porteur d'idéaux. Si un pays était destiné à réussir, ce serait bien le nôtre, n'est-ce pas? Ou peut-être pas. On reproche souvent aux

⁵ Garneau, François-Xavier et Andrew Bell. *History of Canada: from the time of its discovery till the union year (1840-1)*, Preface. [Notre traduction].

individus leur idéalisme parce qu'il les amène à négliger les solutions pratiques. Il en va de même pour les sociétés. Lorsqu'il s'agit du Québec, le Canada anglais préfère souvent résoudre des problèmes imaginaires plutôt que de s'attaquer aux problèmes réels. Les idéalistes sont particulièrement enclins à la sentimentalité.

André Laurendeau percevait l'anti-intellectualisme comme un phénomène typiquement nord-américain. L'est tout autant l'idéalisme, dont le langage est celui du sentiment. Récemment, un critique littéraire a fait remarquer que Huckleberry Finn, bien qu'affligé par la condition d'esclave de Jim, ne se montrait pas disposé à intervenir pour y remédier. C'est là l'exemple typique de la façon dont les Américains abordent les problèmes sociaux : on est ému, et cela suffit.

Les Canadiens dotés d'une bonne conscience se sentent certainement peïnés par la situation du Québec. Hélas, ils ne s'en tiennent qu'à cela. Cette attitude est la seule façon de comprendre ce que le ministre des Affaires intergouvernementales, Stéphane Dion, a appelé le refus « irrationnel » des Canadiens de donner suite à la quasi-rupture de notre pays en octobre dernier. Les gens sont persuadés d'en avoir fait assez, alors qu'ils n'ont fait qu'en ressentir assez. D'où les T-shirts arborés par les manifestants à Montréal en octobre dernier, qui portaient la mention : « Quebec, we love you ». Ils n'ont pas traduit les slogans en français parce que... ça leur est sorti de l'esprit.

La galerie consacrée à l'histoire canadienne, au sein du magnifique Musée canadien des civilisations, incarne à merveille cette force de l'oubli. En parcourant les reconstitutions historiques, on s'aperçoit qu'au milieu du dix-huitième siècle, les uniformes des soldats cessent d'être du bleu de la France et tournent au rouge de l'Angleterre. Nulle explication n'est fournie. L'événement fondateur de l'histoire du Canada, la Conquête du Québec par les Britanniques en 1760, a été passé sous silence.

De façon tout à fait fortuite, l'exposition se révèle d'une profonde sincérité. Elle illustre ce geste d'amnésie collective auquel les Canadiens se livrent quotidiennement de mille et une façons pour continuer de fonctionner en tant que pays.

C'est un peu comme quand on apprend quelques expressions françaises avant de visiter le Québec. On trouve cela très charmant et on se promet d'apprendre un jour le français « comme il faut ». La vie étant bien remplie, on n'y arrive pas, mais nos intentions, elles, étaient bonnes, et ce sentiment prend la place de l'acte non accompli.

Nos écrivains les plus aimés, Hugh MacLennan et Mordecai Richler, mènent leur vie à la jonction des deux peuples, sans jamais n'avoir appris le français. D'autres auteurs l'apprennent et vivent parmi ses locuteurs, mais ces aventuriers sont moins populaires : leur travail est « difficile », leurs personnages « trop subtils », leurs dilemmes trop insaisissables, frustrants, voire déprimants.

Notre réseau de télévision publique traduit et diffuse fidèlement les films et les émissions de télévision populaires du Québec. Presque personne ne les regarde. Dans nos propres productions cinématographiques et télévisuelles, les Québécois sont pratiquement inexistants.

Les intellectuels capables de lire en français ont entrepris la tâche herculéenne de prétendre que les littératures française et anglaise de ce pays sont deux branches d'une même littérature nationale. Même Northrop Frye s'est laissé persuader que la poésie québécoise était une petite chose rabougrie, car elle semblait ignorer le reste du Canada. S'il avait pris conscience que les écrivains québécois décrivaient déjà leur pays, il aurait dû en tirer la conclusion inévitable.

Ainsi se poursuit l'histoire dans ce musée de l'oubli national où nous nous ensevelissons.

C'est une mince consolation de savoir que nous ne sommes pas les seuls à être aux prises avec ce dilemme et qu'aucune démocratie moderne n'est parvenue à fonctionner harmonieusement en

comptant plusieurs groupes linguistiques importants. Les pays qui s'en sont le plus rapprochés, la Belgique et la Suisse, ont opté pour la division territoriale de leurs communautés ou sont sur le point de le faire. Nous pourrions bien être contraints d'emprunter cette voie si nous voulons que subsiste une quelconque entité nommée « Canada ».

Au-delà de la seule coexistence de ses deux groupes linguistiques, le problème du pays réside dans la fracture provoquée par des courants historiques dépassant la question linguistique. Ces courants ont abouti à des conceptions totalement différentes de l'identité nationale au Canada anglais et au Canada français.

Le Québec est une société traditionaliste qui a pris racine avant que les idées du siècle des Lumières ne s'imposent en Europe. Le Canada anglais, quant à lui, a été fondé plus tardivement par des gens attachés à l'individualisme et méfiants des identités collectives.

À l'époque de la Confédération, il était admis que le nouveau pays devait se doter d'une identité collective. Les premiers pas en ce sens, quoiqu'hésitants et maladroits, ont donné lieu à un certain éveil artistique et littéraire.

Dès le début de ce siècle, la marée de l'individualisme américain aura tôt fait de noyer le nationalisme naissant du Canada anglais. Après la Seconde Guerre mondiale, des institutions comme le Conseil des Arts du Canada ont été mises en place pour tenter de le sauver. Le hic, c'est que cette démarche consistait en partie à s'appropriier la francité du Québec pour laborieusement bricoler la nouvelle identité canadienne. Dès lors, le Canada anglais a fait fi de l'existence d'un nationalisme culturel québécois à part entière, non seulement antérieur mais aussi bien plus solidement implanté.

La lutte du Québec pour assurer sa pérennité culturelle tient au maintien en vie de cette ancienne conception du collectivisme, malgré l'intolérance et la méconnaissance des Canadiens

anglais qui la jugent « ethnique » voire « raciste ». Néanmoins, une vérité demeure : cette idée a sauvé la langue et la culture du peuple québécois et elle continuera d'être une arme tant que le Canada anglais ne lui accordera pas reconnaissance.

Le présent essai s'intéresse particulièrement à la question de la reconnaissance des minorités au sein des États. L'enjeu dépasse largement la simple question de savoir si les anglophones se soucient ou non d'apprendre le français. Il concerne l'incapacité apparente des pays constitués à reconnaître la réalité fondamentale des « peuples » qui vivent en leur sein sans avoir accédé au statut d'État-nation.

Au Canada, où la majorité anglophone, il est communément admis, n'a pas réussi à se doter d'une identité culturelle digne de la formation d'un État-nation, la situation revêt une dimension singulière. De son côté, la minorité francophone semble avoir acquis une identité culturelle sans pour autant parvenir à se doter d'un État politique.

À l'échelle mondiale, la reconnaissance collective s'inscrit en réaction à l'individualisme libéral qui règne en maître dans les pays occidentaux depuis la fin du siècle dernier. Sous cet angle, le nationalisme québécois, loin d'être un vestige, incarne plutôt la résurgence d'une idée forte qui reprend aujourd'hui du galon.

Si nous peinons tant à reconnaître le Québec, c'est qu'en surface, il s'est coulé dans le moule nord-américain. Le Québécois moyen baigne dans la musique américaine, est un consommateur redoutable, passe ses vacances en Floride et suit la mode de Gap et de Benetton. De nos jours, il est difficile de faire salle comble pour les envolées patriotiques et bucoliques de Gilles Vigneault. Certains observateurs peu compatissants vont jusqu'à dire que l'insistance des Québécois à se revendiquer comme une « société distincte » ne relève que du narcissisme des petites différences.

Pourtant, le Québec d'aujourd'hui a conservé les mêmes vieux réflexes du passé pour des raisons à la fois conscientes et inconscientes. La culture québécoise contemporaine, en particulier le cinéma et le théâtre, dépeint à quel point les artistes se sentent pris dans l'étau implacable de la langue anglaise et doivent consentir tant d'efforts pour persuader tant eux-mêmes que leur public que la lutte pour continuer de vivre en français en vaut la peine.

Inconsciemment, la société conserve encore des instincts d'entraide et d'affirmation qui n'existent pratiquement pas au Canada anglais. Il est courant qu'un romancier québécois comme Réjean Ducharme se voie comparé à James Joyce, ou qu'un cinéaste comme Gilles Carle soit élevé au rang de géants comme François Truffaut ou Billy Wilder. Dans une réflexion sur les poètes ayant écrit sur l'aube, *Le Devoir* ne voit pas d'incongruité à mettre des écrivains d'ici en parallèle avec les grands noms de l'art et de la littérature de France. « Rimbaud, Baudelaire, Monet, Debussy, notre Félix Leclerc avec *Pieds nus dans l'aube*, Vigneault dans *Étraves*⁶ ». Les Québécois n'ont aucun doute qu'ils sont aussi doués que les autres. Compte tenu de leur faible population, il s'agit d'une affirmation qui risque d'être fréquemment poussée à l'excès, voire à l'absurde; mais qui peut contester son caractère profondément salulaire pour un peuple qui aspire au statut de nation dans le monde?

Il en résulte la création d'un « lieu ». Les talk-shows télévisés mettent en vedette des personnalités locales devant un vaste public. Dans tel concours de nouvelles, l'unique récompense est d'entendre son texte lu par le romancier Yves Beauchemin. Des figures de proue (politiques, religieuses, artistiques) sont régulièrement mises en avant comme porteurs des valeurs du Québec; à leur mort, leurs funérailles sont des événements publics.

⁶ Lacroix, *La nuit réconciliée*, 8.

Les Canadiens anglais observent cette situation avec un mélange d'envie et de consternation, deux sentiments contradictoires qui expliquent en partie pourquoi notre propre nationalisme n'a jamais vraiment pris son envol. Certes, ils sont profondément attachés à leurs paysages régionaux et ont su créer une littérature florissante. Mais ils n'ont pas réussi à se souder à leur pays en tant que tel.

Faisant de nécessité vertu, nombre de Canadiens soutiennent que le nationalisme n'est plus qu'une idée rouillée et dépassée. Pourtant, on peut très bien soutenir que l'individualisme libéral, qui nous accorde uniquement la liberté de donner un sens privé à notre vie, a atteint ses limites inhérentes. Où puiserons-nous ce sentiment vital d'appartenir à quelque chose qui nous dépasse?

Notre comportement politique récent le montre bien : la quête de ce sentiment d'appartenance ne sera pas assouvie en jonglant sans fin avec des formules constitutionnelles ni en revêtant les oripeaux d'autres peuples dans la triste mascarade du multiculturalisme.

Le Canada doit tirer des enseignements du Québec, d'autant plus s'il doit, dans un avenir proche, tracer son propre chemin sans lui.

CHAPITRE UN

Quand nos chambres exigües, nos existences éphémères, nos passions sans lendemain et nos émotions nous détournent de la réalité terne et limitée, existe enfin un monde où tout est assez grand et intense pour satisfaire presque tous les désirs de l'homme. – W.B. Yeats au sujet du nationalisme⁷

Il est peu commun de rencontrer un nationaliste qui puisse reconnaître un nationaliste d'une nation adverse. – D.W. Brogan⁸

Octobre 1995 : un séisme secoue les Canadiens anglais dans l'âme quand à peine moins de la moitié de la population du Québec vote en faveur de la souveraineté. En politique, il s'agit là du seul geste susceptible de provoquer une charge émotionnelle aussi forte que la mort d'un proche ou une séparation. Pour des millions de gens, cette quasi-sécession a été perçue intuitivement comme un rejet.

Pour essuyer de tels affronts, la nature humaine met instinctivement en place des mécanismes de défense, qui n'ont pas tardé à se manifester. La presse à sensation du Canada a poussé un hurlement de rage, qualifiant ceux qui voulaient quitter le Canada d'intolérants, de partisans du nettoyage ethnique, de tribalistes, de « bande de fanatiques ». Quant au premier ministre élu du Québec, il a été comparé aux architectes des chambres à gaz, tandis que le *Financial Post* déclarait que Jacques Parizeau était résolu à purifier le Québec de ses anglophones et de ses immigrants.

Depuis trente ans, le mouvement souverainiste a patiemment cheminé sur la voie d'une rupture définitive avec le Canada, mais les Canadiens ne parviennent pas à se faire une raison. Et

⁷ [Notre traduction]

⁸ [Notre traduction]

pour cause : les qualités mêmes qui rendent notre pays si attrayant à nos yeux comme aux yeux des autres (un siècle et demi de paix intérieure, un niveau de vie enviable, une vision idéalisée de nous-mêmes en tant que peuple doux et bienveillant) sont précisément celles qui nous handicapent face à une crise de cette ampleur. Nous avons si peu l'habitude des décisions difficiles et nous n'avons jamais appris à accepter les remises en question du statu quo dans le discours public. Comme l'exprimait André Laurendeau en 1964, il y a une « [a]bsence étonnante d'autocritique dans toute cette société anglo-canadienne⁹. »

Cette absence d'autocritique se conjugue à notre difficulté notoire à définir notre identité nationale. Nous sommes les premiers à reconnaître la faiblesse de notre culture, le peu de considération que nous portons à nos artistes et écrivains, sans parler de notre incurable tendance à déprécier nos propres réussites.

Lorsqu'on nous demande d'expliquer pourquoi il en est ainsi, nous restons sans mot. Ou alors nous nous défendons en disant qu'il n'y a aucune raison valable que ce soit le cas, puisque nous vivons dans un pays formidable, après tout.

Encore et encore, nous continuons à patauger. Nous sommes ce peuple étrangement distrait qui n'arrive jamais vraiment à écouter ses chanteurs, à se souvenir de son histoire, ou à trouver sa voix lorsqu'un chef bien-aimé s'éteint. Nous sommes le territoire, comme le dit Alice Munro, où l'on réduit les gens sûrs d'eux au silence en leur posant la question impérieuse : « Pour qui te prends-tu? ». L'un des auteurs dont nous sommes le plus fiers, Robertson Davies, a écrit dans *Murder and Walking Spirits* : « On n'aime pas le Canada, on en fait partie, voilà tout¹⁰. »

Nous persistons à croire qu'il s'agit d'un problème soluble, qu'on finira bien par trouver la formule constitutionnelle magique, la bonne façon de parler au Québec, la dose exacte de

⁹ Laurendeau, *Journal tenu pendant la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme*, 71.

¹⁰ Gironnay, « Un auteur est mort comme il a vécu : pour rire », 2.

confiance en soi à injecter. Mais si nous poursuivions une chimère? Si l'impasse était totale? Dans ce cas, nous, Canadiens anglais, ne faisons pas que jouer à l'autruche : nous n'avons pas d'autre choix.

Si j'en suis convaincu, c'est parce que le nœud du problème tient à des visions du nationalisme diamétralement opposées. Les Québécois se conçoivent comme un peuple, une idée issue de la tradition du nationalisme romantique ou culturel. Par contraste, le Canada anglais se réclame d'un nationalisme civique, une conception aux racines historiques bien différentes.

Pour ne rien arranger, les Canadiens anglais nourrissent paradoxalement une nostalgie du nationalisme culturel, un désir viscéral de se démarquer comme un peuple distinct des autres (et surtout des Américains). Pour parfaire ce tableau confus, nous avons forgé un mythe d'unité nationale selon lequel le Québec devrait s'intégrer à notre vision du Canada, quelle qu'elle soit; c'est-à-dire que le peuple québécois doit, d'une manière ou d'une autre, se fondre harmonieusement dans le nôtre pour en former un nouveau. Pourtant, l'histoire nous le démontrera, une telle fusion de nationalismes culturels distincts relève de l'impossible. Sans contredit, il s'agit même d'un crime contre nature lorsque les peuples en question parlent des langues différentes.

On saisit mieux, dès lors, notre réticence à l'autocritique.

À l'exception peut-être de la Grande-Bretagne, qui y est parvenue un peu plus tôt, la plupart des États-nations modernes ont vu le jour dans le sillage des révolutions américaine et française. À l'instar du Canada, il s'agissait d'États démocratiques qui garantissaient aux citoyens l'égalité des droits et qui leur donnaient un sentiment d'appartenance partagé.

Néanmoins, la plupart de ces nouveaux pays, parmi lesquels figuraient à la fin du dix-neuvième siècle l'Allemagne, l'Italie, la Grèce et de nombreux autres États européens bien familiers, étaient déjà dotés d'une identité ethnique de facto. En d'autres termes, ils avaient en

commun une langue, une littérature et une histoire. Au-delà des droits individuels, leurs citoyens étaient unis par un patrimoine culturel qui leur insufflait un sentiment de fierté et d'appartenance collectives.

Depuis l'aube du dix-huitième siècle, les notions d'individualisme et de droits de l'homme universels des Lumières règnent en maîtres sur la pensée occidentale. Or, le nationalisme puise sa source dans une conception historique concurrente, celle du besoin vital de l'être humain d'appartenir à une communauté. Les nouveaux États ont dépassé cette contradiction épineuse en prétendant que leurs démocraties avaient progressé vers un nationalisme civique, ce qui les distinguait des États malheureux qui embrassaient le nationalisme ethnique, sous lequel les membres n'appartenant pas au groupe dominant se voient privés de certains ou de l'ensemble de leurs droits.

Cette distinction exagérée, sinon manichéenne, persiste encore aujourd'hui. On en trouve un exemple dans le récent livre de Michael Ignatieff sur le nationalisme, *Blood and Belonging* : « Le nationalisme civique affirme que la nation doit être composée de toutes les personnes qui souscrivent au credo politique de la nation, sans distinction de race, de couleur, de croyance, de sexe, de langue ou d'appartenance ethnique¹¹ ». D'après cette description, la liberté linguistique est au nombre des libertés fondamentales en démocratie. Pourtant, dans les faits, la quasi-totalité des États-nations modernes, à l'exception pénible et particulière du Canada, est monolingue.

Si dans certains pays cette uniformité linguistique résulte d'un heureux hasard historique, d'autres, comme la Grande-Bretagne, la France et les États-Unis, ont dû se rabattre sur « la mise en place de l'uniformité linguistique¹² » pour composer avec les groupes qui ne parlaient pas la langue dominante. En France, des langues comme le breton et l'occitan, longtemps florissantes,

¹¹ Ignatieff, *Blood and Belonging*, 6. [Notre traduction].

¹² Alter, *Nationalism*, 10. [Notre traduction].

ont été éliminées par la politique étatique en moins d'un siècle. Aux États-Unis, les colonies fondées par des peuples non anglophones (les Hollandais à New York, les Allemands en Pennsylvanie) ont vu leurs importantes communautés assimilées moins de cinquante ans après la révolution. Quant aux francophones de Louisiane, il leur aura fallu plus de temps. Jusqu'à il y a vingt ans, les écoliers qui persistaient à parler français subissaient encore des châtiments corporels; aujourd'hui, la langue a pour ainsi dire disparu au sud du 49^e parallèle.

La raison habituellement invoquée est d'ordre pratique : les autres libertés civiques dépendent d'une communication aisée entre les citoyens, qui passe nécessairement par une langue commune. Il n'en demeure pas moins qu'une langue partagée se veut aussi l'un des piliers essentiels du nationalisme ethnique. Dans ce cas, la motivation s'éloigne du pragmatisme pour toucher à la portée symbolique et l'appartenance, à savoir une culture et une vision du monde communes.

À la création de la Confédération en 1867, tous les pays du monde occidental étaient aux prises avec ce dilemme.

De l'idée de droits individuels formels est née une exaltation fébrile, encore palpable à la lecture de la Constitution américaine. Ce principe, qui allait porter les révolutions française et américaine, a donné naissance à la première vague d'États-nations issue « du nationalisme moderne¹³ ».

Rapidement, une riposte s'est dessinée. Les penseurs humanistes s'insurgeaient contre cette conception venue de Locke et de Hume d'une nature réduite à un vaste jouet mécanique, livré aux appétits d'êtres humains atomisés sans autre allégeance qu'à l'égard d'eux-mêmes. La nature était-elle donc dépourvue de sens? Notre relation avec elle n'avait-elle aucune profondeur?

¹³ Taylor, *Les sources du moi*, 472.

De cette révolte naît le mouvement romantique, dont le nationalisme se fait le bras politique. Si les Lumières soutenaient qu'une nation n'était guère plus qu'un contrat, les penseurs nationalistes suggéraient que l'humanité était divisée en nations « naturelles » qui avaient été façonnées au fil du temps par leur environnement physique. Chaque facette de cette communauté, de ses coutumes à son histoire commune, mais par-dessus tout sa langue, était l'incarnation de cette relation organique avec le monde naturel. Cette communion lui conférait un droit inhérent au statut d'État politique. La deuxième vague de création d'États-nations, à savoir les soulèvements populaires qui ont donné naissance aux États allemand, italien et grec au milieu du dix-neuvième siècle, s'inscrivait dans cette logique.

Avant la Confédération, le Canada était le théâtre d'une concurrence féroce entre ces idées, de nombreuses personnes portant aux nues la conception radicale des droits individuels qui prévalait aux États-Unis. Or, le Canada est le foyer de deux peuples aux langues différentes. En tant que minorité en déclin en Amérique du Nord, les francophones plaçaient leur survie collective au-dessus de tout. À la fin du dix-huitième siècle et au début du dix-neuvième, les États-Unis représentaient une menace croissante d'annexion pour les colonies britanniques, et la montée en puissance de leur uniformité linguistique était déjà évidente pour les Canadiens français. Selon le philosophe George Grant, « les Canadiens français étaient entrés dans la confédération pour protéger non pas leurs droits individuels, mais bien ceux d'une nation¹⁴ ».

Là résidait tout le dilemme : si le Canada aspirait lui-même au statut d'État-nation, comment pouvait-il abriter en son sein une autre nation en quête de protection?

L'affaire s'avérait d'autant plus complexe que la Grande-Bretagne, un autre État-nation moderne de la première vague, s'était déjà trouvée confrontée à la question lancinante des

¹⁴ Grant. *Est-ce la fin du Canada? Lamentation sur l'échec du nationalisme canadien*, 21.

minorités linguistiques. Elle avait, en effet, progressivement absorbé les peuples d'expression irlandaise, écossaise et galloise. Au début du dix-neuvième siècle, ces langues ont fait l'objet d'une élimination systématique, à peu près au moment où la France se livrait elle-même à une véritable chasse aux langues minoritaires. Mon arrière-grand-mère était à la fois réfugiée de la famine irlandaise qui a sévi dans les années 1840 et de l'anglicisation forcée de l'Irlande amorcée dans les années 1820. Elle parlait encore l'irlandais lorsqu'elle est arrivée dans la vallée de l'Outaouais, mais elle était à ce point traumatisée par ce qu'elle avait vécu et par le fait qu'elle vivait toujours sous domination britannique qu'elle a refusé obstinément de léguer sa langue à sa fille, ma grand-mère.

Chez les colons anglais arrivés au Canada, l'intolérance linguistique était aussi bien ancrée. Entre la Conquête de 1760 et la Confédération de 1867, l'anglicisation forcée des francophones a été décrétée à deux reprises de manière officielle, et une fois officieusement. Ces politiques n'ont pas fait long feu pour la simple et bonne raison que les Canadiens français de l'époque n'étaient pas une minorité au Canada, mais plutôt une vaste majorité. Qui donc aurait pu les contraindre?

Ces politiques ont aussi échoué pour une raison moins évidente : les Canadiens français se considéraient déjà comme un peuple. Les idées du nationalisme romantique avaient gagné le Québec dans les années 1820, bien avant la Confédération, et s'exprimaient avec ferveur dans un foisonnement de romans, de poèmes et de récits populaires. Dès 1837, ils étaient parfaitement prêts à se constituer en État-nation moderne de la deuxième vague, dotée d'une forte identité ethnique. Ils ont même tenté le coup dans la tradition romantique : les mousquets à la main.

La rébellion a échoué, mais la volonté de créer un pays est demeurée latente. Plutôt que de rechercher l'indépendance politique, les Canadiens français ont entrepris, selon l'expression du

sociologue québécois Fernand Dumont, d'édifier une nation culturelle. Au moment de négocier les termes de la Confédération, leurs représentants avaient en tête que le Québec en serait le foyer. Essentiellement, ils proposaient d'ériger un État fondé sur le principe du nationalisme romantique au sein d'un État plus vaste voué au nationalisme civique. Le Canada a implicitement accepté l'accord, à condition que les provinces de l'Ouest soient anglophones.

Comme nous l'avons constaté, la distinction entre ces deux formes de nationalisme n'est pas aussi tranchée que leurs défenseurs aiment à le prétendre, ce qui a entraîné une certaine confusion dès le début. Par ailleurs, au sein même du Canada anglais, une variante influente de nationalisme romantique s'est fait jour peu après la Confédération par le mouvement littéraire « Canada First ». À la lecture de la poésie de ce mouvement aujourd'hui, qui évoque les exploits de vaillants Anglo-Saxons défiant les rigueurs d'une contrée nordique, il n'y a pas le moindre doute quant à sa nature ethnique.

Toutefois, la différence fondamentale entre le Canada anglais et le Canada français tient au fait que les anglophones étaient tiraillés entre le nationalisme culturel et le nationalisme civique, tandis que les francophones adhéraient résolument au premier modèle. Compte tenu de leur situation en Amérique du Nord, nulle autre voie n'était envisageable.

Les Canadiens anglais ont souffert, et souffrent toujours, de ce tiraillement entre les deux modèles de nationalisme. Très tôt, ils ont compris que leur nationalisme civique ne se distinguait en rien de celui des Américains, aussi anglophones; ils ont donc entrepris de constituer un nationalisme culturel qui distinguerait la nation américaine de la leur.

Restait la question épineuse : quelle culture? Au départ, la réponse était évidente, puisque la plupart des Canadiens anglais étaient des orangistes vouant un culte fervent aux gloires de l'Empire britannique. Cet attachement a donné lieu à des poésies immortelles comme ce vers de

John Gay : « Saluons notre grande reine dans ses habits d'apparat : un pied au Canada, l'autre en Australie ».

Stephen Leacock, malgré l'affection que nous lui portons aujourd'hui, illustre les raisons pour lesquelles cet élan impérial était condamné d'avance. Il avançait l'idée, en toute sincérité, que les agriculteurs ukrainiens qui affluaient vers l'ouest au début du siècle finiraient un jour par avoir le cœur serré et les larmes aux yeux à l'évocation des exploits de Nelson à Trafalgar.

Il n'en a rien été. Les nationalistes romantiques savent que seule une histoire commune peut faire vibrer l'âme d'un peuple. Or, la nécessité impérieuse de peupler l'Ouest signifiait qu'un nombre croissant de Canadiens anglophones ne seraient plus rattachés à l'Angleterre par des liens ancestraux.

Au seuil de ce siècle, les Canadiens lucides étaient déjà conscients que la britannicité du Canada cédait progressivement sa place à l'américanité. Les États-Unis, véritable machine à atomiser les communautés, commençaient tout juste à s'activer en 1900. La jeunesse canadienne-anglaise, délaissant la composition d'épopées nationales, succombait aux sirènes de la société de consommation. Elle s'est rapidement désintéressée des exploits de ses ancêtres et des gloires de sa religion. La survie du pays ne pouvait que passer par l'édification d'une véritable identité canadienne en lieu et place de l'identité britannique en pleine déliquescence.

Suivant cette logique, les décideurs politiques ont implicitement reconnu une vertu particulière du nationalisme : lorsqu'un pays est menacé d'absorption par un puissant voisin, seul le ferment culturel est capable de susciter la volonté collective nécessaire pour le défendre. (Bien entendu, ce principe vaut aussi pour le Québec, mais le nationalisme des Canadiens anglais les garde de s'en rendre compte.)

Pour cette raison, des institutions comme la Société Radio-Canada et le Conseil des Arts du Canada se sont vu confier des mandats qui, bien que dilués et édulcorés, restent teintés d'un nationalisme romantique. En témoigne la volonté affirmée de permettre aux Canadiens de « se raconter » les uns aux autres et de faire connaître les particularités géographiques de leur milieu de vie.

L'engouement effréné pour la britannicité étant en perte de vitesse, le Canada anglais aurait pu choisir alors de s'allier au nationalisme culturel qui était déjà profondément implanté au Québec. Il aurait pu reconnaître que les deux peuples tentaient de se créer des identités cohérentes et distinctes, conformément aux principes énoncés par les philosophes romantiques. L'innovation du Canada aurait été de le faire au sein d'un seul et même État politique.

Hélas, il n'en fut rien. Tout d'abord, une tradition de mépris à l'égard des Canadiens français a pris racine à l'époque de la Conquête et s'est perpétuée avec zèle depuis lors. Au Nouveau-Brunswick, en Ontario, au Manitoba et en Saskatchewan, des dispositions illégales ont été adoptées pour abolir les écoles françaises. D'autre part, il y avait cette idée, le plus souvent évoquée à voix basse, que Lord Durham avait bien raison : le Québec abritait un peuple arriéré, une culture vouée à l'échec, une population qui ne pouvait être sauvée que par son anglicisation. On ne tend pas la main à ces gens-là pour leur offrir un partenariat d'égal à égal.

En 1927, Eric W. Harris a écrit :

En tant que Canadiens britanniques, nous entretenons un sentiment de supériorité raciale qui semble inné en nous et que nous ne nous admettons pas à nous-mêmes. Profondément enracinée en nous est cette conviction que quiconque parle une langue étrangère et appartient à une autre race est forcément inférieur à nous, et nous le traitons, peut-être malgré nous, avec un mélange de pitié et de mépris. Que nous affichions ouvertement ce sentiment de supériorité ou que nous l'ayons insinué, le Canadien français n'en ressent pas moins son existence, entravant ainsi l'émergence de cette coopération si cruciale pour la prospérité nationale¹⁵.

¹⁵ Harris, *Stand To Your Work: A Summons to Canadians Everywhere*, 51. [Notre traduction].

Au cours des années 1920, le clivage religieux était si profond que Harris s’est senti obligé de réaffirmer publiquement son indéfectible fidélité à l’ordre d’Orange. Écrivain courageux et lucide, il avait déjà remarqué ce que Laurendeau allait constater près de quarante ans plus tard : cette absence d’autocritique des Canadiens anglais, ce refus d’« admettre, même à [eux]-mêmes ».

En fait, il est possible qu’elle ait servi à voiler un conflit latent chez les Canadiens britanniques. D’une part, la montée de l’orangisme après 1850 leur avait donné un avant-goût du sentiment d’appartenance ethnique. D’autre part, la vieille tradition puritaine, incarnée par les idées de John Locke, les enjoignait à pratiquer un individualisme poussé à l’extrême et à faire preuve d’une méfiance quasi pathologique envers les croyances et les actions collectives. Locke soutenait que nous devons « soustra[ire] le contrôle de notre pensée et de notre vision des choses à la passion, à la coutume ou à l’autorité, et en [assumer] nous-mêmes la responsabilité¹⁶. » Ces idées nourrissaient également l’expansionnisme américain, ce qui explique en partie pourquoi tant de Canadiens britanniques, presque malgré eux, se trouvaient fascinés par l’Amérique.

Ces évolutions n’étaient pas de bon augure pour les Canadiens français qui, fidèles à leur catholicisme et à leur communauté tissée serrée, semblaient mériter la « légère pitié teintée de mépris » que des générations d’enfants canadiens-anglais absorbaient chaque matin avec leurs céréales (boîtes unilingues, *please*) et leurs manuels d’histoire.

En même temps, les Canadiens anglais nourrissaient un attachement résiduel à l’idée du nationalisme culturel, à celle d’être un peuple solidement enraciné et épanoui dans son pays. Lorsqu’ils ne s’employaient pas à nourrir leur antipathie envers les francophones, ils les jalousaient secrètement. Harris écrit encore :

Nous ne donnons pas assez de crédit à notre confrère canadien-français en tant qu’homme compétent et cultivé. Chaque jour, nous devenons de plus en plus américains; le Canada est chanceux de compter au Québec un peuple qui s’accroche aux traditions plus

¹⁶ Taylor, *Les sources du moi*, 221.

anciennes et plus nobles de la vie. Les charmes du matérialisme ne s'emparent pas d'eux comme ils s'emparent de nous. Là-bas, subsistent le sens du beau, l'amour de la chanson et de la légende, l'attachement au devoir¹⁷.

Petit à petit, le Canada anglais s'est fait à l'idée que, pour souhaitable que soit une identité culturelle, la créer était un exercice plutôt ingrat et peu raffiné. La fabrication d'une culture pourrait être déléguée ou sous-traitée aux Canadiens français qui semblaient avoir un si grand penchant pour la chose. Bruce Hutchison écrit en 1948 : « On pourrait facilement accoler une dizaine d'adjectifs à un Anglais, et tout le monde saurait de quel peuple on parle. En revanche, le Canadien demeure une énigme, à l'exclusion des habitants du Québec à la personnalité distincte et clairement définie¹⁸ ».

Hutchison entrevoyait un espoir dans ce qu'il nommait l'évolution du caractère canadien, lequel résulterait d'un métissage entre l'anglais et le français. Comme beaucoup d'anglophones animés par cette idée, il savait pertinemment (mais préférerait ne pas le voir) que les deux groupes vivaient à part, que les mariages mixtes étaient rares et qu'ils ne connaissaient généralement rien l'un de l'autre. En relatant une visite à Québec, Hutchison dépeint sans s'en rendre compte cette dualité d'esprit : « Tandis que je déambule dans ces rues tranquilles, je ressens invariablement qu'une vie mystérieuse, exotique et riche se cache derrière ces murs, une vie que je ne verrai ni ne connaîtrai jamais. Il n'y a probablement que des gens ordinaires derrière ces volets... mais je refuse de le croire¹⁹. »

Puisque cette idée que le folklore canadien-français nous permettrait de forger une identité culturelle n'était guère plus qu'un vœu pieux, les Canadiens anglais ont préféré continuer de miser sur la britannicité canadienne en décomposition pour asseoir leur identité. Mes propres souvenirs

¹⁷ Harris, *Stand To Your Work: A Summons to Canadians Everywhere*, 52. [Notre traduction].

¹⁸ Hutchison, *The Unknown Dominion*, 58. [Notre traduction].

¹⁹ Hutchison, 38. [Notre traduction].

d'enfance remontent tout juste assez loin pour que je me souvienne du dernier souffle de la vieille ethnicité orangiste. Dans les années 1950, les enfants (qui portaient des noms comme Gale, Haddow, Bentley) de mon quartier d'une banlieue de Toronto se regroupaient encore par religion, se lançant les épithètes de « catholique » et de « protestant ». Pendant longtemps, j'ai cru que ce dernier mot était orthographié « Proddisin », sans avoir la moindre idée de ce qu'il signifiait, si ce n'est qu'il était associé à quelques vieillards juchés sur des chevaux blancs fourbus qui, chaque été, traversaient le centre-ville de Toronto lors d'une triste petite parade.

Une élite de la trempe de Vincent Massey, mue par de nobles intentions, a bien cherché à faire émerger un nouveau sens identitaire strictement enraciné au Canada, mais c'était peine perdue. L'initiative a néanmoins engendré un certain épanouissement artistique, illustré notamment par les peintures du Groupe des sept. Pour autant, le vocabulaire du nationalisme romantique qui l'accompagnait semblait déjà archaïque, voire embarrassant, aux yeux de l'Amérique du Nord anglophone. Lawren Harris écrivait en 1948 que ce n'est « que par l'expérience profonde et vitale de son environnement dans son ensemble qu'un peuple s'identifie à sa terre. Nous [le Groupe des sept] étions persuadés qu'aucun peuple vigoureux ne pouvait rester asservi et dépendant des créations artistiques d'autres peuples [...] Nous ressentions également l'étrange présence méditative d'une autre nature nourrissant une nouvelle race et une nouvelle ère²⁰. »

Quand j'étais étudiant dans les années 1960, un nationalisme culturel beaucoup plus militant, dirigé contre la pénétration de l'influence américaine dans notre pays, a fait son apparition au sein de l'élite artistique et intellectuelle, participant d'une révolte internationale contre la

²⁰ Russel, *Nationalism in Canada*, 20. [Notre traduction].

vacuité et le matérialisme du monde qui nous avait été légué par le siècle des Lumières. En effet, le « flower power » se pose en tant que résurgence de l'idée romantique, de la quête de sens. En de nombreux endroits, il a favorisé l'attachement à la patrie et à l'histoire locale. Au Canada tout particulièrement, il a contribué à l'émergence de la première grande génération de romanciers canadiens, dont Margaret Laurence, Michael Ondaatje et Margaret Atwood.

Hélas, à ce point, le nationalisme sous-jacent de la plupart des Canadiens anglais est devenu si diffus et si « civique » que le nouveau mouvement n'a ni perduré ni accompli grand-chose. De nos jours, les films canadiens ne sont toujours pas projetés dans les salles de cinéma canadiennes, tandis que nos arts de la scène, lancés en grande pompe dans les années soixante, se sont effondrés devant le raz de marée de comédies musicales internationales sans substance. Lorsque les conservateurs de Mulroney, animés d'un penchant continentaliste, ont commencé, au milieu des années 1980, à démanteler les quelques politiques modestes qui avaient été mises en place pour protéger la culture canadienne, « le pays tout entier s'est contenté de bâiller²¹ ».

Ce phénomène avait été anticipé par l'un des grands penseurs canadiens du milieu du siècle, George Grant. En 1966, dans *Est-ce la fin du Canada?*, il affirme que le Canada n'était plus un État parce qu'aucune de ses élites, en particulier l'élite des affaires, n'adhérait au nationalisme culturel. Il ne pouvait donc y avoir de véritable résistance au modèle américain, qui « s'inspir[ait] des penseurs du siècle des Lumières », dont la devise était « Liberté ». « Or, cette notion ne faisait aucune place au conservatisme organique qui précéda l'âge du progrès²². »

Pour Grant, ce conservatisme « revendique le droit pour la collectivité de restreindre la liberté au nom du bien commun ». Le Canada avait jadis entretenu un tel conservatisme, qui prend sa source dans une « intention commune parmi ses membres » de résister à l'absorption par les

²¹ Cook, *Canada, Quebec, and the Uses of Nationalism*, 16. [Notre traduction].

²² Grant, *Est-ce la fin du Canada? Lamentation sur l'échec du nationalisme canadien*, 64.

États-Unis. Cette vision sous-tendait les dispositions de l'Acte constitutionnel de 1791 et des ententes constitutionnelles de la Confédération. Les peuples canadien-français et canadien-anglais reconnaissaient « qu'ils ne pourraient subsister qu'en dehors des États-Unis d'Amérique », puisque l'Amérique était un pays qui « a toujours exigé que toutes les communautés autonomes fussent englouties dans la culture commune²³ » comme prix à payer pour les droits individuels.

Le philosophe estime que si les types de conservatismes des deux peuples fondateurs « avaient pu devenir un lien conscient, notre pays aurait pu subsister²⁴ ». Hélas, la tradition nationaliste héritée de la Grande-Bretagne n'était pas « philosophiquement explicite²⁵ ».

Par contraste, le Canada français était solidement enraciné. Grant estimait qu'il résisterait plus longtemps que le Canada anglais à l'absorption, mais que les forces déployées contre les communautés humaines organiques au vingtième siècle s'avéreraient, en fin de compte, irrésistibles. Sur un ton élégiaque, il prononce : « Le nationalisme canadien-français constitue une ultime résistance. Au moins les Français canadiens, sur ce continent, disparaîtront de l'histoire autrement qu'avec le sourire suffisant et les pleurnicheries de leurs compatriotes de langue anglaise – leurs drapeaux claquant au vent et même avec quelques coups de fusil²⁶. »

Au moment où Grant écrivait ces mots, les groupes précurseurs du Parti québécois voyaient déjà le jour à Montréal. Bien que peu des artisans politiques de la Révolution tranquille aient cherché à obtenir l'indépendance du Québec, ils ont déchaîné une grande vague de nationalisme culturel qui présente à la fois les qualités et les défauts d'un tel mouvement. Il amplifiait les injustices subies par les Québécois, au point d'amener un chansonnier aussi doux que Félix Leclerc à composer des chansons sur la colère qui s'installe « entre la chair et l'os ». Parallèlement, elle

²³ Grant, 22.

²⁴ Grant, 69.

²⁵ Grant, 32.

²⁶ Grant, 76.

s'inscrit dans un courant authentique de nationalisme romantique qui avait commencé à bouillonner 150 ans plus tôt et qui, à l'insu d'un Canada anglais paternaliste et égocentrique, n'a jamais cessé de prendre de l'ampleur depuis lors.

Lorsque la possibilité d'une indépendance du Québec est devenue tangible, l'attitude du Canada anglais a changé du tout au tout. Exit la bonne vieille prose folklorique, où un séparatiste au visage creusé pouvait être qualifié de charlatan par Bruce Hutchison ou de perdant tout en « maigreur [...] que complétait [un visage amer et tendu]²⁷ » par Hugh MacLennan.

Tout à coup, les souverainistes québécois proliféraient et se muaient en une force colossale. De fil en aiguille, les discussions du Canada concernant le Québec avaient perdu cette touche de mélancolie qui les enveloppait autrefois. Devant la menace de sa propre dissolution, le Canada, s'est soudain rappelé qu'il y avait deux facettes au nationalisme romantique : le premier évoquait la chaleur et la douceur, les danses folkloriques avec les villageoises.

Mais, qu'en était-il de l'autre versant? Le nationalisme romantique n'avait-il pas conduit au fascisme, au racisme et au fanatisme en Europe? L'année dernière, dans un éditorial passionné du *Globe and Mail* sur le Parti québécois, on lisait que « l'ambition des nationalistes est de fondre la nation dans l'État par une sorte d'alchimie mystique²⁸ », ajoutant sombrement que ce sont là des « gens persuadés d'avoir une mission historique à accomplir ». Et puis ils sont antisémites, par-dessus le marché, martelait le romancier Mordecai Richler dans tout forum qui daignait le publier. Des racistes. Des monstres, soufflaient les journaux financiers.

Transformation saisissante s'il en est. En moins de trente ans, le discours des Canadiens anglais avait effectué un virage spectaculaire : de l'envie nostalgique envers le Québec, il s'était

²⁷ MacLennan, *Deux solitudes*, 246.

²⁸ *The Globe and Mail*, « The PQ's instincts betray it again ». [Notre traduction].

mué en un diagnostic impitoyable, celui d'une tumeur fasciste en pleine métastase le long des rives du Saint-Laurent.

Comme c'est toujours le cas en pareilles circonstances, le combat contre le nationalisme a lui-même engendré des réflexes nationalistes. Devant la menace qui planait sur notre pays, notre nationalisme civique mutait rapidement pour retrouver sa variante ethnique, définie ici par la langue et le territoire. Les Canadiens anglophones s'élevaient d'une seule voix, avec une unanimité terrifiante, contre les 60 pour cent de Québécois francophones en faveur de la souveraineté, les qualifiant d'âmes égarées et dangereuses qu'il fallait mater d'une main de fer. Nombreux sont ceux qui croyaient que les concitoyens anglophones pris au piège dans un Québec en voie de séparation devaient être sauvés, quitte à envoyer l'armée à Montréal pour garder la ville de force dans le giron canadien.

Au dix-neuvième siècle, l'histoire retient une poignée d'illustrations de telles « missions de sauvetage²⁹ », qui tirent invariablement leur motivation de la conviction profonde de la majorité quant à l'infériorité de la minorité sécessionniste.

Selon Michael Ignatieff, « [il] existe une forme de peur plus dévastatrice que toute autre : la peur systémique qui émerge lorsqu'un État commence à s'effondrer. La haine ethnique est la conséquence de la terreur qui naît lorsque l'autorité légitime se désagrège³⁰. » Bien sûr, il ne pensait pas aux Canadiens anglais en écrivant ces lignes. Il pensait aux Serbes... ou du moins aux Québécois.

En revanche, les Québécois ne se montraient guère intimidés. Au contraire, ces réactions confirmaient leur intuition selon laquelle le Canada anglais n'existait pas et les Canadiens anglais n'étaient pas un peuple, mais simplement un rassemblement de brutes confuses au visage écarlate.

²⁹ Kedourie, *Nationalism*, 115. [Notre traduction].

³⁰ Ignatieff, *Blood and Belonging*, 24. [Notre traduction].

Ils avaient déjà croisé ces bourreaux à maintes reprises, que ce soit lors de l'incendie du village de Saint-Denis, dans les écoles de la Saskatchewan ou dans les bureaux de recrutement de l'armée canadienne, lorsqu'on demandait aux nouveaux conscrits de choisir entre l'anglais et la prison.

Le Québec possède cet atout : il est plus ancien que le Canada anglais et a toujours eu une vision claire de son nationalisme. Selon la majorité des intellectuels québécois, un sentiment diffus d'appartenance à un peuple existait avant même la Conquête britannique. À leurs yeux, la Conquête a été un choc qui a éveillé ce sentiment et l'a élevé au rang de conscience nationale.

Ce n'est peut-être pas un hasard si le mot « nationalisme » a fait sa première apparition dans un obscur traité allemand publié en 1774, quelques années à peine après la Conquête. L'idée semblait assurément taillée sur mesure pour ce petit peuple assiégé qui avait planté ses racines sur les rives du Saint-Laurent.

CHAPITRE QUATRE

Voici un ghetto aménagé pour les *goyims*
Soigneusement purgé de nègres et de youpins
Plus d'odeurs étrangères que la pourriture des caves
Cœurs impériaux exultent dans ce havre
Vitres fissurées colmatées par des slogans
L'Angleterre éternelle magnifie les géraniums
V pour victoire combattons les mouches domestiques
— Earle Birney, *Anglo-Saxon Street*³¹, Toronto, 1942.

Le roman *Menaud, Maître-Draveur*, tout sublime que soit la plume de son auteur, montre également que l'idée même d'un peuple herderien est aussi naïve qu'insoutenable, surtout depuis que la tragédie de la Shoah a balayé deux siècles d'optimisme romantique.

Pourtant, si le mythe d'une société organique s'avère être une utopie inaccessible, il en va de même pour son contraire : l'illusion de l'individu atomisé et autodéterminé. Autant le penchant ludique de l'humanité peut bien sourire à l'évocation bucolique d'un peuple paisible jouant de la guitare dans une vallée, autant notre penchant social saisit d'emblée qu'un individu ne peut tout simplement pas exister en dehors de sa communauté. La vérité se trouve quelque part entre ces deux extrêmes, et c'est là que semblent se nicher les sociétés les plus heureuses, ou les plus chanceuses.

Au Québec, la révolte contre les excès romantiques du catholicisme ultramontain n'a guère tardé à gronder. Dès 1884, Félicité Angers publie *Angéline de Montbrun*, l'histoire en apparence banale d'une femme tiraillée entre l'amour profane et l'amour spirituel, avant de finalement choisir

³¹ Birney, *The Essential Earle Birney*, 20. [Notre traduction].

la vie monastique. Or, les analyses féministes récentes ont mis au jour une tout autre lecture : sous le poids écrasant de faire le « bon » choix, Angéline bascule dans la folie. L'œuvre se dévoile alors comme un acte de résistance clandestine. D'autres ont rapidement emboîté le pas. Rodolphe Girard, dans son roman *Marie Calumet* publié en 1904 et dont le titre est inspiré d'une vieille chanson grivoise éponyme, a illustré comment la promotion du terroir par le clergé s'est retournée contre l'Église. Marie Calumet, la gouvernante du curé, peine à distinguer le sacré du profane. Dans la scène la plus emblématique du roman, elle ne sait pas quoi faire du vase de nuit dont s'est servi l'évêque en visite. Le vider lui semble impie, alors elle demande donc conseil : « Monsieur le curé [...] ousqu'on va met' la sainte pisse à Monseigneur³²? ».

Même Octave Crémazie a fini par se lasser de ce patriotisme simpliste, affirmant que « dans notre pays on n'a pas le goût très délicat en fait de poésie. Faites rimer un certain nombre de fois gloire avec victoire, aïeux avec glorieux [...] faites chauffer le tout à la flamme du patriotisme et servez chaud³³. » Au tournant du siècle, des romanciers comme Robert Lozé vantent les mérites d'une formation technique aux États-Unis et de l'implantation d'usines modernes au Québec. Peu de temps après, la revue satirique *Le Nigog* commence à critiquer l'Église qui, bien sûr, riposte farouchement, mais déjà avec une pointe de morne résignation.

Il va sans dire que cette évolution sociale n'avait lieu qu'au Québec; la lassitude de Crémazie envers « notre pays » n'ayant rien à voir avec le reste du Canada. Dans l'imaginaire collectif, le Canada anglais avait disparu de la carte, tout comme la France d'ailleurs. La société québécoise suivait son propre chemin pour le meilleur ou pour le pire. Comme l'a bien dit Godbout : « Nous voulions une patrie aussi. Mais nous devions, pour qu'elle existât, nous

³² Girard, *Marie Calumet*, 155.

³³ Dassonville, *Crémazie*, 67-68.

constituer un patrimoine. [...] La littérature, au Québec, devenait un élément fondamental d'un discours politique³⁴. »

Cette évolution culturelle autonome marque la différence fondamentale entre le Québec et le Canada anglais. Dans l'esprit des colons britanniques et loyalistes, qui venaient à peine de défricher leurs terres en 1867, la perspective de demeurer des sujets de la Couronne britannique les comblait parfaitement. Le projet d'unifier quatre colonies en un pays baptisé « Canada » n'était guère plus qu'un geste de légitime défense économique contre le risque d'annexion par les États-Unis.

De l'avis général, la création de la Confédération n'était rien de moins qu'une ébauche inachevée de construction nationale; nous avons pensé à adopter un hymne national, mais nous avons distraitement omis de choisir un drapeau. Sans oublier une réalité que le Canada anglais préfère maintenant passer sous silence : il ne s'est pas tenu de consultation populaire. Macdonald et Cartier savaient pertinemment que la population du Québec aurait rejeté le projet. Ils ont donc forcé la main aux députés québécois, qui ont fini par voter de justesse (27 contre 22) en faveur de la Confédération. La plupart des partisans n'avaient cédé que par crainte des États-Unis. Antoine-Aimé Dorion avait alors proféré une mise en garde : adopter la Confédération sans l'aval des Québécois serait une erreur que « le pays aura plus d'une occasion de le regretter³⁵ ».

Culturellement, la population d'origine britannique des trois provinces anglophones poursuivait sa vie comme si le Canada faisait partie du Royaume-Uni. On se pliait timidement aux conventions romantiques voulant qu'une nation possède sa propre culture, d'où la création à

³⁴ Godbout, *Le murmure marchand*, 109.

³⁵ Dufresne, *Le courage et la lucidité*, 37.

Toronto du mouvement artistique Canada First. Toutefois, ces auteurs, qui se qualifiaient pour la plupart d'« impérialistes », s'évertuaient à résoudre une quadrature du cercle. Ils se montraient fiers de leur nouvelle patrie, si tant est qu'elle fût une composante de l'Empire britannique. Leur cœur était à Londres, même si leur corps se trouvait de ce côté de l'Atlantique. Peut-être est-ce la raison pour laquelle leur poésie représentait si souvent le Canada sous les traits d'un athlète surdimensionné. Sir Charles G. D. Roberts, mieux connu pour ses récits animaliers, dépeint le Canada comme un « Enfant des Nations, aux bras de géant / Qui se tient désormais parmi elles / Ignoré, sans gloire ni louanges³⁶ ». Une avalanche de poèmes médiocres décrit les rochers, les rivières, les pins contorsionnés, les montagnes s'élançant vers le ciel. E. H. Dewart prescrit une littérature nationale comme ma mère recommande l'huile de foie de morue : en tant qu'« élément essentiel à la formation du caractère national³⁷ ».

Il est difficile de croire que quiconque ait pu prendre plaisir à cette littérature ampoulée et contrainte, qui manquait avant tout d'intérêt humain. Ces paysages déserts étaient dépourvus de vie et ne portaient pas la moindre trace d'une communauté humaine chaleureuse. Robert Haliburton, attristé par l'absence d'enthousiasme après la Confédération, s'interrogeait : « la flamme généreuse de l'esprit national peut-elle s'embraser dans le cœur glacé du Grand Nord transi³⁸? » (Sans doute pas, mais sa métaphore a fait long feu; un siècle plus tard, Northrop Frye déplore que « la condition coloniale du Canada [soit] comme une engelure aux racines de l'imaginaire canadien³⁹ »).

³⁶ Russel, *Nationalism in Canada*, 241. [Notre traduction].

³⁷ Russel, 238. [Notre traduction].

³⁸ Russel, 5. [Notre traduction].

³⁹ Frye, *The Bush Garden*, 134. [Notre traduction].

Leur cœur battant ailleurs, les Canadiens anglais se bornaient à une reproduction méticuleuse de la société anglaise, pièce par pièce. Nulle trace de spontanéité, de joie ou des célébrations collectives propres à une communauté en devenir. À la place régnait une perpétuelle surveillance de soi et des autres. Comme l'a finement remarqué Irving Massey, dans les premiers écrits anglo-canadiens, « la communauté ne se manifestait, et ne se manifeste peut-être encore, que par sa promptitude à répondre à l'appel du devoir : pour le Canada, le devoir tient lieu de conscience nationale⁴⁰ ».

En 1904, Sara Jeannette Duncan, alors jeune et brillante journaliste qui deviendra sans doute la première romancière digne de ce nom au Canada anglais, publie *The Imperialist*. Le roman raconte l'histoire d'un avocat de la ville fictive d'Elgin, portrait à peine voilé de Brantford en Ontario, ville natale de l'auteure. Le personnage se présente au Parlement en affirmant que l'avenir du Canada passe par l'intégration économique avec l'Angleterre. « Je vois l'Angleterre de demain comme le cœur de l'Empire, la conscience du monde et la Mecque de la race⁴¹ », proclame Lorne Murchison. Son adversaire libre-échangiste souhaite au contraire précipiter l'inéluctable fusion économique avec les États-Unis.

Elgin est une petite ville étouffante. La cadette de Lorne avait « ces qualités recherchées à Elgin, soit la capacité de suggérer qu'elle vaut autant que quiconque, et plus crucialement encore, qu'elle n'était pas supérieure. » Sa famille « n'avait rien enfanté d'anormal, mais elle devait prouver qu'il en resterait ainsi⁴². » Plusieurs années plus tard, Alice Munro, née non loin d'Elgin (ou plutôt de Bradford), écrit une nouvelle intitulée « Pour qui te prends-tu? » illustrant bien que les sociétés, une fois leur voie tracée, ne s'en écartent guère pendant des générations.

⁴⁰ Massey, *Identity and Community*, 48. [Notre traduction].

⁴¹ Duncan, *The Imperialist*, 124. [Notre traduction].

⁴² Duncan, 44. [Notre traduction].

La religion, à Elgin, se caractérise par une stricte obéissance empreinte de morosité, mais nul ne s’y oppose. Au cours d’une soirée typique chez les Murchison, l’aînée de Lorne s’exprime : « Nombre de nos paroissiens vont rester chez eux le jour des élections », déclare Abby. « Ils ne voteront ni pour Lorne ni contre l’impérialisme, alors ils vont juste boudier. Ridicule, si vous voulez mon avis. » La mère de Lorne la fait taire en rappelant les priorités : « Ce que je veux savoir, moi, intervient M^{me} Murchison, c’est si tu comptes assister ce soir au service à l’église qui t’a vue grandir ou pas, Abby⁴³? »

Un jour, Lorne Murchison jette un coup d’œil dans l’allée du marché fermier d’Elgin, débordant de fruits d’été bien juteux et animé de fermières acerbes interpellant les clients. Il vit une hallucination passagère. « À cet instant, son pays entra subjectivement en sa possession. Immense et vulnérable, le pays est devenu son héritage comme il devient l’héritage de tout homme capable de le recevoir, par un acte d’imagination, d’énergie et d’amour⁴⁴. »

Mais la vision s’estompe. Il la chasse comme des toiles d’araignée avant de livrer son dernier discours de campagne. Il raille les Américains pour avoir ravagé la moitié d’un continent « avec leur esprit de rébellion ». Il dépeint l’Amérique comme une « fille, qui a renoncé à ses racines pour jouer les séductrices parmi les nations, accueillant tout-venant, diluant son sang pur. » Le Canada, fidèle à l’Empire, n’est pas de ces libertines.

Quand les Canadiens français observaient cette société, et ils n’avaient pas besoin de regarder plus loin que Westmount ou les Cantons de l’Est, ils frissonnaient et la qualifiaient d’« avant-goût d’une nécropole⁴⁵ ». Certes, ils avaient affaire à l’Église catholique, mais aucun prêtre n’avait jamais au grand jamais osé leur interdire de rire. « Depuis cent ans que c’tte maison-

⁴³ Duncan, 202. [Notre traduction].

⁴⁴ Duncan, 74. [Notre traduction].

⁴⁵ Tremblay, *Notre milieu*, 98.

là existe », confie Jean-Marc dans la pièce de Michel Tremblay, *La maison suspendue*. « C'est ma famille à moi qui s'est chicanée ici, qui s'est débattue, qui s'est réconciliée, qui a braillé, tapé du pied, joué du violon pis de l'accordéon [...] Y'a eu des partys mémorables, des enterrements loufoques [...] J'aurais acheté c'te maison-là même si [...] a'l'avait pus été habitable. J'ai acheté tous ces souvenirs-là pour les empêcher de sombrer dans l'indifférence générale⁴⁶. » Au Canada anglais, un ingrédient de cette recette s'était égaré. Un personnage dans la pièce *Da* de l'écrivain irlandais Hugh Leonard remarque : « L'Ontario? Ah oui, cet endroit où l'extérieur est immense, mais l'intérieur bien vide⁴⁷. »

Irving Massey, qui a grandi dans le quartier yiddish de Montréal durant les années 1940, fait remarquer dans un texte récent sur la littérature canadienne que les milieux français et juif de Montréal s'animaient tous deux une vie communautaire exubérante, à l'inverse de la communauté anglophone. « Je n'arrive pas tout à fait à comprendre pourquoi le Canada anglais ne s'est jamais perçu sous l'angle de la communauté », ajoutant qu'il n'a « presque jamais trouvé, dans la littérature anglo-canadienne [qu'il a] lue, des représentations convaincantes de participation sociale ou de complicité entre les gens, comme celles que l'on trouve fréquemment dans les romans de Michel Tremblay, pour ne citer que cet auteur⁴⁸. »

Quelles qu'aient été les raisons de cette inhibition, elle s'est révélée tenace. Les paysages désolés et inhumains du mouvement Canada First hantent encore l'imaginaire canadien. Le vocabulaire a changé : nous ne nous adonnons plus à ce que Carl Berger nomme le naturalisme grossier (« *crude environmentalism* ») des premiers auteurs, mais nous ne nous sommes toujours pas véritablement approprié le Canada. En 1970, le roman *Survival* de Margaret Atwood constitue

⁴⁶ Tremblay, *La maison suspendue*, 14.

⁴⁷ Leonard, *Da*. [Notre traduction]

⁴⁸ Massey, *Identity and Community*, 47. [Notre traduction].

sans doute la dernière tentative notable de forger une vision thématique de la littérature canadienne. Malgré son verbe contemporain, l’auteure reprend en essence le grand mythe ancestral d’une nation d’individus isolés qui résistent par la seule force de leur vertu contre les assauts du vent glacial.

Dans *The Imperialist*, la seule allusion aux Canadiens français émane d’un vieux politicard qui fait remarquer que, quels que soient les mérites de l’impérialisme, c’est une cause perdue à cause du Québec. Dans les années 1940, l’essayiste E. K. Brown reprend cette idée, ajoutant qu’après l’échec du rêve impérial, le Canada « est entré dans une période une période où la pensée était profondément confuse⁴⁹ ». Le germe de cette nouvelle période transparaît dans le discours de campagne de Lorne Murchison. Pour lui, les vers nobles gravés sur la Statue de la Liberté ne sont rien d’autre qu’une métaphore des États-Unis soulevant leurs jupes et « mélangeant leur sang pur » à celui de races jugées inférieures, une idée que Lorne rejette avec un frisson d’érotisme contenu.

Le Canada était pourtant destiné à adopter une politique tout aussi libérale. C’était l’évidence même : il n’y aurait jamais suffisamment d’immigrants britanniques de souche pour coloniser l’Ouest. Et pourtant, si cette région n’était pas peuplée par des anglophones, les Français, féconds au possible, risqueraient bien de s’y installer. Pis encore : ils y étaient déjà! Pendant deux cents ans, ils s’étaient établis dans l’Ouest au compte-gouttes et avaient engendré les Métis francophones. Au moment où le Manitoba devient une province en 1870, la moitié de sa population est francophone, ce qui rend les démagogues orangistes de l’Ontario quasi hystériques devant l’urgence d’y faire venir des fermiers anglais au plus vite. « Le souhait de voir des fermiers de souche anglaise s’établir dans les prairies partait du présupposé qu’une nouvelle identité

⁴⁹ Smith, *Masks of Fiction*, 46. [Notre traduction].

canadienne [souvent perçue sous un angle racial] se dessinait déjà comme un idéal autour de 1900⁵⁰ », idéal porté, entre autres, par les textes de l'économiste Stephen Leacock.

À défaut de trouver suffisamment de fermiers anglais pour peupler l'immense Ouest, le gouvernement canadien a finalement relevé ses jupons, non sans réticence, aux paysans ukrainiens, puis à des immigrants d'autres contrées tout aussi éloignées. Les colons anglais ont réagi à la présence de ces groupes en se contentant de les éviter. Frederick Philip Grove, un romancier des prairies qui avait dû lui-même renoncer à son nom pour échapper aux préjugés antiallemands, soulignait en 1928 cette distance : « Jamais vous ne verrez un Britannique frayer avec les autres immigrants. Le motif? Un sentiment de supériorité raciale, rien de plus⁵¹ ».

Des écrivains bienveillants ont soutenu que les Canadiens britanniques n'étaient pas fondamentalement racistes, mais plutôt ethnocentriques. Ils étaient fiers des réalisations de l'Empire et se félicitaient d'y être associés. Ce ne sont que certaines « angoisses typiquement nord-américaines⁵² » qui les ont amenés à adopter ces conceptions raciales, d'ailleurs provoquées par la présence d'immigrants qui étaient plus nombreux et qu'il fallait angliciser. Rien dans leur expérience ne les avait préparés à cette tâche, et affirmer qu'ils en étaient déroutés constituerait un euphémisme.

Cette situation était une aubaine pour les théoriciens de la race comme l'Américain Madison Grant, dont l'ouvrage *The Passing of the Great Race* (1916) déplorait l'« abâtardissement » du sang anglais en Amérique. Il pensait que le Canada pouvait encore éviter

⁵⁰ Craig, *Racial Attitudes in English-Canadian fiction*, 6. [Notre traduction].

⁵¹ Craig, 58. [Notre traduction].

⁵² Craig, 7. [Notre traduction].

ce sort et créer « la plus belle et la plus pure des communautés de race nordique en dehors de l'Europe⁵³ ».

Grant popularisait les thèses initialement développées par un Français, Arthur Gobineau, qui avançait l'existence d'une hiérarchie des races selon laquelle les races supérieures seraient tragiquement supplantées par les inférieures. Gobineau a certainement influencé certains écrivains canadiens-français, comme Lionel Groulx, mais c'est une fois que les idées de l'auteur ont été relayées par des vulgarisateurs comme Madison Grant qu'elles ont également gagné le Canada anglais et y ont été largement propagées par les poètes et les romanciers du jeune pays. Pourtant, un groupe laissait ces théoriciens perplexes et déconcertés : les Canadiens français. Presque invisibles dans l'univers de *The Imperialist*, sinon comme un bloc monolithique et menaçant de votants réfractaires, ils demeurent en grande partie absents de la fiction canadienne-anglaise, de ses débuts à nos jours.

Une explication se dessine naturellement : pour figurer dans les récits canadiens-anglais, le Canadien français doit absolument parler anglais. Bien qu'il puisse en avoir une maîtrise approximative, il porte déjà les marques de l'assimilation. Par ailleurs, établi au cœur du Canada anglais, loin du Québec, son univers intime demeure un mystère pour bon nombre de romanciers canadiens-anglais. Lorsqu'il est dépeint, c'est en tant que figure pittoresque du paysage ethnique, un type un peu bête ayant un drôle d'accent. Il se joint ainsi au rang des autochtones, des Ukrainiens et des Juifs, incarnant tantôt le rôle du méchant, tantôt celui du faire-valoir ou du petit commerçant malhonnête.

Au bout du compte, les autres minorités se font assimiler et sont pardonnées. Pour le Canadien français, nulle absolution possible : même lorsqu'il s'assimile individuellement, son

⁵³ Craig, 4. [Notre traduction].

appartenance à une collectivité réfractaire à toute absorption le condamne à jamais. C'est elle qui a détruit le rêve impérial, et la liste de ses méfaits ne s'arrête pas là : la *Loi sur les mesures de guerre* et les référendums sur l'indépendance sont encore à venir. « Johnny François », ainsi qu'il est décrit dans *The Imperialist*, sera encore et toujours perçu sous le signe de Gobineau longtemps après que les autres auront été accueillis dans la grande famille canadienne. Il fera toujours partie de ce que Madison Grant appelait la masse indigeste de Canadiens français.

Le sort de Johnny François était déjà scellé au moment où Charles Gordon publie son premier roman en 1902. Gordon, mieux connu sous son pseudonyme Ralph Connor, produisait à la chaîne des romans à succès traitant de la chrétienté virile vouée à conquérir les étendues sauvages canadiennes. Dans son récent livre, *Racial Attitudes in English-Canadian Fiction*, Terrence Craig analyse l'évolution pénible du regard de Gordon sur les autochtones, les Juifs, mais aussi les Canadiens français dans une série de romans à succès, à commencer par *The Sky Pilot*. Recourant à ses débuts à bon nombre de stéréotypes réducteurs sur les Juifs, Gordon a progressivement évolué vers une plus grande sensibilité au cours des trente années suivantes. Dans son dernier roman, *The Gay Crusader* (1936), sans doute conscient de ce qui se passe en Allemagne, il tente manifestement de créer des personnages juifs bien construits. Pour faire amende honorable de son ancienne étroitesse d'esprit, Gordon plaide finalement en faveur d'« une nouvelle unité nationale qui effacerait à jamais des cœurs véritablement canadiens tout sentiment de jalousie et de haine raciales ou religieuses qui ont assombri l'avenir de notre vie canadienne⁵⁴ ».

Toutefois, Gordon n'a pas réussi à accorder à ses personnages canadiens-français la même bienveillance qu'il manifestait à d'autres groupes minoritaires. Dans ses romans comme *The Major*, *To Him That Hath* ou encore *The Runner*, il dépeint les Canadiens français comme des

⁵⁴ Craig, 42. [Notre traduction].

alcooliques, des paresseux chroniques, ou des gens capables de vivre en société uniquement sous la tutelle d'un anglophone. « Rarement a-t-on dépeint les Canadiens français aussi lucidement que dans *Nègres blancs d'Amérique* », conclut l'auteur de *Racial Attitudes in English-Canadian Fiction*, en référence au titre du livre de Pierre Vallières de 1968 traitant de la situation des francophones au Canada⁵⁵.

Les autres écrivains qui font allusion aux Français du Canada ne parvinrent pas non plus à concevoir des personnages dotés d'une véritable complexité humaine. Ronald Sutherland, fondateur de la seule faculté de littérature comparée française et anglaise au Canada à l'Université de Sherbrooke, résume la situation ainsi en 1971 :

Les Canadiens français sont certes présents dans les romans canadiens-anglais. Il y a Blacky Valois dans *A Handful of Rice* écrit par Allister, Gagnon dans *The Loved and the Lost* de Callaghan et l'une des prostituées dans *Such Is My Beloved* du même auteur, René de Sevigny [sic] dans *Earth and High Heaven* de Graham, Frenchy Turgeon dans *Storm Below* de Garner... et bien d'autres. Cependant, ces personnages sont généralement soit stéréotypés, soit totalement hors contexte⁵⁶.

Avant la publication de *Deux Solitudes* par Hugh MacLennan en 1945, aucune œuvre de fiction anglo-canadienne n'avait sérieusement placé au premier plan le conflit entre francophones et anglophones au Canada. Omission surprenante, puisque la période suivant le tournant du siècle débordait de drames humains. On note en particulier la bataille implacable menée par l'Ontario orangiste pour expulser les francophones de l'ouest. « La communauté francophone hors Québec vécut alors des aventures aussi incroyables que tristes », écrit John Conway, sociologue. « Objets de tentatives d'assimilation, de préjugés et de discrimination, tournés en ridicule, les francophones en vinrent même à apprendre à leurs enfants à dissimuler leurs cahiers d'écoliers lorsque se présentait l'inspecteur d'école anglophone⁵⁷. » La seule trace de cette lutte dans l'imaginaire

⁵⁵ Craig, 42. [Notre traduction].

⁵⁶ Sutherland, *Second Image*, 23. [Notre traduction].

⁵⁷ Conway, *Des comptes à rendre*, 79.

collectif canadien-anglais est incarnée par Louis Riel, personnage suffisamment lointain pour avoir été mythifié. Il a inspiré des livres, des films et même un opéra de 1967 par Harry Somers (où j'ai eu l'honneur de participer à sa pendaison en tant que figurant). Toutefois, un aspect remarquable de ces récits est la fréquente marginalisation de la question linguistique française au profit de l'image de Riel en tant que mystique religieux tragiquement mécompris. En ma qualité de correspondant culturel à la fin des années 1970, je me rappelle avoir fait une visite sur le plateau d'un téléfilm anglophone traitant de la rébellion de Riel dans lequel la veuve de Thomas Scott, cet agitateur orangiste exécuté par le régime de Riel, était dépeinte comme une héroïne intrépide. Le comédien québécois Raymond Cloutier, qui incarnait Riel, m'a confié pendant une pause qu'il peinait à faire comprendre au réalisateur que Riel était bien plus qu'un excentrique pittoresque.

En tant que souverain pendu d'un Ouest canadien-français qui ne s'est jamais concrétisé, Riel continue de faire surgir d'« obscurs sentiments de culpabilité⁵⁸ » délectables chez des auteurs comme Margaret Atwood. Néanmoins, cette effervescence littéraire tend à occulter le criant manque d'attention porté à la destruction quotidienne de la langue française, qui perdure dans l'Ouest jusqu'à nos jours. Il y a moins de dix ans, par exemple, la population de la Saskatchewan a réussi à convaincre l'Assemblée législative de refuser le statut officiel du français, bien que la Cour suprême ait ordonné à la province de respecter sa charte bilingue. Compte tenu de la sensibilité actuelle du Canada à l'égard des droits des minorités, il est révélateur que de telles mesures suscitent si peu de réactions lorsqu'elles ciblent les francophones.

Pourquoi donc cette bataille ethnolinguistique acharnée a-t-elle été éclipsée de l'imaginaire du Canada anglais? En partie, comme nous l'avons vu, parce que les francophones ont subi les affres du racisme qui a balayé l'Amérique du Nord vers la fin du siècle dernier. Une nuance

⁵⁸ Dufour, *Le défi québécois*, 72.

cruciale doit être apportée toutefois : aucune autre minorité n’osait alors revendiquer une place pour sa langue au Canada. Voilà pourquoi, après la défaite de Riel à Batoche, « les villages et les fermes des Métis furent pillés et incendiés⁵⁹ » par l’armée canadienne, dans le dessein d’expulser les francophones du territoire.

Comme le souligne Christian Dufour, la volonté d’imposer l’anglais dans l’Ouest s’est nourrie par la conviction du groupe anglais d’être l’« héritier du conquérant⁶⁰. » Par ailleurs, la propension à l’oubli de cet épisode participe d’un malaise général face à cette facette de notre passé national, mal accordée à l’image positive que nous avons de nous-mêmes d’un peuple bienveillant et doux.

Cette dualité se manifeste clairement dans les pages du magazine *Saturday Night*. En 1890, Edmund Sheppard, le fondateur de cette publication torontoise, a diffamé plusieurs officiers québécois ayant servi dans la campagne de répression contre Riel, les qualifiant de lâches. Poursuivi à Montréal, Sheppard a carrément refusé de comparaître, laissant entendre qu’il était indigne d’un Anglais de répondre à une assignation émanant d’un tribunal français. Sans ambages, Sheppard établissait un lien entre la question de la colonisation de l’Ouest et la Conquête : « Ceux parmi nous qui sont convaincus que la bataille des Plaines d’Abraham ne fut pas menée en vain [...] ne toléreront pas la propagation du français dans les nouveaux territoires⁶¹. » Vingt ans plus tard, cette colère a laissé place à un oubli délibéré. « Il n’y a guère un homme sur cent parmi les citoyens de l’Ontario et de l’Ouest qui pense au Québec, sauf en période électorale », rapporte *Saturday Night* en 1912⁶².

⁵⁹ Conway, *Des comptes à rendre*, 77.

⁶⁰ Dufour, *Le défi québécois*, 70.

⁶¹ Cook, *Canada, Quebec and the Uses of Nationalism*, 178. [Notre traduction].

⁶² Cook, 180. [Notre traduction].

Il est aujourd'hui courant de croire que les tensions entre les communautés anglophone et francophone de cette époque étaient essentiellement d'ordre religieux, et que la question linguistique n'a émergé que récemment, au fur et à mesure que l'importance de la religion s'estompait. Or, à l'aube du siècle dernier, un débat vigoureux s'articulait déjà autour de la signification et de la faisabilité du bilinguisme au sein d'un même pays. Le mouvement *Equal rights* soutenait que l'égalité entre Canadiens ne serait atteinte que lorsque tous parleraient la même langue. Dalton McCarthy, le chef de ce mouvement, explique ce raisonnement lors d'une intervention détaillée au Parlement le 18 février 1890.

S'adressant à un auditoire qui comptait Wilfrid Laurier et Hector Langevin (dont une aile des édifices du Parlement porte le nom), McCarthy déclare alors que les Français au Canada sont « une race bâtarde », car ceux qui ne parlent pas anglais ne peuvent pas pleinement participer à la vie du continent nord-américain. Il précise méticuleusement que par « race », il entend toute communauté unie par une langue commune et tient à souligner qu'il est au fait que la nouvelle science de l'anthropologie a réfuté toute notion de différences physiques définissables entre les races.

« Une langue commune, lance-t-il, établit une espèce de fraternité intellectuelle, qui est un lien commun beaucoup plus fort que celui créé par la communauté réelle ou supposée du sang. Nous ne sommes aux yeux des uns et des autres que des étrangers, s'il n'y a pas un idiome commun », dit-il, ajoutant qu'une langue commune « établit comme une parenté entre tous les membres de la communauté⁶³ », autrement dit, qu'elle fait la nation.

McCarthy défend l'idée qu'aucune véritable communauté ne pourra exister entre Français et Anglais au Canada tant que les Français ne disparaîtront pas par l'assimilation. Il est convaincu

⁶³ Bouthillier et Meynaud, *Le choc des langues au Québec*, 247.

que, réalisant que tout le monde serait plus heureux et prospère de cette manière, ils donneront leur assentiment. Il insistait sur son absence de « sentiment hostile envers les Canadiens français⁶⁴ », se positionnant dans la lignée de ce que Charles Taylor nomme la « pensée instrumentale ». Pour lui, maintenir des langues jugées superflues équivalait à conserver une décoration inutile sur un outil ou une machine : un reliquat d'une pensée archaïque.

À Ottawa, Hector Langevin ne cachait pas son incrédulité, déclarant : « Il veut anéantir notre race, de l'Atlantique au Pacifique ». McCarthy, cependant, semblait inconscient de la souffrance engendrée par la perte forcée de son identité. Il restait persuadé que les francophones, une fois anglicisés, trouveraient le bonheur. En reprenant les mots de Jacques Godbout, ils seraient ainsi « plus heureux. Heureux⁶⁵. »

Quelles que soient les motivations profondes de McCarthy, ses observations sur la langue étaient perspicaces. Citant Lord Durham, il se demandait comment un sentiment national pourrait exister dans un pays divisé en deux populations incapables d'échanger sur leurs expériences mutuelles.

McCarthy et ses alliés l'ont finalement emporté dans l'Ouest. Trois provinces ont voté des lois anticonstitutionnelles (et l'Ontario, le controversé *Règlement 17*) pour bannir les écoles françaises, coupant ainsi la filiation linguistique en quelques générations. Le Québec, lui, s'est muré dans une mentalité d'assiégé et s'est résigné à l'obtention de modestes concessions linguistiques. Dès 1910, le gouvernement québécois a décidé de mener ses activités en français. Au début des années 1930, le gouvernement fédéral a été persuadé d'inscrire les mots « deux »,

⁶⁴ Bouthillier et Meynaud, 256.

⁶⁵ Godbout, *Les Têtes à Papineau*, 24.

« cinq » et « dix » sur les billets, aux côtés de « two », « five » et « ten ». À l'aune de notre époque, ces mesures semblent bien dérisoires, mais elles ont été âprement débattues.

À la différence des écrivains du reste du Canada, les auteurs de la communauté anglophone du Québec avaient pu côtoyer la population française. Or, une structure sociale inflexible s'était érigée, laquelle a rendu impossible tout rapprochement entre les groupes. Dans la haute société, les bals de débutantes, comme celui organisé par la Société St Andrews, faisaient en sorte que les jeunes femmes anglophones en âge de se marier avaient peu de chances de rencontrer des prétendants francophones. Chez les anglophones de la classe ouvrière, parfois contraints de résider dans les mêmes quartiers que les francophones, un dédain mutuel réussissait à maintenir les communautés à distance. Cette situation a été mémorablement mise en scène dans la pièce de David Fennario, *Balconville*. Claude et Johnny entretiennent une amitié de longue date, mais exclusivement en anglais. Un jour, Claude perd son emploi, et l'épouse de Johnny le persuade qu'il devrait lui témoigner sa compassion en français. Le moment culminant de la pièce est celui où Johnny, pour la première fois de sa vie, fait sortir de sa bouche quelques mots de la langue honnie : « J'ai... de la peine... que t'as perdu... ta FUCKING JOB!⁶⁶ » C'est ce que les philosophes linguistiques appellent la « reconnaissance ». Il a suffi de si peu pour que l'amitié entre les deux hommes devienne authentique.

Cependant, *Balconville* est une œuvre de notre temps. Dans les années d'après-guerre, il aurait été plus plausible de voir les fantômes de Wolfe et de Montcalm se réconcilier sous la porte Saint-Jean que de voir éclore une telle œuvre. Durant la première moitié du siècle, les écrivains anglophones de Montréal produisaient une littérature au parfum étrangement colonial, où la vie s'écoulait dans un dans un dédale invisible reliant les quartiers anglais aux bureaux du centre-

⁶⁶ Fennario, *Balconville*, 114

ville et aux bars anglais fréquentés après le travail. Selon le critique Michael Benazon, « les écrivains d'antan, comme Stephen Leacock et Morley Callaghan, écrivaient souvent comme si Montréal était une ville exclusivement anglophone⁶⁷. » Pour reprendre l'expression de Mavis Gallant, les deux communautés étaient comme « des bancs de poissons tropicaux », chacune se déplaçant en bloc et dotée de ses propres réflexes collectifs pour éviter l'autre.

Lorsque Hugh MacLennan a eu l'idée d'écrire *Two Solitudes*, il a dû ressentir l'ivresse du pionnier découvrant un filon littéraire inexploré. Les premiers mots du livre laissent transparaître toute l'exaltation d'explorer cette terra incognita du cœur : « Au nord-ouest de Montréal, au cœur d'une vallée dominée par les basses montagnes du Bouclier laurentien, la rivière Outaouais abandonne la protestante Ontario pour pénétrer dans le catholique Québec. Abondante et couleur de bière, elle se jette dans le Saint-Laurent, ses deux bras embrassant la cuvette formée par l'île de Montréal, puis se perd dans le fleuve [...]»⁶⁸.

Le roman dépeint les différences entre le Canada français et anglais telles qu'elles étaient comprises à l'époque de sa publication en 1945. Athanase Tallard, seigneur héréditaire et membre fédéraliste du Parlement, poursuit sa noble quête de reconnaissance pour son peuple au sein du Canada. Marius, son fils séparatiste, le méprise; quant à son autre fils, Paul, il est influencé par sa mère anglophone et tente de concilier les cultures de ses parents. Athanase s'évertue à démontrer que les Canadiens français peuvent être de bons hommes d'affaires, mais il est abandonné par son prêtre et sa communauté pour sa peine, puis trahi par son partenaire d'affaires anglophone, pour qui Athanase n'était utile que comme intermédiaire auprès de la communauté francophone. Le vieux seigneur s'éteint, ruiné et l'âme meurtrie. La seconde moitié du roman suit la romance de

⁶⁷ Benazon, *Montréal mon amour*, xix. [Notre traduction.]

⁶⁸ MacLennan, *Deux solitudes*, p. 13.

son fils Paul avec Heather Methuen, une fille de l'élite anglo-saxonne de Montréal. Libérée des préjugés familiaux, elle reconnaît en Paul un égal. MacLennan laisse clairement entendre que leur mariage symbolise l'avenir du Canada, une fusion harmonieuse des héritages anglais et français.

Les ventes mondiales du roman de MacLennan s'élevaient à environ 700 000 exemplaires en 1967⁶⁹ et dépassent probablement le million aujourd'hui, ce qui en fait l'œuvre de fiction ayant eu, et de loin, le plus d'influence sur la perception du Canada français par le Canada anglais. De toute évidence, le roman répondait à un besoin et a probablement beaucoup contribué à faire évoluer les mentalités en son temps; il met en lumière l'arrogance de la domination anglophone au Québec et il offre un modèle positif incarné par le personnage sympathique de l'Anglais Yardley, le vieux capitaine de navire devenu bilingue et ami d'Athanase Tallard. Le mariage de Heather et Paul, quelque peu scandaleuse pour l'époque, portait l'espoir d'un apaisement de cette douloureuse fracture, cet apartheid tacite qui déchirait le Canada.

Pourtant, aux yeux d'une observatrice bilingue contemporaine comme la traductrice Linda Leith, le roman manque de vraisemblance et a paradoxalement reproduit les attitudes qu'il dénonçait. Dans sa recension minutieuse, elle démontre que Yardley et Athanase communiquent toujours en anglais, ce qui perpétue la règle tacite selon laquelle l'anglais prévaut lorsque les deux langues sont disponibles. Elle remarque également que les personnages francophones qui incarnent l'affirmation de la culture québécoise, tels que le Père Beaubien et Marius, sont dépeints comme « étroits d'esprit » ou « racistes ».

MacLennan éprouve une profonde méfiance envers le nationalisme canadien-français [...] sans paraître avoir conscience que son propre nationalisme canadien l'expose aux critiques mêmes qu'il formule à l'égard de Marius [cependant qu'il] associe le nationalisme

⁶⁹ Leith, *Deux solitudes : une lecture du roman de Hugh MacLennan*, 24.

canadien-français, et en particulier la démagogie de Marius, avec le nazisme et Adolf Hitler⁷⁰.

Le cas de Paul est particulièrement troublant. Il est décrit comme un francophone élevé dans un village exclusivement francophone, ayant toutefois appris un peu d'anglais auprès de sa mère. Dès son arrivée dans un internat à Montréal, il se met spontanément à penser et à agir en anglophone. Plus tard, lorsqu'il découvre sa vocation d'écrivain, ses influences littéraires proclamées sont anglo-saxonnes. Pour Leith, il ne s'agit pas tant d'une assimilation que du fait que Paul, dans sa conception même, n'a jamais véritablement été francophone.

On peut comprendre que MacLennan et ses premiers lecteurs, autour de 1945, n'aient pas remarqué le problème du personnage de Paul qui, une fois pointé, ôte tout sens au mariage symbolique avec Heather. Ce n'est pas le portrait d'un mariage interculturel. Il s'agit plutôt d'un conte de fées anglophone mettant en scène un francophone de façade qui ne pose pas à Heather les difficultés qu'aurait présentées un véritable francophone.

Toutefois, Leith s'inquiète davantage du fait que les critiques anglophones n'aient pas relevé ce problème pendant les 45 années suivantes. Quant aux critiques francophones, ils n'ont pas manqué de le voir, mais « la séparation presque complète des mondes littéraires francophones et anglophones au Canada⁷¹ » a empêché le message de se propager.

En 1967, MacLennan a revisité ce thème dans *Return of the Sphinx*, unanimement considéré comme un échec littéraire. Ce roman démontre aussi à quel point ses catégories de personnages étaient devenues usées jusqu'à la corde compte tenu de la Révolution tranquille. Il a gardé un ton sympathique à l'égard des Canadiens français pour la forme, mais les personnages séparatistes sont de nouveau dépeints comme des démagogues et des terroristes. Le héros

⁷⁰ Leith, 32.

⁷¹ Leith, 25.

anglophone, le politicien Bulstrode, n'offre guère plus que le libéralisme doctrinaire de Pierre Trudeau comme remède miracle à la situation.

Malgré tout, MacLennan a préparé le terrain pour d'autres écrivains cherchant à aborder ce sujet. Parmi eux, des auteures comme Mavis Gallant ont reconnu son influence dans son œuvre. En parallèle, face à la libéralisation progressive de la société anglophone québécoise, des écrivains anglophones maîtrisant également le français ont pu émerger. Ainsi, des auteurs comme Clark Blaise et Mavis Gallant ont réussi à franchir la barrière linguistique et à créer des personnages francophones plus réalistes que ceux de MacLennan ou de ses prédécesseurs. Par exemple, Blaise s'est inspiré du fait le fait d'avoir été amené enfant des États-Unis au Québec et plongé dans une communauté francophone où il a dû apprendre la langue pour survivre dans le monde impitoyable de l'adolescence. Quant à Mavis Gallant, elle a fréquenté des écoles françaises durant son enfance, même si ses parents ne parlaient pas la langue. Les deux auteurs sont conscients du fait que les Québécois anglophones résistaient au français parce que leur statut d'élite dominante dépendait de leur capacité à contraindre les francophones à parler anglais. Dans l'histoire de Blaise, le jeune narrateur North se rappelle que sa mère, « était l'une de ces Canadiennes de l'Ouest animées des meilleures intentions... mais incapables de prononcer une syllabe de français sans une douloureuse contorsion de la tête, du cou, des yeux et des lèvres. Elle était persuadée que le français était une corruption volontaire de la logique⁷². Dans les histoires de Linnet Muir, Gallant crée également une héroïne autobiographique, une jeune préfeministe bourrue qui a fréquenté des écoles francophones, mais sait qu'il vaut mieux garder cette langue pour elle dans le milieu anglophone où elle vit. Elle entend son père déformer délibérément le « pas si fort » désapprobateur de la nounou française en « passy four », une mauvaise

⁷² Benazon, *Montréal mon amour*, xix. [Notre traduction.]

prononciation insultante destinée à rappeler aux dominés qui est aux commandes. Les deux écrivains démontrent, peut-être pour la première fois dans la littérature canadienne-anglaise, une véritable compréhension et un attachement profond envers la culture française, contrairement à son idéalisation distante. Prenons Gallant, qui saisit parfaitement ce sens de la communauté qu'Irving Massey considère comme une des distinctions fondamentales entre les deux cultures. À son retour de New York, Linnet Muir va pas vivre avec sa famille distante, mais retrouve plutôt Olivia, l'infirmière qu'elle n'a pas vue depuis de nombreuses années.

Croyant que j'étais morte, ayant des années durant payé des messes pour le repos de mon âme hérétique, elle me dit pratiquement pour premiers mots : « Tu vis? » Et moi je compris : « Tu es ici? » Nous rectifiâmes le malentendu par la suite [...] Sur son lit de mort, elle dit à l'une de ses filles, celle à qui l'on pouvait se fier, d'avoir toujours un œil sur moi⁷³.

Même l'imagination de Linnet est marquée par ses années passées dans une école française. Enfant, elle s'était un jour jetée dans la circulation, persuadée que Satan (« peau noire poilue, yeux rouges, griffes, tout ») lui était apparu et l'avait incitée à le faire. « Je ne me doutais pas jusqu'alors que mes parents ne croyaient pas ce qu'on m'enseignait au couvent⁷⁴. »

Gallant écrit ces histoires au milieu des années cinquante. Un peu plus tard, en 1967, Hugh Hood va plus loin : il écrit des histoires sur des Canadiens français, en anglais, sans y inclure de personnages anglophones. Un fermier vend sa terre à un promoteur de centre commercial; un vendeur de stéréos tombe amoureux d'une fille dans un autobus; Gilles, le mécanicien, est tabassé par la police lors d'une manifestation pour l'indépendance. Dans ces récits quotidiens du Québec d'il y a 30 ans, nous avons l'impression de surprendre des drames intimes qui se déroulent en français, auxquels nous n'aurions autrement pas accès. Hood nous permet enfin d'écarter le rideau qui empêchait Bruce Hutchison de voir la « vie exotique » menée par les Québécois. Est-elle

⁷³ Gallant, *Voix perdues dans la neige : nouvelles*, 248.

⁷⁴ Gallant, 260.

vraiment si exotique? Non pas de manière grandiose ou mélodramatique, mais plutôt par d'infimes détails et une tonalité qui ne correspondent certainement pas à celles du Canada anglais. Les policiers qui matraquent les manifestants le font à contrecœur parce qu'ils admirent secrètement le désordre d'une façon qui, comme le diraient les anciens auteurs, demeure incompréhensible pour l'esprit anglo-saxon. Et quand Gilles, le visage ensanglanté, croise par hasard Denise, une jeune femme qu'il n'avait pas revue depuis plusieurs années, elle l'interpelle avec le sang-froid d'une proche parente, lui demandant ce qui lui est arrivé pour se mettre dans un tel état. Informée qu'il a été battu par la police, elle répond calmement qu'elle était en route pour aller visiter les Archambault, mais qu'elle l'accompagnera chez lui. En chemin, elle explique pourquoi les jeunes émeutiers sont des « idiots, des bébés » et comment les leaders étudiants du mouvement font en sorte que ce soient les mécaniciens qui se fassent fendre le crâne. À dix-neuf ans, elle incarne une assurance issue de l'ancien matriarcat québécois qui serait pour le moins improbable chez ses semblables à Toronto ou à Calgary.

Selon Charles Taylor, un peuple confiant dans son identité culturelle est plus enclin à la générosité envers une minorité. Or, le Canada anglais n'est pas en droit de se considérer comme tel ni de forger sa propre identité culturelle. Il n'est donc guère étonnant que les écrivains anglo-canadiens se trouvent désemparés quant à la façon de dépeindre les personnages canadiens-français.

À l'heure actuelle, le Canada anglais peine encore à se définir comme entité géographique. Comme le fait remarquer le politologue Reg Whitaker, le mot « Canada » définit une entité qui englobe un territoire appelé Québec. Aucune appellation n'existe pour désigner le reste du pays, et les chances qu'elle voit le jour sont d'ailleurs minces⁷⁵. La doctrine de l'unité nationale prônée

⁷⁵ Granastein et McKnaught, *English Canada Speaks Out*, 18. [Notre traduction].

par Trudeau interdit au Canada anglais de se construire une identité propre, sous peine d'encourager l'indépendance du Québec.

Nombreux sont les écrivains canadiens-anglais qui se sont accommodés de cette situation. Dans *Leaven of Malice*, Robertson Davies met ces mots dans la bouche de Solly Bridgetower : « Pourquoi les pays doivent-ils avoir une littérature? Pourquoi un pays comme le Canada, arrivé si tard sur la scène internationale, ressent-il le besoin de se doter des attributs des nations plus anciennes, comme sa propre musique, ses propres tableaux, ses propres livres? Et pourquoi tout ce tracasserie, cette agitation lorsqu'il ne les possède pas⁷⁶? » On se souvient que Davies est né non loin de l'Elgin de Sara Jeannette Duncan. Il m'a toujours semblé que, avec son ses complets trois-pièces traditionnels et son regard espiègle, il incarnait le dernier souffle magnifique du rêve impérial au Canada. Pourtant, son rejet désinvolte des littératures nationales sonne creux, car Davies lui-même n'était pas insensible au besoin d'une identité nationale. La sienne était celle de l'Angleterre, de sa littérature et de son imaginaire, ce qui lui suffisait.

Cette solution ne convient cependant pas à la majorité d'entre nous, comme en témoignent les fréquents témoignages de désarroi que l'on entend chez les écrivains canadiens. Prenons l'exemple de Frederick Philip Grove, qui se considérait comme un raté, car, selon lui, « sans public, un écrivain parle dans le vide : quoi qu'on dise ou qui le dise, il s'adresse à quelqu'un; et s'il n'y a personne pour entendre, les paroles restent comme si elles n'avaient jamais été prononcées⁷⁷. »

Irving Layton lance quant à lui :

Un peuple terne,
Pourtant les fleuves de ce pays

⁷⁶ Russel, *Nationalism in Canada*, 249. [Notre traduction].

⁷⁷ Smith, *Masks of Fiction*, 18. [Notre traduction].

sont vastes et magnifiques. Un peuple insipide
épris de jeux enfantins,
mais où la nourriture abonde
et se trouve aisément... Un peuple dénué de charme et d'idées,
se confondant dans l'allure nette et vide
d'un policier monté⁷⁸.

Durant la majeure partie de l'histoire du Canada, la principale menace pour la naissance d'une culture nationale semblait être l'hégémonie envahissante de l'Amérique, magnifiquement imaginée par James Reaney sous la forme de voitures sans conducteur sillonnant les autoroutes. Les penseurs de la littérature canadienne ont généralement supposé que les frontières littéraires et nationales devraient se trouver au même endroit, comme par une sorte de miracle. Northrop Frye ne s'y méprenait pas, mais convenait que « la culture semble s'épanouir au mieux dans des unités nationales (par opposition à la poésie impériale ou provinciale⁷⁹). » C'était également la conviction des nationalistes culturels des années 1960, dont le testament fut l'analyse thématique de la littérature canadienne par Margaret Atwood, *Survival*.

Il est indéniable que les écrivains du Canada, tant anglophones que francophones, ont récemment adopté un style si personnel et original que ces survols thématiques semblent désuets. *Une saison dans la vie d'Emmanuelle* de Marie-Claire Blais constitue une satire de la tradition de *Maria Chapdelaine* et en fait donc partie d'une certaine manière. Comment alors établir des liens thématiques avec des œuvres ultérieures qui se déroulent, par exemple, dans le milieu des clubs lesbiens de Montréal?

Plusieurs critiques, dont Jacques Godbout, ont brossé un portrait apocalyptique de l'avenir : la culture traditionnelle, au Québec comme ailleurs dans le monde, s'effondrerait sous le poids du consumérisme, donnant naissance à un art replié sur l'intime et une littérature qui se

⁷⁸ Russel, *Nationalism in Canada*, 235. [Notre traduction].

⁷⁹ Frye, *The Bush Garden*, 134. [Notre traduction].

regarde le nombril. « Le consommateur irrité a remplacé le citoyen révolté [...] Liberté, Égalité, Fraternité sont devenues : variété, publicité, satiété⁸⁰. »

Face à cette situation touchant le monde entier, l'influence américaine ne constitue plus l'enjeu fondamental. Notre monde évoque un navire dont la cale, jadis divisée en compartiments pour assurer sa stabilité, voit ses cloisons disparaître. Les contenus se mélangent alors, oscillant de la proue à la poupe tandis que le vaisseau perd de sa vitesse et se met à tanguer.

Cette transformation trouve ses partisans, particulièrement parmi les littérateurs antinationalistes comme le critique John Metcalf. Selon lui, il est impossible d'isoler les écrivains des influences étrangères, et seules les sociétés tribales seraient dotées d'une tradition⁸¹. Une affirmation qui aurait sans doute étonné Aldous Huxley, pour qui les écrivains permettaient aux Français et aux Anglais de savoir précisément comment agir. On imagine mal les traits d'esprit de George Bernard Shaw sans sa fine observation de l'Anglais dont les travers l'inspiraient, ou le Henry V de Shakespeare évoquant la Saint-Crépin si l'auteur n'avait pas reconnu une identité anglaise forgée par les grands moments de son histoire.

L'argument de Metcalf, loin d'être nouveau, renoue avec un questionnement ancien : l'artiste se contente-t-il de tenir un miroir face à la nature, ou crée-t-il des modèles qui appellent à l'émulation?

Par le passé, l'omission des Canadiens français dans la littérature anglo-canadienne n'était pas fortuite. À mon sens, elle témoignait de la volonté nationale, ou du moins, des préférences fortement répandues chez les Canadiens anglais. Une « nation » définie par ses préjugés ne représente pas un idéal, mais constitue néanmoins un point de départ vers une évolution positive.

⁸⁰ Godbout, *Le murmure marchand*, 31.

⁸¹ Metcalf, *What is Canadian Literature*, 35. [Notre traduction].

Si, toutefois, nous admettons désormais que le choix d'un auteur d'aborder ou non la question canadienne-française ne relève que de ses préférences personnelles, alors nous affirmons en filigrane que notre littérature ne renvoie à rien. L'argument ne me convainc pas. Robert Lecker, professeur de littérature canadienne, reconnaît la validité intellectuelle de ces idées tout en les rejetant sur le plan émotionnel. « Je veux trouver une communauté canadienne; je crois en des idéaux canadiens », affirme-t-il. Selon lui, l'argument anti-thématique « ne parvient guère à appréhender le désir manifeste des gens de relier leur expérience passée à celle du présent. » Il le réduit à un « narcissisme idéologique qui s'alimente de lui-même plutôt que d'une vision commune de la communauté⁸². »

De fait, Lecker, fédéraliste trudeauiste, considère que la communauté en question devrait englober le Canada anglais et français. Nous divergeons manifestement sur ce point. Néanmoins, ses observations sur le besoin de toute communauté humaine d'exprimer collectivement ses valeurs sont éloquentes.

Reste à déterminer si le Canada a véritablement développé un canon littéraire exprimant son caractère national. Ma conviction de l'existence de deux nations au sein du Canada appelle une double réponse. Du côté du Québec, en dépit des inquiétudes de Jacques Godbout, les écrivains maintiennent une unanimité quasi parfaite autour du principe énoncé par Pierre de Grandpré : « En ce pays, la question sociale, c'est la question nationale, il n'y en a pas d'autres⁸³ ». De nombreux écrivains de talent, de Michel Tremblay à Victor-Lévy Beaulieu, en passant par Yves Beauchemin, créent des personnages qui se livrent à une réflexion profonde sur ce que signifie vivre en français dans leur coin d'Amérique.

⁸² Lecker, *Making it real*, 57, 61, 63. [Notre traduction].

⁸³ De Grandpré, *Dix ans de vie littéraire au Canada français*, 42.

Au Canada anglais, en revanche, l'unanimité qui prévalait lorsque la nation se définissait comme le bastion des valeurs britanniques s'est aujourd'hui évaporée. Avec elle se sont évanouies les certitudes, bien que discutables, qui imprégnaient les romans de Ralph Connor et de ses contemporains. De nos jours, un roman canadien peut tout aussi bien explorer les méditations de Nino Ricci sur les liens indélébiles entre son âme et ses souvenirs d'Italie, que narrer, sous la plume de Rohinton Mistry, le combat d'un greffier zoroastrien contre la corruption au sein du gouvernement indien. Ces auteurs devront tôt ou tard affronter la réalité de l'endroit où ils vivent, mais quelles valeurs communes, quels enjeux propres au Canada anglais nourriront leurs œuvres futures?

Privé de l'éclat de la gloire britannique, le Canada anglais doit maintenant se nommer lui-même pour pouvoir exister.

CHAPITRE SIX

Pierre Gagnon-Connally catches me
with an invisible lasso
inserts in my mouth an invisible bit
and jumps on my back...
then he starts to give me orders in English
I don't know English
but on that hot sunny day of July
every word which comes
from the mouth of Pierre Gagnon-Connally
is clearly understandable.
— Larry Tremblay, *The Dragonfly of Chicoutimi*⁸⁴

Dans le film *Les beaux souvenirs* (1981) de Francis Mankiewicz, Viviane, une Québécoise, emmène son amoureux anglophone passer la fin de semaine à la maison de campagne familiale. Le personnage de R. H. Thomson ne dit pas un mot tandis que les autres bavardent en français. Lorsqu'il ouvre enfin la bouche, il s'exprime... en anglais. Il sait très bien qu'il se trouve au Québec. On serait donc en droit de s'attendre à ce qu'il parle lentement et simplement. Que nenni : il déverse un flot de paroles à toute allure dans un registre familier. Dans une scène, il s'arrête dans un parc à ferraille et lance quelque chose comme : « Yeh, needa new gas tank. Old one's clapped out. Doesn't have to be the same model, jus' somethin' small 'nuff t'stick in the trunka the car. Godennything like that⁸⁵? » Le ferrailleur et la sœur de Viviane, Marie, éclatent de rire. « Est-ce que tu le comprends? » demande le ferrailleur. « Pas un mot », répond-elle, des larmes de rire coulant sur ses joues. Le personnage de Thomson les regarde d'un air cordial, puis s'éloigne et choisit lui-même un réservoir.

⁸⁴ Tremblay, *The dragonfly of Chicoutimi*, 14.

⁸⁵ Mankiewicz, *Les beaux souvenirs*.

L'idée ici n'est pas de rabâcher le truisme de l'inégalité entre le français et l'anglais au Canada. Ce jeune homme dégingandé ferait tout autant rire à Oaxaca ou à Palerme. Le comique de la situation tient surtout à son incapacité à comprendre qu'il est dans un lieu où sa langue n'est pas parlée. De nos jours, seul un anglophone pourrait se comporter de la sorte.

Quand on s'immerge dans un milieu où l'anglais n'est pas la langue commune, on réalise vite à quel point des scènes comme dans *Les beaux souvenirs* sont monnaie courante. Un épisode raconté par Marie Malavoy, ancienne ministre de la Culture du Québec, en est un parfait exemple. Lors de sa récente visite au village natal de ses parents, en France profonde, elle a croisé un auto-stoppeur canadien, égaré des chemins touristiques, qui tentait d'obtenir, en anglais, des indications pour retrouver l'autoroute. Malavoy l'observait, allant péniblement de boutique en boutique, abordant les passants les uns après les autres, avant que la compassion ne la pousse à lui porter secours. « Il aurait interrogé le village entier, en pure perte, car manifestement on ne lui a jamais appris qu'il y a certains endroits dans le monde où personne ne parle anglais. »

La présomption selon laquelle la langue anglaise jouit d'un statut privilégié dans le monde n'est pas une particularité canadienne : elle est partagée par les anglophones du monde entier. En Afrique du Sud, où les Blancs anglophones forment une minorité face aux Blancs afrikaners, sans même évoquer les locuteurs du bantou ou du xhosa, règne l'étonnante certitude que l'anglais deviendra la langue officielle. Albie Sachs, un dramaturge afrikaner, a récemment partagé sa frustration face à l'impossibilité de discuter de ce sujet avec des anglophones. Ce faisant, il met habilement en mots une attitude qui n'est pas souvent évoquée :

L'expérience nous montre que lorsqu'on veut parler à des anglophones de la question de la langue, on rencontre de grandes difficultés, car pour la plupart des anglophones l'anglais n'est pas une langue, mais l'air qu'on respire, et toutes ces autres choses sont des langues.

La question de la langue consiste dès lors, pour eux, à déterminer que faire de toutes ces autres choses⁸⁶.

Pour les locuteurs de l'anglais en Amérique du Nord, la question se présente sous un angle différent : l'histoire de l'humanité offre peu d'exemples d'une langue dominant un continent entier. Si le Nord-Américain rencontre bel et bien des immigrants dont la maîtrise de l'anglais reste approximative, il sait pertinemment qu'ils le parleront couramment dans quelques années. Sa conviction que l'anglais est l'« air qu'on respire » n'est pas vraiment remise en question.

Quand un Allemand ou un Espagnol rencontre un Français ou un Grec dans son pays, l'expérience est bien différente. Il s'attend à ce que le visiteur tente de se faire comprendre, sans pour autant exiger l'assimilation linguistique. Dans l'esprit, la patrie de l'étranger reste toujours à portée, juste de l'autre côté de l'horizon.

Au siècle dernier, la perspective de faire de l'Amérique du Nord un continent monoculturel était accueillie avec un vif intérêt. On prédisait, avec justesse, qu'il en résulterait un dynamisme économique sans pareil. Toutefois, quelques âmes lucides, dont Lord Dufferin, pressentaient les périls culturels. Ce dernier est même allé jusqu'à souhaiter la survivance du français au Canada, telle « une heureuse variété au sein de la monotonie d'une même langue, de mêmes usages et de mêmes manières de vivre sur une immense étendue de territoire⁸⁷. »

L'opinion dominante, incarnée par Dalton McCarthy, assimilait la tolérance d'une autre langue en Amérique du Nord au fait de négliger de remplacer un rouage défectueux dans une machine parfaitement huilée. Rares étaient ceux qui osaient exprimer leur animosité à l'égard du français en ces termes, mais il est évident que beaucoup d'anglophones se sont vite habitués à évoluer sur un continent où ils étaient sûrs de comprendre immanquablement leur interlocuteur.

⁸⁶ Boiselle, *Ik ben een Africaander!*, 10.

⁸⁷ Bouthillier et Meynaud, *Le choc des langues au Québec*, 231-232.

Leur propre langue cessait d'être un sujet de réflexion pour devenir, dans les mots de Sachs, « l'air même qu'ils respirent ». Même aujourd'hui, il est difficile pour les anglophones de concevoir que les locuteurs d'autres langues réfléchissent bel et bien à la langue. « L'anglais étant pratiquement aujourd'hui la langue prépondérante dans le monde, il est difficile pour ceux qui le parlent de comprendre les sentiments de quelqu'un qui voit sa langue menacée⁸⁸. » Il n'est guère étonnant alors que les Canadiens français soient parmi les plus éloquents de la planète quand il s'agit d'aborder le sujet. Vers la fin du dix-neuvième siècle, on publiait des ouvrages sur le problème des anglicismes, ou on étudiait les dialectes du nord de la France pour démontrer que le joual québécois était une forme légitime de français. En 1881, Oscar Dunn (un francophone malgré son patronyme) a signé le tout premier dictionnaire canadien-français, le *Glossaire franco-canadien*. Il est également un pionnier dans la prise de conscience que le modèle américain des droits individuels est inadapté à la protection d'une langue minoritaire : « Mais la liberté, reconnaissons-le, ne nous aurait pas suffi pour résister à l'influence de notre entourage, si nous n'avions eu des motifs exceptionnels, et l'intelligence parfaite de ces motifs, pour tenir à garder notre autonomie sociale⁸⁹. »

L'été 1971 m'a vu revenir au Canada après une année agréablement perdue à vagabonder en Europe et en Afrique du Nord. J'y ai acquis, entre autres choses, une bonne maîtrise du français durant un séjour de quelques mois en Algérie où je me suis improvisé enseignant d'anglais dans une école technique.

⁸⁸ Taylor, *Rapprocher les solitudes*, 118.

⁸⁹ Bouthillier et Meynaud, *Le choc des langues au Québec*, 196.

Mes interlocuteurs principaux étaient deux Belges, Pierre et Christian, des professeurs de sciences attirés par les salaires généreux offerts alors aux professionnels francophones prêts à s'installer en Algérie après sa révolution. Pierre avait graissé la patte d'un fonctionnaire socialiste pour qu'il nous laisse nous installer dans l'une des villas méditerranéennes opulentes laissées par les dirigeants français en exil. Quinze années d'abandon lui avaient toutefois fait perdre de sa superbe. Il a fallu appliquer maintes couches de chaux sur les murs, à l'intérieur comme à l'extérieur; c'est là que j'ai appris à utiliser le mot « couche » au sens de couche de peinture. (Mon expérience récente au Québec m'a révélé que le mot désigne également une couche pour bébé. Il s'agit là d'un bon exemple pour illustrer l'observation de Lord Durham selon laquelle chaque langue a sa propre façon d'organiser la réalité sur le plan conceptuel. Je médite souvent la question devant de la table à langer.)

Pierre était un professeur particulièrement exigeant. Il articulait exagérément comme s'il s'adressait à un idiot, corrigeant souvent et sans merci. J'en rougissais jusqu'aux oreilles et c'est alors que j'ai compris à quel point il est difficile d'apprendre une langue étrangère quand on a l'ego d'un adulte. S'il y avait eu un quartier anglophone à Oran, j'y aurais sans doute trouvé refuge; or, il n'y en avait point.

Il fallait mettre de côté l'orgueil d'adulte et aborder l'expérience comme un long jeu, à la manière d'un enfant. Autrement, je me serais retrouvé à imiter « Frenchy » Turgeon, le personnage de Hugh Garner dans *Storm Below*, limitant mes échanges à un « oui » ou un « non » pour échapper à l'humiliation. À la place, il s'agissait de repousser mes limites et de forcer le français à s'implanter dans le territoire mental déjà arpenté et occupé par l'anglais. Par exemple, réussir à employer le subjonctif semblait mériter une petite célébration. Toutefois, Christian, le plus flegmatique des Flamands, ne s'en émouvait pas. Quel intérêt aurait-il eu à reconnaître les

moments rares où je ne me trompais pas? Graduellement, dans mon esprit, je l'assimilais au citronnier visible depuis la fenêtre de la cuisine (cela m'aidait).

Mon séjour se déroulait deux ans après l'entrée en vigueur de la *Loi sur les langues officielles*, en 1969. Quelques mois plus tard, je regagnais le Canada. À l'image de nombreux anglophones de ma génération, je me suis pris d'une admiration sans bornes pour Pierre Trudeau. Dans l'atmosphère enivrante du nationalisme culturel des années soixante, il était facile de croire que le Canada s'apprêtait à atteindre un nouveau sommet radieux, encore inexploré, d'accomplissement national. Que cette ascension passe par la fusion des deux cultures et l'adoption des deux langues paraissait tout à fait naturel. Cela dit, il était impossible d'ignorer que mon bilinguisme encore chancelant était perçu différemment à Toronto qu'il l'avait été à Paris ou à Londres quelques mois auparavant. Nombre d'Européens semblaient posséder une maîtrise rudimentaire de deux langues ou plus, sans en faire tout un plat. Ils comprenaient que la langue était un outil dont on se sert et non un trophée à exhiber.

À Toronto, même durant cette période qui peut, rétrospectivement, être décrite comme celle de l'ouverture envers le Québec, ma connaissance du français suscitait un malaise. Les gens évoquaient le cours de troisième année à l'université qu'ils n'avaient jamais suivi, ou leur intention sans cesse ajournée d'apprendre cette langue, ou encore à quel point il devait être plaisant de parler une langue étrangère. Je remarquais qu'ils disaient très rarement quelque chose en français. Au bout de quelques mois, je me suis tu sur ce sujet et suis resté discret jusqu'à mon installation au Québec, vingt ans plus tard. C'est alors que je suis tombé sur la remarque de l'écrivaine Solange Chaput-Rolland, dans laquelle elle dit qu'elle en a assez des éternelles conversations en

anglais sur les avantages du bilinguisme⁹⁰. Transparaît clairement dans tout cela la monoculture linguistique qui caractérise fondamentalement l'Amérique du Nord.

On ne le voyait pas encore en 1971, mais avec sa loi, Pierre Trudeau avait injecté une bonne dose de mirage intellectuel dans la psyché canadienne. Ses intentions étaient certes honorables : il souhaitait arracher le Québec à un réflexe ancestral de survie qui menaçait de le couper du reste du monde. Son point de référence, lui-même, semblait offrir une solution. En somme, si Pierre Trudeau avait pu devenir parfaitement bilingue, pourquoi les autres n'y parviendraient-ils pas?

Il y a quelques mois, je regardais un de ces camions de sciage et forage de béton percer un trou dans un mur de pierre. La mèche hurlait, tandis qu'un tuyau projetait de l'eau froide dans l'excavation brûlante. Un passage finirait bien par s'ouvrir à travers le granit. Dans le même esprit, je me persuadais, las, que de nouvelles voies pour la langue française finiraient par sillonner les replis de mon cerveau vieillissant. Mais quelle épreuve que ce forage!

La plupart des linguistes s'accordent aujourd'hui pour dire que les enfants possèdent, dès la naissance, une capacité innée d'acquisition du langage. Les mécanismes de l'évolution expliquent logiquement cette faculté qui présente l'ironie cruelle de commencer à s'affaiblir après l'âge de cinq ans. Une fois l'adolescence venue, l'apprentissage d'une langue devient un processus conscient et laborieux. À ce stade, parvenir à une maîtrise complète, une aisance parfaite dans la langue, relève presque de l'exploit.

Dans mon entourage à Montréal, un petit nombre de personnes (essentiellement des francophones) manient les deux langues à la perfection. Certains d'entre eux, comme Trudeau, ont

⁹⁰ « Courrier des lecteurs », *L'Actualité*, 15 novembre 1994.

eu le privilège de naître dans une famille biculturelle et d'apprendre une langue de chaque parent; d'autres ont fréquenté l'école anglaise dès leurs premières années; et puis un ou deux racontent avoir appris l'autre langue dans les ruelles de Montréal, en jouant avec des amis.

Je ne veux pas donner l'impression que c'est coulé dans le béton. Un adulte diligent peut bel et bien parvenir à une maîtrise remarquable de la langue. Toutefois, cette possibilité vaut uniquement pour les individus fortement motivés et prêts à changer leur vie. À tout le moins, ils doivent être disposés à tisser des amitiés au-delà du fossé linguistique et à maintenir ces relations dans la langue de l'autre, ce qui suppose de se retrouver en position vulnérable durant plusieurs années et de faire face à la situation délicate : tant que l'on garde un pied dans les deux mondes, certains de nos amis ne pourront pas communiquer entre eux.

Vivre cette aventure, ou cette épreuve, dans sa vie personnelle permet de saisir le défi que le Canada s'est lancé en aspirant au bilinguisme. Certaines réalités fondamentales se révèlent alors : entre deux locuteurs de langues différentes, un seul doit accomplir le saut vers l'autre. Qui se sacrifiera?

Dans une relation interpersonnelle, cette décision se négocie. Par exemple, pour un mariage interculturel, le choix repose sur le lieu de résidence du couple : si l'on réside à Chicoutimi ou à Moose Jaw, la solution pragmatique ne sera pas la même. Il en va de même pour les amitiés. Je pourrais très bien demander à mes voisins d'Outremont de me parler en anglais, certains en sont parfaitement capables, mais le quartier est francophone. L'intégration dans la vie de mes voisins m'apparaît comme un geste à la fois naturel et respectueux. L'un d'eux, photographe à la Presse canadienne, converse avec moi en anglais limpide dans un cadre professionnel. Pourtant, lors de nos rencontres fortuites près de nos maisons, il privilégie spontanément le français. Malgré l'effort

supplémentaire que nous devons fournir, nous percevons silencieusement la valeur de ce choix : chaque échange en français ajoute un fil ténu à la tapisserie de ma vie dans notre quartier.

Ces cas de figure sont harmonieux et positifs, puisqu'ils sont librement choisis. Hélas, on ne peut pas en dire autant des interactions collectives entre les deux groupes. L'histoire nous montre qu'elles ont plutôt reflété des rapports de force politique. À l'est comme à l'ouest, des communautés francophones historiques solidement ancrées se sont vues dépossédées par des lois abusives et des préjugés tenaces. Les minorités francophones de l'ouest s'assimilent à un rythme alarmant, frôlant les cinquante pour cent à chaque génération. Leur nombre, désormais insuffisant, ne permet plus de soutenir les structures économiques et institutionnelles nécessaires pour garder leurs jeunes. Cette dynamique les mène inexorablement vers l'extinction.

Le Canada anglais méconnaît largement cette situation. Pourtant, quiconque comprend suffisamment le français pour regarder le bulletin de nouvelles à la télé se retrouve aux premières loges pour assister à la lente agonie de cette langue d'un océan à l'autre. Le spectacle se répète presque chaque soir, lorsque les équipes de Radio-Canada à Regina, Calgary, Winnipeg et Vancouver s'efforcent de trouver des francophones pour commenter l'actualité.

Selon Statistique Canada, ces francophones résidant dans l'Ouest ont le plus grand mal à inciter leurs enfants à apprendre et à utiliser leur langue. Même chez les adultes, de petites fautes se glissent, par exemple les fautes de genre pour les noms communs. Les Québécois qui les regardent à la télévision n'ont pas besoin d'écouter les provocations acerbes de Preston Manning, qui se font écho des idées de Dalton McCarthy, pour entrevoir clairement la suite. Si l'on souhaite comprendre le vécu d'un francophone hors Québec, il suffit de lire cet extrait d'une nouvelle de Gail Scott, où elle dépeint une jeune francophone ayant oublié d'ôter un macaron politique compromettant avant de rencontrer un cowboy du coin dont elle est éprise :

Son regard était fixé sur le macaron ornant son sein gauche. « Des ailes aux grenouilles », pouvait-on y lire, accompagné d'une petite grenouille bleue aux ailes de papillon. « You French? », lui demanda-t-il en anglais, d'une voix ferme se resserrant comme un lasso [...]

« You French? » répéta la voix bien assurée, montant encore d'un cran.

« No. No. Mais. Ispeakit. » Un tic nerveux agita le creux de son estomac. L'œil du cowboy brillait comme de l'acier dans le rétroviseur. Il enclencha la vitesse et le bolide s'éleva au-dessus du fossé profond pour atteindre des champs secs où flamboyait le jaune fluorescent du colza⁹¹.

Si les francophones de souche ne parviennent pas à préserver leur langue en dehors du Québec, quelle est la probabilité que les anglophones l'acquièrent? Cette question nous amène au sujet délicat de l'immersion française, qui attire actuellement plus d'un quart de millions d'étudiants canadiens anglophones chaque année. Il s'agit d'un héritage de la *Loi sur les langues officielles*, l'un des rares de l'ère Trudeau à subsister, parce que soutenu par l'idéalisme des Canadiens anglais. C'est tout à l'honneur des Canadiens que le taux d'inscription à ces programmes ne faiblit pas, malgré le refroidissement des relations avec le Québec dans la foulée de l'accord du lac Meech.

Il n'est pas difficile de recenser, sinon de quantifier, les avantages de l'immersion. Par exemple, le fait qu'un nombre important d'enseignants québécois motivés soient disséminés dans les petites villes du Canada anglophone pourrait contribuer à modifier la perception négative du cowboy évoqué précédemment. Il est également prometteur qu'une forte minorité de Canadiens anglais, aujourd'hui en pleine ascension professionnelle, maîtrise véritablement la seconde langue officielle du pays. Nul doute que les francophones se sentiront « reconnus » par la majorité, puisque les élèves d'immersion, « locuteurs d'une langue majoritaire prestigieuse », ont choisi d'apprendre la langue de la minorité⁹².

⁹¹ Scott, *Spare Parts*, 81. [Notre traduction].

⁹² French, *Defending immersion is a rear-guard fight*, D.2. [Notre traduction].

Il convient néanmoins de rappeler que seulement environ sept pour cent des élèves du Canada anglophone sont inscrits au programme d'immersion⁹³. Les parents qui optent pour ce choix invoquent les perspectives d'emploi et le développement des aptitudes verbales de leurs enfants, non pas l'unité nationale. Dans ce contexte, l'immersion pourrait disparaître aussi rapidement que la neige au soleil si un futur gouvernement réformiste abolissait l'exigence du bilinguisme dans la fonction publique.

Les programmes d'immersion attirent surtout les familles instruites de la classe moyenne, qui de toute façon auraient rejoint le cercle restreint des libéraux tolérants du Canada. Le nombre limité d'élèves explique pourquoi ces programmes remportent un certain succès dans des endroits comme la Saskatchewan, où la grande majorité des électeurs refuse toujours d'accorder un statut officiel à la langue française. Le cas de l'Alberta a certainement quelque chose de paradoxal, quand on sait que le nombre de diplômés de l'immersion française dépasse les 100 000 et continue d'augmenter, alors même que la population francophone native de la province est inférieure à 60 000 et se réduit comme peau de chagrin.

La *Loi sur les langues officielles* était une tentative de Pierre Trudeau pour réaliser l'ancien rêve d'Henri Bourassa : un pays où les Canadiens français pourraient se sentir chez eux d'un océan à l'autre. Il se serait peut-être concrétisé si cette loi avait été votée à l'époque de Bourassa, avant la Première Guerre mondiale, mais elle arrive maintenant trop tard dans l'histoire du Canada.

Il ne fait aucun doute que les politiques de Trudeau ont débridé les idéaux et la bonne volonté chez les Canadiens anglophones. Néanmoins, elles ont aussi donné lieu à de nombreuses

⁹³ Jones, *The world's largest language lab*, D.3. [Notre traduction].

illusions qui sont venues effacer d'un seul coup le vocabulaire pragmatique dans lequel les gens avaient l'habitude de mener la conversation sur le problème linguistique au pays.

L'observation d'Arthur Lower sur le bilinguisme est éclairante en ce sens : selon lui, la nature humaine se refuse à apprendre une langue étrangère s'il n'est pas possible de vivre dans la région où elle est parlée. Pour cette raison, il soutenait que « seule une très petite fraction des Canadiens anglais pourrait un jour avoir l'occasion de parler couramment le français⁹⁴ ». Avant l'ère Trudeau, cette conception prévalait largement parmi l'intelligentsia canadienne-anglaise.

Dans une étude inédite portant sur 61 anthologies de littérature canadienne publiées de 1922 à 1990, Cynthia Sugars, étudiante en maîtrise à McGill, a exploré comment les éditeurs abordaient la question de la littérature canadienne-française. Était-elle « canadienne »? Pouvait-on la considérer comme Canadienne anglaise une fois traduite? Était-il justifié de la traduire en premier lieu?

Dans les années précédant la période trudeauiste, les éditeurs prennent conscience de ce terrible dilemme. Dans l'une de ses anthologies de 1946, J. D. Robins publie quelques œuvres traduites, tout en déplorant l'impossibilité de les présenter en français, car, « à notre honte », peu d'anglophones pourraient les lire⁹⁵. Dans une anthologie de 1950, l'éditeur Desmond Pacey refuse de faire des concessions aux lecteurs unilingues en incluant des œuvres françaises traduites, estimant que ce serait d'un affront encore plus grand à l'égard des francophones que de les omettre tout court. Il ajoute que les littératures francophone et anglophone ont emprunté des chemins distincts, rendant inappropriée toute tentative d'union artificielle entre elles. Toutefois, selon Sugars, la plupart des rédacteurs d'anthologie ont intégré des œuvres québécoises traduites, non

⁹⁴ Lower, *Colony to Nation*, introduction. [Notre traduction].

⁹⁵ Sugars, *Reading between the poles: the "English" French-Canadian canon*, 12. [Notre traduction].

sans un certain malaise. Rares étaient ceux qui osaient affirmer l'existence d'une littérature canadienne unique qui se déclinerait en deux langues.

Face à la montée du nationalisme québécois dans les années 1960, le gouvernement fédéral a adopté des politiques délibérément biculturelles. Les universitaires ont emboîté le pas, garnissant soudainement leurs anthologies d'œuvres traduites. De manière quelque peu douteuse, ils mettaient en avant une « prétendue similitude fondamentale entre les deux cultures et les ressemblances de leurs productions littéraires⁹⁶. »

Sugars constate que, depuis l'ère Trudeau, les textes canadiens-français, « une fois traduits en anglais ou anglicisés, sont désormais perçus comme faisant partie intégrante du canon littéraire anglo-canadien⁹⁷. »

Une impulsion similaire anime le mouvement d'immersion française : l'espoir que la connaissance mutuelle des deux peuples fera émerger leurs similitudes culturelles. Il suffirait peut-être même de décréter arbitrairement leur ressemblance pour que le Canada prenne enfin forme. Voilà l'exemple parfait d'un vœu pieux. Christian Dufour abonde en ce sens :

N'est-il pas inquiétant que l'on ne soit plus capable de voir – que l'on ne veuille plus voir – qu'une population massivement anglophone et éloignée du Québec ne peut pas devenir bilingue, au-delà de certaines limites? [...] Il sera difficile d'atteindre, même légèrement, l'idéalisme canadien. Cela obligerait les Canadiens et les Québécois à affronter de pénibles réalités qu'ils ont soigneusement évitées jusqu'à aujourd'hui.⁹⁸

Un quart de siècle d'immersion française tend à confirmer la justesse de l'analyse des Lower et des Dufour. Les élèves d'immersion acquièrent certes une certaine aisance en milieu protégé, mais la plupart manquent d'assurance « faute d'interactions avec des francophones⁹⁹ »,

⁹⁶ Sugars, 15. [Notre traduction].

⁹⁷ Sugars, 12. [Notre traduction].

⁹⁸ Dufour, *Le défi québécois*, 155.

⁹⁹ Lyster, *Speaking Immersion*, 702. [Notre traduction].

lorsqu'il s'agit de parler avec un locuteur natif. Une étude récente sur 127 élèves en immersion en Alberta révèle que deux tiers d'entre eux ne lisent jamais en français pour le plaisir en dehors du cadre scolaire¹⁰⁰. La situation évoque l'image d'Italo Calvino d'une ville constituée uniquement de plomberie : les toilettes fonctionnent, mais il n'y a ni plancher ni bâtiment autour.

Pour les anglophones de bonne volonté, rien de plus naturel que de chercher à résoudre le problème linguistique. Pourtant, la solution, si solution il y a, ne réside pas tant dans l'apprentissage du français par quelques Canadiens anglais que dans sa reconnaissance par tous. Par reconnaissance, j'entends que le français doit jouir d'une égalité constitutionnelle et concrète avec l'anglais dans ce pays, au lieu de se voir reléguer au rang de reliquat folklorique à laquelle on s'intéresse avec condescendance. Il en découle également que les Canadiens anglophones doivent cesser de critiquer et de remettre en question les lois et politiques linguistiques du Québec. Dès 1971, Ronald Sutherland met le doigt sur la faille de l'approche trudeauiste :

Pour instaurer un sentiment de sécurité culturelle une fois pour toutes au Québec, il faut que la province devienne officiellement unilingue française [...] Après tout, les neuf autres provinces sont essentiellement unilingues. Quelles que soient les vertus du bilinguisme, tant qu'il aura des airs de concession, il sera perçu au Québec comme une menace pour la langue française [...] Pour le Canadien anglophone moyen, le bilinguisme signifie l'acquisition d'une deuxième langue, mais pour de nombreux Canadiens francophones, il représente actuellement le risque de perdre leur première langue¹⁰¹.

La perspective de perdre sa langue maternelle représente l'un des plus profonds traumatismes humains, particulièrement dans notre monde moderne où la langue occupe une place prépondérante dans la définition de l'identité. Dans « Pourquoi les nations doivent-elles se transformer en États », Charles Taylor, explore ce dilemme unique au Québec en mettant en perspective la valeur accordée à la langue dans un contexte historique moderne. Tout d'abord, le

¹⁰⁰ Romney, Romney et Menzies, *Reading for Pleasure in French: A Study of the Reading Habits and Interests of French Immersion Children*, 474. [Notre traduction].

¹⁰¹ Sutherland, *Second Image*, 132-133. [Notre traduction].

philosophe remonte à plusieurs siècles en arrière, au moment où les anciennes structures d'appartenance communautaire, en particulier religieuses et hiérarchiques, ont commencé à s'effriter. Ce tournant coïncide avec l'émergence de l'idée de l'individu selon laquelle « notre humanité reste à découvrir en chacun de nous¹⁰² ». Sur le plan politique, un groupe de tels individus partageant une unité politique se voyait investi de droits inaliénables, parmi lesquels un droit inhérent à l'autonomie gouvernementale¹⁰³.

Vers la fin du dix-huitième siècle, l'importance de la langue a commencé à croître, parallèlement à la conception nouvelle que chaque individu, outre ses droits, se caractérisait par son unicité. Pour fixer cette identité propre, l'individu « a besoin d'un horizon de signification qui ne peut lui être fourni que par une forme quelconque d'allégeance, d'appartenance à un groupe, de tradition culturelle. Il a besoin, au sens large, d'une langue pour poser les grandes questions et y répondre¹⁰⁴. »

Dans son utilisation des termes « poser » et « répondre », il fait référence à des idées développées ailleurs : l'identité n'est pas le fruit d'une introspection solitaire, mais elle est proprement dialogique et se construit en interagissant avec les autres, se cristallisant au contact d'autres êtres humains dont nous estimons le jugement.

Mais dans cet océan humain, comment choisir nos interlocuteurs? Il semble logique de privilégier ceux avec qui la communication est fluide et naturelle, ceux qui partagent notre langue :

Étant donné que l'intuition romantique veut que l'homme ait besoin d'une langue au sens large afin de découvrir son humanité, et que nous ayons accès à cette langue par l'entremise de la collectivité, il est normal que la collectivité définie par la langue maternelle devienne l'un des principaux pôles d'identification pour la civilisation légataire de la perception romantique [...] Conséquemment, le nationalisme, le choix d'une nationalité linguistique

¹⁰² Taylor, *Rapprocher les solitudes*, 53.

¹⁰³ Taylor, 57.

¹⁰⁴ Taylor, 53.

comme pôle-paradigme de l'actualisation de soi, fait partie de cette recherche moderne de l'émancipation¹⁰⁵.

La pensée romantique transparaît encore aujourd'hui dans la manière dont les gens décrivent le traumatisme de l'assimilation linguistique en tant que rupture de l'intimité avec la nature et la vie. Eva Hoffman évoque ainsi le prix de l'abandon non pas tant de la Pologne que de la langue polonaise dans son immigration au Canada :

Les mots que j'apprends maintenant (en anglais) ne représentent pas les choses de la même manière évidente qu'ils le faisaient dans ma langue maternelle. Le mot *rivière* en polonais résonnait avec une énergie vitale, imprégné de [...] mon expérience des rivières. *Rivers* est dénué de chaleur, un terme sans éclat. Il ne porte en lui aucune résonance personnelle [...] il ne suscite rien¹⁰⁶.

Ce n'est pas seulement le mot qui est altéré, mais l'essence même de ce qu'il désigne. « Quand je vois une rivière maintenant... [elle] reste chose, absolument autre, insaisissable dans mon esprit¹⁰⁷. »

Un Canadien anglais qui apprend le français comme langue seconde ne vit pas l'expérience que décrit Hoffman. Pour comprendre la douleur qu'elle évoque, cette personne devrait aussi se résoudre à ne plus jamais parler anglais.

En s'établissant à Toronto ou Vancouver, de nombreux francophones ont perdu leur langue. Depuis les trente dernières années, un autre phénomène soulève l'inquiétude : l'effritement progressif du français au sein même du Québec, sous l'emprise grandissante de l'anglais. Fernand Ouellette, en 1964, critiquait vivement ce bilinguisme imposé :

Ainsi, à Montréal, milieu de bilinguisme par excellence, notre cerveau absorbe quotidiennement un nombre incalculable de sensations visuelles (affiche en langue anglaise) et auditives (bribes de conversation, etc.), une quantité de mots, de tournures syntaxiques qui nous sont étrangers. Si, au point de vue de la conscience, notre

¹⁰⁵ Taylor, 54.

¹⁰⁶ Francis, *Imagining Ourselves*, 325. [Notre traduction].

¹⁰⁷ Francis, 325. [Notre traduction].

connaissance de la langue française est presque nulle, si nous acceptons sans cesse de l'anglais camouflé parce que nous sommes incapables de reconnaître l'identité linguistique de ce que nous absorbons : *à plus forte raison sommes-nous impuissants devant cette invasion d'une langue qui imprègne quotidiennement notre inconscient*¹⁰⁸.

À terme, Ouellette pressent l'effondrement total de la résistance linguistique, un moment où les francophones privilégieront l'anglais, celui-ci leur étant devenu plus naturel que leur propre langue. Si pareille prophétie peut sembler outrancière aujourd'hui, elle prenait tout son sens dans le Québec des années soixante, société profondément colonisée, s'agissant d'un contexte où « les chefs syndicaux durent négocier en anglais avec les patrons, alors qu'ils représentaient une main-d'œuvre entièrement francophone¹⁰⁹. »

Le Québec se trouvait aux antipodes de l'État fantasmé par les philosophes romantiques, dans lequel les francophones se préféreraient les uns aux autres en raison de la clarté et de la facilité de communiquer dans leur propre langue. Ouellette, puisant dans ses souvenirs d'enfance, relève que « ou bien [s]es proches ignoraient le mot français correspondant à l'anglais, ou bien ils se servaient du mot anglais [...] Notre faim de mots, au stade du réalisme nominal, n'a pas été assouvie¹¹⁰ ».

Les propos d'Ouellette prennent leur pleine mesure dans le quotidien. Il observe simplement que les gens ignoraient souvent les termes précis pour désigner les familles d'arbres, les ustensiles de cuisine ou l'espèce de l'oiseau posé sur le rebord de la fenêtre, se contentant d'utiliser des termes génériques comme *arbre*, *oiseau* ou *chose*. Malgré les progrès indéniables accomplis depuis, il m'arrive encore d'être surpris par l'incapacité de certains Québécois, pourtant cultivés, à me donner le mot pour *moineau* ou *passoire* lorsque je leur montre l'objet. Il est

¹⁰⁸ Ouellette, *Les actes retrouvés*, 199-200.

¹⁰⁹ Taylor, *Rapprocher les solitudes*, 194.

¹¹⁰ Ouellette, *Les actes retrouvés*, 192.

vraiment déconcertant lorsqu'un mécanicien ne connaît pas le mot *pare-chocs* dans sa langue et qu'il doit demander à ses collègues dans l'espoir que l'un d'eux le sache.

Selon Taylor, les philosophes peuvent concevoir les langues, manifestations vivantes des communautés humaines, comme détentrices de droits comparables à ceux des individus. En particulier, une langue dispose de trois droits : « expression, réalisation et reconnaissance¹¹¹. »

La notion d'« expression » renvoie ici au domaine culturel et elle signifie que le groupe a la liberté de produire des œuvres artistiques et d'établir des institutions publiques dans sa langue, si bien que la culture se voit « sans cesse renouvelée¹¹² ».

Quant à la « réalisation », elle se rapporte à « toute la gamme des objectifs humains », notamment la concrétisation des avancées les plus récentes dans les domaines de la technologie et de l'éducation; à défaut de l'accomplir dans la langue de la collectivité, la langue employée sera « inéluctablement une langue étrangère¹¹³ ».

Enfin, la « reconnaissance » renvoie à la relation entre cette communauté linguistique et ses voisins. De la même manière que les individus requièrent une reconnaissance pour ce qu'ils sont, une communauté linguistique a besoin « de représenter quelque chose aux yeux de la communauté internationale, d'avoir quelque chose à dire, et d'être un interlocuteur recherché; le besoin en somme d'exister dans l'espace mondial en tant que peuple¹¹⁴. »

Parmi ces trois droits, seul celui d'expression subsistait au Québec durant le premier siècle suivant la Conquête. Une réalité qui explique peut-être pourquoi Fernand Dumont a développé sa

¹¹¹ Taylor, *Rapprocher les solitudes*, 56.

¹¹² Taylor, 56.

¹¹³ Taylor, 57.

¹¹⁴ Taylor, 61.

théorie selon laquelle le Québec de cette époque a survécu en se concevant comme une nation culturelle plutôt que politique.

À cette époque, l'idée même de réalisation était impensable pour le Québec, puisque l'économie était contrôlée par les anglophones. Il est d'ailleurs intéressant de noter que, pendant près d'un siècle suivant la conquête, les Britanniques interdisaient aux navires français de commercer sur le Saint-Laurent. L'année 1855 voit le retour du premier navire français depuis lors : un modeste cargo, *La Capricieuse*, s'est vue accueillie par des foules enthousiastes le long du fleuve, un moment immortalisé par Octave Crémazie dans un poème.

La scène a beau paraître charmante, l'absence prolongée de la France durant ces cent années a entraîné des répercussions bien tangibles. Pendant que la France vivait sa révolution industrielle, son vocabulaire technique n'a pas trouvé son chemin vers le Québec. Lorsque les fermiers, communément appelés « habitants », se sont dirigés vers les villes pour travailler dans les usines anglophones, ils ont naturellement adopté des termes anglais pour nommer les machines et les outils ainsi que leurs productions. Le vingtième siècle naissant n'existait pas encore en français québécois. En 1913, la Ligue des droits du français sonne l'alarme : « Pour un bon nombre de Canadiens français, la langue française n'est plus la langue usuelle. Dans certains domaines, le commerce et l'industrie par exemple, ils l'ont rejetée complètement¹¹⁵. »

Quant à la reconnaissance, elle brillait par son absence : le français ne figurait même pas sur la monnaie utilisée chaque jour. Plus encore, les francophones étaient aussi invisibilisés dans l'imaginaire anglo-canadien. Arthur Lower a écrit : « Le tact et la tolérance sont justement les

¹¹⁵ Bouthillier et Meynaud, *Le choc des langues au Québec*, 81.

qualités qui ont toujours fait défaut chez les Anglais du Nouveau Monde. Ils auraient pu faire du Canada une nouvelle Suisse; ils en ont fait une Autriche-Hongrie¹¹⁶. »

Avec l'avènement de la Révolution tranquille, la société québécoise s'est affranchie de son carcan religieux et politique. De jeunes fonctionnaires pleins d'assurance préparaient à Ottawa la révolution trudeauiste, tandis que le Parti québécois s'employait à déloger l'oligarchie anglophone dans la belle province. Le pouvoir politique a été arraché des mains du clergé au moment où la fréquentation des églises s'effondrait. Enfin, l'École des hautes études commerciales a envoyé des étudiants en école de commerce à Harvard pour les réembaucher ensuite comme professeurs. Grâce au transfert massif des connaissances, l'économie du Québec s'est modernisée au quart de tour.

Toutefois, la modernisation du langage représentait un véritable casse-tête. Le parler québécois avait beau avoir perdu ses mots justes pour nommer le monde d'hier et manquer de vocabulaire pour décrire celui de demain, il n'en demeurait pas moins le symbole d'une résistance héroïque à plusieurs siècles d'oppression. Il regorgeait d'expressions populaires colorées et, surtout, il incarnait une certaine façon d'être, directe et sans fioritures. Cette inscription sur un t-shirt en est un parfait exemple : « Chus lette, mais j'pogne ». Ce n'est pas seulement le fond qui raconte une histoire particulière, mais également la forme. Le verbe « pogner », inexistant dans le français standard, demeure un mystère pour un Parisien moyen, tout comme la signification de « chus » pour « je suis », ou de « lette » pour « laid ».

¹¹⁶ Lower, *Colony to Nation*, 462; 559. [Notre traduction].

Nombre d'artistes, au premier chef Michel Tremblay, ont prouvé triomphalement que le joual pouvait être le vecteur d'une nouvelle littérature. Le joual avait déjà fait son apparition dans la littérature, notamment dans les dialogues de *Charles Guérin*. Toutefois, un groupe d'écrivains modernes lui a donné ses lettres de noblesse en l'employant autant pour la narration que pour les dialogues. Leur inspiration première : *Le Cassé* de Jacques Renaud (1963), roman âpre et violent qui expose une société en pleine déroute morale. Ces auteurs, parmi lesquels on compte Claude Jasmin, soutenaient que le joual était la seule langue authentique du Québec.

Au théâtre, Tremblay a inspiré des dramaturges tels que René-Daniel Dubois, un homme cultivé qui emploie un joual quasi pur dans les dialogues de ses pièces et scénarios de films. Son film le plus célèbre porte d'ailleurs le titre *Being at Home with Claude*. Le choix d'un titre effrontément en anglais évoque fait que les locuteurs du joual parsèment leur discours d'importantes portions d'anglais; Dubois revendique aussi cet aspect comme partie intégrante du patrimoine de cette langue québécoise peu élégante, mais efficace.

Au même moment, une autre mouvance cherchait à restaurer un français soigné, adapté aux besoins de la société contemporaine. Beaucoup étaient profondément troublés par le réalisme des personnages de Tremblay. Ils ne voulaient plus jamais entendre Thérèse, la serveuse dans *En pièces détachées*, dire « un grill cheese, un ordre de toasts, deux cafés! Un cherry coke! Une tarte au citron, un verre de lait! [...] Un pepper steak pas d'piments, un ordre de sperdizes! Un chicken in the basket.¹¹⁷ »

¹¹⁷ Tremblay, *En pièces détachées*, 26-27.

Le romancier Jacques Renaud a lui aussi expliqué ce paradigme : « Le joual est le langage à la fois de la révolte et de la soumission, de la colère et de l'impuissance. C'est un non-langage et une dénonciation »¹¹⁸.

Rien de plus normal pour une langue d'emprunter des mots à ses voisins. Mais le joual va plus loin. Comme le traducteur David Homel l'a souligné, ce sociolecte emprunte souvent la structure grammaticale anglaise. C'est le cas quand on entend « il est *sur* le chômage » au lieu de « au chômage », ou « elle l'a pitché dehors »; aucune langue issue du latin ne finit une phrase par une préposition comme « dehors ». Autrement dit, ces expressions ne sont pas vraiment françaises; elles sont anglaises dans leur construction, mais sont formées de mots français (quand on n'utilise pas des mots comme « pitché » bien sûr).

Le problème ne date pas d'hier. En 1807, un voyageur anglais, John Lambert, remarque que les Canadiens français prononçaient les lettres finales des mots, une pratique qu'il croit avoir été acquise au fil des 50 années de communication avec les colons britanniques¹¹⁹. Peu après, Alexis de Tocqueville s'étonnait des « tournures étranges » dans les journaux québécois et s'offusquait du verbe des avocats, « mêlé d'étrangetés et de locutions anglaises¹²⁰ ». Il relève notamment qu'ils disaient « qu'un homme est chargé de dix louis pour dire qu'on lui demande dix louis¹²¹ ». En 1851, Jean Jacques Ampère, un voyageur français, reste stupéfait devant un panneau portant l'inscription « sirop de toute description ». En français, le mot « sirop » devrait être au pluriel. Ampère écrivait que « le signe du pluriel disparaît là où il est absent de la langue rivale, [...] conquête de la grammaire après celle des armes¹²²! »

¹¹⁸ Major, *Le joual comme langue littéraire*, 44.

¹¹⁹ Bouthillier et Meynaud, *Le choc des langues au Québec*, 124.

¹²⁰ Bouthillier et Meynaud, 140-141

¹²¹ Bouthillier et Meynaud, 141.

¹²² Bouthillier et Meynaud, 164.

En perdant la marque du pluriel, les francophones ont aussi perdu de leur fierté. Dans son *Histoire du Canada*, François-Xavier Garneau évoque que, lors de la création d'une législature au Québec en 1791, les membres anglophones (qui ne formaient alors que quatre pour cent de la population) avaient exigé l'exclusion du français de l'assemblée. À la stupéfaction générale, un avocat local, P. L. Panet, se range à leur avis, prétextant que le pays était une possession britannique et que l'anglais était la langue du souverain et du parlement britannique. Panet lui-même maîtrisait mal l'anglais, mais il semblait prêt à accepter sa propre marginalisation. Néanmoins, son argumentation, qui reflétait plus un esprit de soumission que de logique, ne réussit pas à convaincre ses compatriotes¹²³.

Au fil du temps, un nombre grandissant de Canadiens français ont adopté cette même servilité, au point où elle ne surprenait même plus. L'anglais s'est imposé comme langue de l'espace public et le français parlé au Québec a entamé sa longue dérive vers ce joul aux syllabes mâchées et courroucées.

Ainsi, l'éveil linguistique survenu durant la Révolution tranquille était empreint de confusion et de colère. Pour chaque Michel Tremblay célébrant le joul, il y avait un poète indigné comme Fernand Ouellette qui déplorait la pauvreté du « franglais » qu'il avait appris enfant.

Au moment de la professionnalisation au Québec, des linguistes comme Jean-Marc Léger ont soulevé un autre problème : la « traduction ». Non pas celle permettant à une culture de s'ouvrir sur le monde, mais plutôt la corvée permanente, violente et contrainte de traduire la multitude d'affiches, de discours, d'enseignes, de journaux et d'émissions de télévision qui assaillent les

¹²³Garneau, *Histoire du Canada. Tome second : depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, 214.

Québécois. Pour Léger, il était impensable que les spécificités de la pensée et de la syntaxe française puissent résister à ce flux constant de traductions forcées¹²⁴. Cet argument remonte aux origines de la philologie moderne, à cette époque où des philosophes tels que Schleiermacher ont pour la première fois exprimé l'idée que « chaque langue correspond à une manière particulière de penser, si bien que ce qui est cogité dans une langue ne peut jamais être réitéré de la même manière dans une autre langue¹²⁵ ».

Les linguistes contemporains ont confirmé que ces observations initiales sont justes pour l'essentiel, ce qui donne du poids aux revendications actuelles des Québécois. Toutefois, certains philosophes ont versé dans l'excès en prônant une pureté linguistique idyllique et un rejet systématique des emprunts. On retrouve des traces de cette fièvre romantique dans les diatribes contre l'anglais que publient les nationalistes québécois les plus radicaux. Ouellette lui-même a repris certaines des thèses les plus controversées de Herder et de Fichte, notamment lorsqu'il a soutenu que le bilinguisme est contre nature :

Recevoir un mot, c'est plus que s'enrichir d'un signe, c'est une symbiose [...] Celui qui grandit dans un *milieu de bilinguisme* fait l'expérience continuelle de la confusion mentale [...]; ses structures mentales sont ainsi affaiblies. [...] Il n'est pas étonnant que Rémy de Gourmont ait écrit que les peuples bilingues sont presque toujours des peuples inférieurs¹²⁶.

La discussion a tellement dérapé que Marie-Claire Blais en a fait la matière d'un roman satirique. Traduit par *St. Lawrence Blues* en anglais, son titre original français est plus évocateur : *Un joualonais sa Joualonie*. Elle se moque de la fascination des intellectuels pour le joual québécois authentique parlé par les petits malfrats et les bonimenteurs de foire.

¹²⁴ Bouthillier et Meynaud, *Le choc des langues au Québec*, 82.

¹²⁵ Kedourie, *Nationalism*, 62. [Notre traduction].

¹²⁶ Ouellette, *Les actes retrouvés*, 193.

Pourtant, au cœur de ces débats se dressait l'incontestable puissance de la langue anglaise. Pareille à un iceberg sur une route maritime, elle pulvérisait ou repoussait inexorablement tout obstacle sur son passage. Augustin-Norbert Morin, qui deviendrait par la suite l'un des rebelles patriotes, était sidéré en 1825 par l'adoption d'un décret stipulant que tous les procès se dérouleront en anglais : « Parlez une langue étrangère, diroit-on à chacun d'eux; servez-vous d'un idiôme [sic] que vous n'avez jamais appris [...] Retournez vers vos foyers; apprenez-y, n'importe de quelle manière, cette langue magique qui décide sommairement toutes les réclamations et abrège toutes les injustices¹²⁷. »

Un siècle et demi plus tard, Michel Tremblay reprend le thème du pouvoir magique de l'anglais dans le personnage de Marcel, qui a perdu la raison dans sa jeunesse et qui est interné dans un asile pendant 20 ans. Marcel est convaincu que ses lunettes de soleil lui confèrent non seulement le don d'invisibilité, mais aussi le pouvoir de parler anglais.

Envoyez, parlez en anglais, vous allez voir, j'vas toute comprendre! À l'hôpital, quand j'ai mes lunettes là, j'disparais dans les murs pis y'ont beau parler en anglais, j'comprends toute! Toute! C'est mon pouvoir qui fait ça! [...] Avec mon pouvoir, j'peux faire tu-sortes d'affaires, maman! J'peux faire apparaître des affaires, pis les faire disparaître, après! [...] Mais des fois y restent! Des fois, les affaires, y restent, maman, pis j'ai peur¹²⁸!

La langue anglaise semble inévitablement dominer, devenant la langue de l'hôpital où se retrouve confiné le Québec. Une métaphore pour exprimer le déséquilibre démographique : 300 millions d'anglophones face à 6 millions de francophones. Cette situation n'est pas imputable à qui que ce soit, mais elle crée un fardeau psychologique avec lequel les francophones doivent composer. Le critique de théâtre Paul Lefebvre a un jour posé la question : quel Québécois n'a pas rêvé un jour de cesser de parler français, de renaître au sein de la grande famille majoritaire anglophone? Lefebvre a rédigé ces observations dans le contexte du monologue théâtral *The*

¹²⁷ Bouthillier et Meynaud, *Le choc des langues au Québec*, 134.

¹²⁸ Tremblay, *En pièces détachées*, 59.

Dragonfly of Chicoutimi, présenté pour la première fois en 1995 au Festival des Amériques de Montréal. La pièce incarne parfaitement le problème soulevé précédemment : l'auteur, Larry Tremblay, avait initialement prévu de l'écrire en français, mais en s'imaginant le personnage, il l'entendait spontanément parler anglais.

Le protagoniste, Gaston Talbot, émerge à peine d'une aphasie qui l'habitait depuis l'enfance. Pour Tremblay, ce cas évoquait à l'origine un cas typique de traumatisme freudien : enfant, Gaston avait été marqué par sa présence dans un accident tragique ayant causé la mort d'un autre enfant.

L'histoire a gagné en profondeur lorsque l'inconscient de Tremblay a persisté à faire parler Gaston en anglais. Comment expliquer qu'un francophone perde l'usage de la parole pour se réveiller un jour en s'exprimant dans une autre langue?

Tremblay a décidé d'écrire la pièce en anglais, malgré sa maîtrise imparfaite de la langue. Le résultat est un texte poignant à la poésie brute.

Gaston se réveille un matin, après un rêve, et a retrouvé la parole. Dans son rêve, il était redevenu enfant à Chicoutimi, savourant son popsicle favori, « a white popsicle, a kind of coconut taste but so artificial that it was impossible to find out the stuff they use¹²⁹. » Ensuite :

the popsicle simply disappeared
...like a bird or a flower is made disappeared
by the quick hands of a magician
I wasn't impressed at all by this disparition
I said
my popsicle disappeared so what
I said that in English
and I wasn't at all impressed

¹²⁹ Tremblay, *The Dragonfly of Chicoutimi*, 20.

by the fact I said that in English
I was a child
with an adult body
speaking in English
so what.¹³⁰

Mais il se rend bientôt compte que son visage n'est plus le sien :

There is always a but
his face oh his face
this face was not mine
a strange mix in fact... the face of the boy in my dream
which is supposed to be mine/ looked exactly like a face of a Picasso¹³¹.

Ce que Jacques Godbout évoque par la satire dans *Les Têtes à Papineau* devient poésie sous la plume de Larry Tremblay. Cependant, le choc reste tout aussi profond dans les deux œuvres. Perdre sa langue, c'est perdre la face, ne plus être la personne que l'on était.

¹³⁰ Tremblay, 21.

¹³¹ Tremblay, 24.

CONCLUSION

L'histoire retient de Margaret Thatcher, ancienne première ministre britannique, un aphorisme de prédilection : « La société n'existe pas¹³² ». Dans une certaine mesure, il est presque réconfortant de constater qu'une conception philosophique si radicale puisse résister à l'épreuve du temps et se retrouver un jour dans l'esprit d'une dirigeante mondiale influente de notre temps. Imperméable au bon sens et à l'expérience vécue de milliards d'êtres humains, l'impitoyable adage calviniste poursuit inexorablement sa marche.

La tentation est grande de voir dans les pôles philosophiques de l'individualisme et du collectivisme les fondements du nationalisme civique et culturel. Malgré tout, dans les faits, même les plus fervents défenseurs de la doctrine individualiste ont admis l'existence d'une société. John Locke, pour qui « la société consiste en une série de rapports de marché¹³³ », a pourtant reconnu que l'État ne pouvait pas simplement laisser les plus démunis mourir de faim dans les rues. De même, John Stuart Mill, persuadé que l'État existe pour protéger les systèmes de croyances individuels plutôt que d'incarner des croyances collectives, admettait la légitimité des États ethniques dès lors qu'une population les privilégiait. Pour lui, le choix d'un groupe d'individus de vivre en tant qu'ethnos politique constituait une voie légitime vers l'épanouissement.

En construisant notre identité personnelle de façon dialogique, nous sommes forcément imprégnés des gestes, des expressions et des attitudes de ceux que nous côtoyons. Les traits distinctifs que nous prêtons aux diverses identités nationales émergent de cette alchimie.

¹³² Eychenne, *Margaret Thatcher en dix citations*.

¹³³ Macpherson, *La théorie politique de l'individualisme possessif de Hobbes à Locke*, 288.

Margaret Thatcher seule sait quelles sociétés elle nie, mais peut-elle vraiment réfuter l'existence de la société anglaise?

Un paradoxe veut que l'Angleterre, malgré sa longue tradition philosophique hostile au nationalisme, ait façonné un caractère national qui compte parmi les plus distinctifs et séduisants dans le monde. Sans doute n'est-ce pas fortuit qu'elle ait aussi engendré l'une des cultures littéraires les plus fécondes. Aldous Huxley relevait, non sans malice, c'est en grande partie « grâce à une succession de dramaturges et romanciers admirables que les Français et les Anglais savent précisément comment se comporter¹³⁴. »

L'exemple de Huxley, qui englobe aussi la France, rappelle que tous les pays ayant embrassé le modèle nationaliste civique ont, souvent sans l'admettre, évolué vers une forte identité culturelle et présentent plusieurs traits des États dits « ethniques ». Tout particulièrement, l'Hexagone a souvent interprété le nationalisme civique davantage sous un angle collectif qu'individuel, un penchant qu'elle a transmis au Québec.

En revanche, le Canada anglais s'est trouvé à la croisée de ces deux modèles contradictoires. D'une part, il héritait du modèle protestant britannique d'individualisme radical, particulièrement dans la sphère économique. D'autre part, le défi de peupler une immensité avec une population clairsemée semblait appeler une identité collective assez forte pour s'imposer aussi bien aux immigrants et aux Premières Nations qu'aux Canadiens français. Pour ce faire, nous avons emprunté l'identité culturelle britannique, à laquelle nous nous sommes accrochés bec et ongles aussi longtemps que possible.

¹³⁴ Russel, *Nationalism in Canada*, 102. [Notre traduction].

Or, une identité culturelle d'emprunt finit par se désagréger. Arthur Lower observait avec amertume au sortir de la Deuxième Guerre mondiale qu'aucune plume ne s'était levée pour immortaliser les hauts faits héroïques du pays à l'étranger et que les politiciens persistaient à débiter leurs discours creux comme d'habitude. À ses yeux, ce n'était pas là le signe d'une nation timorée, mais bien l'absence même de nation.

Nous nous sommes alors tournés vers le modèle culturel américain, dont nous nous accommodons encore. Une remarque du romancier David Adams Richards m'est longtemps restée à l'esprit : les Canadiens, n'écrivant pas de chansons célébrant leurs propres villes, pensent à elles en chantant des airs comme « Kansas City » ou « Abilene My Abilene ».

On sait depuis longtemps qu'une telle situation est malsaine. Cinquante ans plus tôt, E. K. Brown attribuait l'indigence de la littérature canadienne à son état de confusion. « Une grande littérature, écrit-il, naît d'une société forte, vivante et équilibrée. » Toutefois, l'ingrédient manquant lui échappait : « Il n'est pas du ressort d'un littéraire d'établir comment elle devrait s'y prendre pour le devenir¹³⁵. »

Certains ont tenté de faire de nécessité vertu, soutenant que le « sentiment de passivité et d'impuissance » était inéluctable dans un pays pris entre les marges des puissances britannique et américaine. S'agissant du miroir de notre réalité, peut-être que le « flou identitaire », l'« apathie » et l'« absence de traits distinctifs » constituaient les prémices d'une identité nationale¹³⁶.

Je m'imagine mal comment on pourrait se sentir inspiré par une « absence de traits distinctifs ».

¹³⁵ Metcalf, *What is Canadian Literature*, 102. [Notre traduction].

¹³⁶ Russell, Peter. *Nationalism in Canada*, 247. [Notre traduction].

Le concept d'identité dialogique de Charles Taylor fournit peut-être un éclairage utile sur ce point. Pour qu'une identité commune émerge du dialogue entre individus, il me semble que ces derniers doivent se prendre au sérieux (c'est-à-dire se prêter une oreille attentive). Leur conversation doit porter en elle une bonne dose d'optimisme, de leur conviction que leurs aspirations se matérialiseront.

Dans cette optique, le dialogue du Canada avec lui-même a souvent été interrompu : d'abord par une identité impériale artificielle, ensuite par le mirage américain et, enfin, par la doctrine trudeauiste de l'unité nationale, laquelle postulait une identité improbable issue de la fusion de deux peuples qui n'ont même pas de langue en partage.

Il est révélateur que les trois périodes troubles de notre histoire soient associées à une idéologie libérale radicale, dont la méfiance à l'égard du collectif est si bien incarnée en la personne de Margaret Thatcher.

Dans ses fondements historiques, la conception libérale de l'individu souverain était morale et louable. Avant son émergence, les communautés humaines étaient presque universellement opprimées et vivaient dans la misère matérielle. Le libéralisme visait à libérer le talent et l'énergie humaines emprisonnées dans des systèmes politiques traditionnels devenus obstacles au progrès. Cette impulsion morale, quoique malavisée, a amené les premiers colons britanniques à exécuter la collectivité en apparence moyenâgeuse qu'ils ont trouvée au Québec.

Même l'injonction calviniste à l'accumulation des richesses relevait, à sa manière, d'une doctrine morale, puisqu'il s'agissait de manifester la grâce de Dieu. Les fortunés étaient aussi enjoins à vivre dans l'austérité. Un exemple notable serait celui d'un milliardaire canadien, dont la rumeur dit qu'il achetait volontairement des biscuits rassis et reniait les extravagances que son argent pourrait lui offrir.

Toutefois, pour presque tout le monde en vie aujourd'hui, le libéralisme a perdu son lien avec l'austérité et la discipline personnelle. L'individualisme s'est vidé de sa substance pour ne signifier guère plus que l'intérêt personnel et la consommation de biens matériels. Dans sa série de conférences « Le malaise de la modernité », Charles Taylor explique comment, dans les sociétés modernes de libre entreprise, les choix des individus se sont dissociés des systèmes de valeurs. Résultat : une grande liberté... de faire des choix insignifiants et vides de sens.

Traditionnellement, on associait le pouvoir de l'imagination à celui de la collectivité. Le conflit sous-jacent dans la littérature et le théâtre porte sur la difficulté des êtres humains à coexister. Le capitalisme des flibustiers auquel Max Weber fait référence est malmené par la littérature, qui obéit à une puissante impulsion interne les montrant nuire à leurs communautés et, ultimement, détruire leur propre bonheur.

Aucun des extrêmes de cette grande lutte historique ne disparaîtra, car bien qu'antagonistes, tous deux sont nécessaires à l'édification d'un pays moderne prospère. A. D. Smith le souligne : « Les nationalistes ne sont pas complètement dans l'erreur. Pour qu'une nation se maintienne en notre ère moderne, elle doit s'épanouir tant sur le plan sociopolitique que culturel et psychologique¹³⁷. » Le Canada s'est brillamment illustré sur le plan sociopolitique, ce qui lui vaut son excellente réputation, mais il n'a pas su développer sa facette culturelle et psychologique.

Par ailleurs, nous vivons actuellement une ère de triomphe des idéologies de droite, marquée par l'effondrement des États socialistes que certains disciples de Kant avaient préconisés. Le discours lockéen tonitruant de Margaret Thatcher, repris en chœur par de nombreux journalistes néoconservateurs, résonne désormais aux quatre coins du monde. Derrière ce phénomène se cache une vérité incontestable : la libre entreprise a si bien réussi sur le plan matériel que la plupart des

¹³⁷ Horsman et Marshall, *After de Nation-State*, 242. [Notre traduction].

gens ne peuvent désormais concevoir un autre horizon de sens que la réussite, la richesse et l'autonomie qu'elle est censée apporter. L'idéal individualiste est aujourd'hui beaucoup plus attrayant que son contraire.

Pourtant, hormis quelques irréductibles de la droite pure, chacun sait au fond que nous devons vivre en communauté. Une nostalgie diffuse du lien perdu se fait sentir, accompagnée du doute grandissant quant au sens de nos vies effrénées et matérialistes.

Or, les voix qui portaient traditionnellement les valeurs collectives sont en déroute. Au lieu d'éclorre au sein de collectivités, la culture s'est transformée en une marchandise que l'on produit et commercialise. En réalité, bien que l'individualisme forcené ne puisse engendrer ni valeurs ni récits, le système de libre entreprise est passé maître dans l'art de récupérer les systèmes de valeurs des communautés pour les transformer en produits et les revendre sous forme de divertissement. C'est ce que l'historien américain Daniel Boorstin a appelé le processus de transformation d'un peuple en marché.

Cette tendance perdure depuis au moins un siècle, mais les intellectuels n'ont élaboré que récemment des doctrines pour le justifier. En règle générale, ils légitiment l'invasion marchande de tous les aspects des interactions humaines en affirmant que les valeurs partagées par les communautés sont fallacieuses et manipulatrices. Pour eux, les récits revêtent toujours un caractère oppressif et les artistes qui les créent sont des ennemis de la liberté. Ces idéologies visent à saper l'autorité de quiconque parle de manière désintéressée au nom de sa communauté et à nier l'existence des canons, c'est-à-dire des ensembles d'œuvres littéraires et artistiques qui incarnent les valeurs du collectif et de la nation.

Ce débat théorique peut sembler éloigné du quotidien des Canadiens et des Québécois. Pourtant, comme partout sur la planète, nous subissons de plein fouet la « colonisation de l'individu par le consumérisme¹³⁸. »

Le Québec, lui, se distingue. Sa résistance à cette nouvelle hégémonie tient à son conservatisme résiduel, exprimé par un nationalisme culturel. Ce réflexe trouve sa source en partie dans la lutte historique du Québec pour préserver son identité au sein du Canada et en partie dans la tradition française qui, bien qu'elle ait prôné des idéaux du nationalisme civique, a eu tendance à les exprimer sous une forme collective, se démarquant ainsi du libéralisme extrême de la Grande-Bretagne et des États-Unis.

Quelle que soit l'alchimie des influences qui l'ont façonné, une chose est sûre : le Québec a hérité d'un conservatisme fonctionnel qui, au sens de George Grant, permet à une société de se fixer des objectifs et d'imposer la discipline nécessaire pour les atteindre. Les Québécois sont à l'aise avec la notion de « projet de société ». Les Canadiens anglais, ne sachant comment s'atteler à un tel projet collectif, la trouvent déconcertante.

Au Québec, on ne peut qu'être frappé par la conversation publique qui, par exemple, reproche à Radio-Canada une programmation insuffisamment intellectuelle ou fustige le moindre signe d'apathie électorale. Si quelqu'un arrive en retard pour renouveler sa vignette de stationnement, un employé pourrait bien lui rappeler gentiment, mais fermement, à son devoir de citoyen. Même les ivrognes qui hurlent dans la rue à deux heures du matin écouteront un passant qui les interpelle et tenteront de se justifier en phrases bien construites. Les milieux d'affaires, eux aussi, s'inclinent devant la volonté générale. Peu avant le référendum de 1995, Laurent Beaudoin, président de la multinationale Bombardier, a menacé de délocaliser l'entreprise en cas

¹³⁸ Horsman et Marshall, 222. [Notre traduction].

d'indépendance. Ses employés ont riposté en placardant l'usine de slogans indépendantistes et ont exigé qu'il retire sa menace. Ce qu'il a fait.

Cette forme de conservatisme, où même les entreprises doivent se plier au consensus social, est en opposition totale avec le libéralisme triomphant de notre époque. Je suspecte que c'est cette différence fondamentale qui explique l'hostilité insensée de la presse financière canadienne envers le Québec, bien plus que les accusations habituelles d'intolérance sociale ou linguistique. Les néo-conservateurs ne soutiennent pas la démocratie telle que la conçoit le commun des mortels, mais plutôt une démocratie procédurale qui n'interfère en rien avec les mécanismes du marché.

En 1992, le chercheur américain Francis Fukuyama avançait dans un essai aujourd'hui célèbre, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, une hypothèse audacieuse : la démocratie libérale aurait atteint son apogée et ne serait désormais plus contestée. Les réflexions de Fukuyama, inspirées par l'effondrement du marxisme, affirmaient sans ambages que toutes les formes d'organisation sociale communautaire, nationalisme inclus, appartenaient au passé. Comme la plupart des intellectuels de droite, il adhérait au « rêve néolibéral d'un monde régi par le commerce et exempt de conflits¹³⁹. »

Ce vent d'euphorie de la droite était compréhensible, mais de courte durée. En réalité, le nationalisme connaît une résurgence dans le monde actuel. La raison en est simple : « Rien n'indique que les loyautés publiques se déplacent des gouvernements nationaux vers des organisations supranationales¹⁴⁰ ».

¹³⁹ Horsman et Marshall, 200. [Notre traduction].

¹⁴⁰ Birch et Hyman, *Nationalism and National Integration*, 224. [Notre traduction].

Le problème du Canada anglais réside dans sa négligence du versant psychoculturel du nationalisme. Cette lacune rend particulièrement ardue leur reconnaissance du nationalisme québécois, dont la vigueur en la matière tend à nous rappeler notre propre précarité.

Une grande partie de la fragile estime de soi des Canadiens repose sur l'idée que les Québécois doivent ou devraient nous aimer. Notre maturation politique passe nécessairement par l'acceptation qu'ils n'aiment pas le Canada et n'ont pas à l'aimer, tout comme nous devons admettre que nous n'éprouvons pas de tels sentiments envers eux, ni sommes-nous capables de les ressentir. Le patriotisme, tout comme les relations humaines, ne peut se développer que sur la base d'une compréhension intime et mutuelle. Partout dans le monde, l'histoire des pays enseigne que les barrières linguistiques empêchent souvent cette compréhension mutuelle. Ainsi, les intuitions des philosophes nationalistes sur l'importance de la langue semblent être confirmées par les réalités vécues.

Près d'un an après le référendum d'octobre, des signes montrent que le grand public anglo-canadien commence également à accepter cette vérité difficile. J'y vois une bénédiction : il s'ensuit que nous pouvons enfin nous atteler à la construction de la nation anglo-canadienne. Le Québec ne s'engagera pas pour autant sur la voie de l'indépendance. La présence des États-Unis a toujours été une raison valable pour que les deux peuples cherchent un soutien mutuel, et la situation n'a pas changé. Toutefois, les Québécois, pour les raisons que ce livre aura, espérons-le, mises en lumière, n'ont jamais ressenti d'appartenance à l'entité nommée « Canada » et il est peu probable qu'ils en développent un jour. La seule relation féconde entre les deux peuples semble devoir être contractuelle, fondée sur des besoins et des avantages mutuels. Si le Canada anglais parvient à accepter cette réalité, il en découle logiquement qu'il se dotera des attributs émotifs de la nation. Nous devons transformer le « RoC » en un lieu cher à nos cœurs.

Le nationalisme canadien a été marginalisé au cours de la dernière décennie, ce qui rend la tâche plus difficile. Depuis l'échec de Diefenbaker et de Trudeau à défendre les intérêts du Canada face à ceux des États-Unis, le courant politique dominant s'est éloigné du nationalisme. Le seul parti national survivant, le Parti libéral, se prosterne autant devant les États-Unis que devant la communauté d'affaires internationale. Aujourd'hui, les Canadiens qui luttent pour leur pays le font contre vents et marées, avec peu de moyens politiques.

Au sein de la société canadienne, le nationalisme demeure toutefois une préoccupation centrale. Même les auteurs qui s'en méfient, comme Michael Ignatieff, sont contraints d'admettre que personne n'a conçu une solution de rechange viable à l'État-nation. Certains auteurs populaires, tels que Richard Gwyn, plaident même pour une protection des valeurs établies par les premiers colons anglais, ceux qui ont mis le Canada sur les rails, un pays qui, bien qu'avec des à-coups, roule encore aujourd'hui. Un tel sentiment extraordinairement conservateur détonne dans une époque libérale où l'on s'imagine pouvoir réinventer notre pays chaque saison, comme s'il défilait sur un podium de défilé de mode. C'est là une vérité fondamentale : un peuple est une entité particulière, et sa création obéit à des règles de base qui ne peuvent être modifiées à la légère.

La modeste contribution de ce livre aura été de démontrer que l'une de ces règles fondamentales est l'unité culturelle. En d'autres termes, il est nécessaire d'entreprendre notre projet de nation culturelle sans le Québec. Le mythe d'une unité nationale englobant deux groupes linguistiques nous a fait perdre des décennies précieuses.

L'affirmation du peuple canadien-anglais ne sous-entend aucun manque de respect au Québec. Au contraire, nous apprécierons mieux le Québec lorsque nous aurons appris à nous apprécier nous-mêmes.

Il n'est pas étonnant que ceux qui prônent la doctrine de l'unité nationale biculturelle avec tant d'ardeur manifestent le plus de dureté envers le Québec. Au moment où j'écris cette conclusion, le magazine *Saturday Night* vient de publier une autre diatribe brutale et ignorante contre le Québec, fidèle à une tradition centenaire. Simultanément, les journaux plaident pour une aide aérienne massive aux victimes des inondations de juillet dans la région du Saguenay, comme si cette charité soudaine était le seul moyen de prouver notre amour pour cette région pourtant considérée comme la plus séparatiste.

Situation désolante et confuse. Pire encore, une situation vieille comme le monde, et une réaction usée qui s'inscrit dans la dynamique désormais essoufflée du conflit anglo-français au Canada. Je suis convaincu que les Canadiens lucides sont prêts à tourner la page.

La clé réside dans la reconnaissance, comme il en a été fait mention dans cet essai. Il est vrai que le Canada anglais n'a pas opprimé la minorité francophone de manière aussi flagrante que d'autres pays l'ont fait. Néanmoins, nous avons fait preuve d'une dureté similaire. Notre littérature en témoigne, tout comme un oubli volontaire de notre histoire commune. Nous avons failli à la tâche de reconnaissance.

Il faut bien admettre notre échec, mais pas pour s'autoflageller. Il faut plutôt y voir une manifestation de notre humanité et de ses limites. Se l'avouer à soi-même : voilà le premier pas vers la sagesse.

Si la fortune nous sourit, peut-être parviendrons-nous à comprendre qu'il appartient à la minorité seule de définir les conditions de sa dignité et de son épanouissement. Nous pourrions alors donner naissance au premier État fédéral où une minorité se verrait authentiquement reconnue comme partenaire à part entière.

Force est d'admettre qu'une telle solution pourrait demeurer hors de portée. Le poids démographique des francophones au sein de la population canadienne s'amenuise, et ils pourraient en conclure qu'aucun arrangement fédéral ne saurait garantir leur pérennité. De nombreuses théories politiques leur donnent raison sur ce point. Comme l'a souligné Jürgen Habermas, les gouvernements libéraux n'ont pas pour vocation de protéger les droits collectifs; ils ne peuvent garantir la survie des langues minoritaires. Si nous ne parvenons pas à concevoir une nouvelle forme de gouvernement libéral, alors nous devrions, en toute bonne foi, laisser le Québec partir.

Dans tous les cas, l'impératif demeure : le Canada anglais doit se forger une identité culturelle nationale. Ce défi s'impose, que le Québec reste ou parte.

Northrop Frye observait jadis qu'il était « d'usage dans toute critique du Canada de conclure sur une note d'optimisme quant à l'avenir immédiat¹⁴¹. » L'heure n'est plus à ces élans d'optimisme radieux.

Le processus par lequel un peuple se forge une identité culturelle garde sa part de mystère, et nul ne peut prédire si le Canada anglais sera à la hauteur du défi.

Néanmoins, en reconnaissant la tâche qui nous attend, nous pouvons au moins nous assurer d'avoir emprunté la bonne voie.

¹⁴¹ Frye, *The Bush Garden*, ix. [Notre traduction].

BIBLIOGRAPHIE D'IMPOSSIBLE NATION

Introduction

Garneau, François-Xavier. *History of Canada: from the time of its discovery till the union year (1840-1)*. Traduit par Andrew Bell. CIHM/ICMH collection de microfiches. Montréal : J. Lovell, 1860.

Lacroix, Benoit. « La nuit réconciliée ». *Le Devoir*, 6 avril 1996.
<https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2766389>.

Laurendeau, André. *Journal tenu pendant la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme*. Outremont, Québec : VLB éditeur/Le Septentrion, 1990.

MacLennan, Hugh. *Deux solitudes*. 2^e éd. revue. Montréal : HMH, 1978.

Wade, Mason et Conseil canadien de recherche en sciences sociales. *La dualité canadienne : essais sur les relations entre Canadiens français et Canadiens anglais / Canadian dualism: studies of French-English Relations*. Chicoutimi : J.-M. Tremblay, 2011.
<https://doi.org/10.1522/030276428>.

Chapitre un

Alter, Peter. *Nationalism*. 2^e éd. Londres : Arnold, 1995.

Cook, Ramsay. *Canada, Quebec, and the uses of nationalism*. Toronto : McClelland and Stewart, 1986. <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb349442166>.

Gironnay, Sophie. « Un auteur est mort comme il a vécu : pour rire ». *Le Devoir*, 9 décembre 1995.
<https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2771551?docpos=2>.

Globe & Mail. « The PQ's instincts betray it again ». 1^{er} février 1995.

Grant, George Parkin. *Est-ce la fin du Canada? Lamentation sur l'échec du nationalisme canadien*. Traduit par Gaston Laurion. Les cahiers du Québec : Sociologie 91. Québec : Hurtubise, 1991.

Harris, W. Eric. *Stand To Your Work: A Summons to Canadians Everywhere*. 1^{re} éd. Toronto : Musson Book Co., 1927.

Hutchison, Bruce. *The unknown dominion; Canada and her people*. Londres : H. Jenkins, 1942.

Ignatieff, Michael. *Blood and belonging: Journeys into the new nationalism*. 2^e éd. New York : The Noonday Press, 1995.

Kedourie, Elie. *Nationalism. Politics*. Londres : Hutchinson, 1961.

Laurendeau, André. *Journal tenu pendant la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme*. Outremont, Québec : VLB Éditeur/Le Septentrion, 1990.

MacLennan, Hugh. *Deux solitudes*. 2^e éd. revue. Montréal : HMH, 1978.

Taylor, Charles. *Les sources du moi : la formation de l'identité moderne*. Montréal : Boréal, 1998.

Russell, Peter. *Nationalism in Canada*. University League for Social Reform. Toronto : McGraw-Hill of Canada, 1966.

Chapitre quatre

Benazon, Michael. *Montreal mon amour: short stories from Montreal*. Toronto : Deneau, 1989.

Birney, Earle. *The Essential Earle Birney*. PPQ : The Porcupine's Quill, 2014.
<https://canadacommons.ca/artifacts/1877029/the-essential-earle-birney/2626430/>.

Bouthillier, Guy, et Jean Meynaud. *Le choc des langues au Québec*. Montréal : Les Presses de l'Université du Québec, 1972.

Conway, John Frederick. *Des comptes à rendre : le Canada anglais et le Québec, de la Conquête à l'accord de Charlottetown*. Études québécoises. Montréal : VLB, 1995.

Cook, Ramsay. *Canada, Quebec, and the uses of nationalism*. Toronto : McClelland and Stewart, 1986.

Craig, Terrence L. *Racial attitudes in English-Canadian fiction, 1905-1980*. Waterloo : Wilfrid Laurier University Press, 1987.

Dassonville, Michel. *Crémazie*. Montréal : Fides, 1956.

Dufour, Christian. *Le défi québécois*. Collection Prisme. Québec : Presses de l'Université Laval, 2000.

Dufresne, Jacques. *Le courage et la lucidité : essai sur la constitution d'un Québec souverain*. Sillery, Saint-Laurent : Septentrion : Diffusion Dimedia, 1990.

Duncan, Sara Jeannette. *The imperialist*. New Canadian Library. Toronto : McClelland and Stewart, 1971.

Fennario, David. *Balconville*. Twentieth Century North American Drama. Alexandria, VA : Alexander Street Press, 2007.

Frye, Northrop. *The Bush Garden: Essays on the Canadian Imagination*. Toronto : Anansi, 1971.

- Gallant, Mavis. *Voix perdues dans la neige*. Paris : Fayard, 1991.
- Girard, Rodolphe. *Marie Calumet*. 1 online resource vol. CIHM/ICMH collection de microfiches, no 72584. Montréal, 1904.
<http://catalog.hathitrust.org/api/volumes/oclc/877036814.html>.
- Godbout, Jacques. *Le murmure marchand*. Collection « Papiers collés ». Montréal : Boréal express, 1984.
- . *Les têtes à Papineau*. Boréal compact 35. Montréal : Boréal, 1998.
- Granatstein, J. L., et Kenneth McNaught. « *English Canada* » *speaks out*. Toronto : Doubleday Canada, 1991.
- Grandpré, Pierre de. *Dix ans de vie littéraire au Canada français*. Montréal : Beauchemin, 1966.
- Lecker, Robert. *Making it real: the canonization of English-Canadian literature*. Toronto : Anansi Press, 1995.
- Leith, Linda. *Deux solitudes : une lecture du roman de Hugh MacLennan*. Traduit par Hélène Rioux. Montréal : XYZ éditeur, 2008.
- Leonard, Hugh. *Da*. Methuen drama. Londres : Methuen, 2002.
- MacLennan, Hugh. *Deux solitudes*. 2^e éd. revue. Montréal : HMH, 1978.
- Massey, Irving. *Identity and community: reflections on English, Yiddish, and French literature in Canada*. Detroit (Mich.) : Wayne State University Press, 1994.
- Metcalf, John. *What is a Canadian literature?* Guelph : Red Kite Press, 1988.
- Russell, Peter. *Nationalism in Canada*. University League for Social Reform. Toronto : McGraw-Hill of Canada, 1966.
- Smith, Arthur James Marshall. *Masks of fiction: Canadian critics on Canadian prose*. New Canadian Library. Toronto : McClelland and Stewart, 1961.
- Sutherland, Ronald. *Second image*. Toronto : New Press, 1971.
- Tremblay, Jean-Marie. *Notre milieu*. Montréal : Fides, 1942.
http://classiques.uqac.ca/contemporains/minville_esdras/notre_milieu/notre_milieu.html.
- Tremblay, Michel. *La maison suspendue*. Théâtre 184. Montréal : Leméac, 1990.

Chapitre six

- Boiselle, Andrée. « Ik ben een Africaander! » *Le Devoir*, 5 janvier 1996. Collections de BAnQ.
<https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2766124>.
- Bouthillier, Guy, et Jean Meynaud. *Le choc des langues au Québec*. Montréal : Les Presses de l'Université du Québec, 1972.
- Dufour, Christian. *Le défi québécois*. Collection Prisme. Québec : Presses de l'Université Laval, 2000.
- Francis, Daniel. *Imagining Ourselves : Classics of Canadian Non-Fiction*. Vancouver : Arsenal Pulp Press, 1994.
- French, Orland. « Defending immersion is a rear-guard fight », 1989, D.2.
- Garneau, François-Xavier. *Histoire du Canada. Tome second : depuis sa découverte jusqu'à nos jours*. Québec : Imprimerie de Napoléon Aubin, 1852.
- Jones, Deborah. « The world's largest language lab », 1991, D.3.
- Kedourie, Elie. *Nationalism*. Politics. Londres : Hutchinson, 1961.
- L'Actualité*. « Courrier des lecteurs ». 15 novembre 1994.
- Lower, Arthur R. M. *Colony to nation*. 1st Canadian ed. Toronto : Longmans, Green, 1946.
- Lyster, Roy. « Speaking Immersion ». *The Canadian Modern Language Review* 43, n° 4 (mai 1987) : 697-713. <https://doi.org/10.3138/cmlr.43.4.697>.
- Major, Robert. « Le joual comme langue littéraire ». *Canadian Literature*, n° 75 (1977) : 41-51.
<https://ojs.library.ubc.ca/index.php/canlit/article/view/194691>.
- Mankiewicz, Francis. Les beaux souvenirs. Visionné le 18 février 2024.
https://www.onf.ca/film/beaux_souvenirs/embed/player/.
- Ouellette, Fernand. *Les actes retrouvés*. Montréal : HMH, 1978.
- Romney, J. Clande, David M. Romney, et Helen M. Menzies. « Reading for Pleasure in French: A Study of the Reading Habits and Interests of French Immersion Children ». *The Canadian Modern Language Review* 51, n° 3 (avril 1995) : 474-511.
<https://doi.org/10.3138/cmlr.51.3.474>.
- Scott, Gail. *Spare Parts*. Toronto : Coach House Press, 1981.

Sugars, Cynthia. « Reading between the poles: the “English” French-Canadian canon ». Dans *Changing representations of minorities, East and West: selected essays*, sous la direction de Larry E. Smith et John Rieder, 255. Literary studies—East and West, v. 11. Honolulu, Hawaii : College of Languages, Linguistics, and Literature, University of Hawaii, 1996. <http://www.gbv.de/dms/bowker/toc/9780824818616.pdf>.

Sutherland, Ronald. *Second image*. Toronto : New Press, 1971.

Taylor, Charles. *Rapprocher les solitudes*. Traduit par Guy Laforest. Sainte-Foy : Presses de l'Université Laval, 1992.

Tremblay, Larry. *The dragonfly of Chicoutimi*. Théâtre 19. Montréal : Les Herbes rouges, 1995.

Tremblay, Michel. *En pièces détachées*. Montréal : Leméac, 1994.

Conclusion

Birch, Anthony Harold. *Nationalism and National Integration*. Londres : Unwin Hyman, 1989.

Eychenne, Alexia. « Margaret Thatcher en dix citations ». *L'Express*, 9 avril 2013, sect. Europe. https://www.lexpress.fr/monde/europe/margaret-thatcher-en-10-citations_1238445.html.

Frye, Northrop. *The Bush Garden: Essays on the Canadian Imagination*. Toronto : Anansi, 1971.

Horsman, Mathew, et Andrew Marshall. *After the Nation-State: Citizens, Tribalism and the New World Disorder*. Londres : HarperCollins, 1995.

MacPherson, Crawford Brough. *La théorie politique de l'individualisme possessif de Hobbes à Locke*. Traduit par Michel Fuchs. Bibliothèque des idées. Paris : Gallimard, 1971.

Metcalf, John. *What is a Canadian literature?* Guelph : Red Kite Press, 1988.

Russell, Peter. *Nationalism in Canada*. University League for Social Reform. Toronto : McGraw-Hill of Canada, 1966.

ANNEXE C – EXTRAITS FAISANT L’OBJET DE LA TRADUCTION

WEST VANCOUVER MEMORIAL LIBRARY

IMPOSSIBLE NATION

THE LONGING FOR HOMELAND
IN CANADA AND QUEBEC

RAY CONLOGUE

THE MERCURY PRESS

INTRODUCTION

On October 26, 1995, 100,000 Canadians gathered in Montreal's Dominion Square to persuade Quebec to stay in Canada.

Four days later, when their desperate gambit seemed to have carried the referendum vote to a narrow victory for Canada, these pilgrims became heroes. The deputy prime minister, tears in her eyes, thrilled to their patriotic gesture. Quebeckers, it was said, had been moved by a gesture of "love" from the anglophone majority.

But as the days and weeks went by, the truth gradually dawned: for the first time in history, more than half of Quebec's French-speaking population had voted to leave Canada once and for all. They had been forestalled only by the monolithic No vote of the province's English-speaking minority.

Anger set in. The media, never much inclined to explain the francophone perspective to English Canada, hardened into a bullying tone. French Canadians were characterized as racists who could not be trusted to preserve democracy in an independent Quebec. Some argued that Montreal would have to be seized and kept by Canada in order to protect the city's anglophones. Still others spoke ominously of the "illegality" of secession.

Virtually nobody seemed interested in understanding why Quebeckers felt as they did. Could this red-faced, stony-eyed Canadian people be the same one which had so recently declared its love for Quebec? Could they, indeed, be *my* people—the community in which I lived until coming to Montreal five years ago?

At the same time, living and working among francophones, it had become clear to me that an equally narrow and mistrustful view of English Canada is entrenched in Quebec. This is not to be confused with the attitude toward "les Anglais" within Quebec, where middle-class franco-

phones are proud of their ability to speak English and often number anglophones among their friends. Their mental block is toward the rest of Canada, which they resist visiting and where their newspapers do not post correspondents. The attitude here is epitomized by a gentleman interviewed on the evening news who referred to Canada as “le pays en-dessous de nous” (the country underneath us). If secession has become a present danger, it is because of this profound *cultural* antipathy toward the entity called Canada—an antipathy which, it has now become clear, is reciprocated by English Canadians.

Throughout the country, university bookshelves groan under the weight of efforts made by historians, political writers and even philosophers to come to grips with our dilemma. Conspicuously absent, however, is cultural discussion. Little has been written in English about the poets and novelists who have articulated francophone nationalism for 150 years. Why is this, considering that almost everybody in Canada agrees that the problem is essentially cultural?

The massive descent of Canadians on Montreal last October is a metaphor for cultural deafness. The English speakers who went there thought they were demonstrating “love”; French-speaking Montrealers felt invaded by a callous throng with which they have nothing in common.

In 1876, Pierre Chauveau thought to compare the English and French in Canada to the famous double staircase of the Chateau de Chambord in Paris, whose characteristic is that two people can climb it simultaneously without seeing each other—except at the landings. “English and French, we climb by a double flight of stairs toward the destinies reserved for us on this continent, without knowing each other, without meeting each other, and without even seeing each other, except on the landing of politics.”¹

So it has remained. The relationship of English and French in Canada has withered to a sterile political argument, carried out at intervals on the

landing. Our real lives, unglimped by the other, are carried out on the staircase.

This book was inspired by the crisis which occurred October 30, 1995, and will look at the idea that we have built a myth of national unity precisely because we have failed to build a bicultural country. And having failed, it is essential to our illusion of nationhood that we *not* know about Quebec, except for the occasional bit of folklore, filtered so as not to offend our sensibilities: Céline Dion singing in English on Canada Day; Roch Carrier's sentimental hockey sweater; Monique Mercure accepting a Governor General's award.

English Canada's particular tragedy has been to believe that it is partly French, even though the French themselves have not agreed to this and we ourselves have done little to give it substance. In order to sustain this invented identity, we forget our history and stifle our ears.

It is chastening to realize that five years ago, when I moved to Quebec, I saw nothing exceptional in the common lament: *How can Quebec complain when we have given it so much?* It took a long time to understand that assuming that "we" are in a position to bestow, rather than asking the minority what it requires for its survival, is by itself nearly enough to destroy a country.

It was a difficult evolution, and not one I had intended. My motives for going to Montreal in 1991 were largely personal. There was unfinished business with the French language, which I had begun to learn during a stay in North Africa in the early 1970's. As a *Globe and Mail* arts reporter, I was also aware that Quebec produced far more of our cultural output than could be explained by its population. It was evident that much of this activity was inspired by something vaguely called "nationalism," but I was less interested in the cause than in the abundant and luxuriant result: Robert Lepage's theatre, Denys Arcand's films, Hubert Aquin's novels.

Not long after arriving in Montreal, I began to feel profoundly

disoriented (or, as French would have it, *dépaycé*: “de-countryed”). The National Institute for Scientific Research turned out to be a provincial entity; the Bibliothèque Nationale on St. Denis was not Canada’s national library: it was Quebec’s. And of course the provincial legislature was the *Assemblée nationale*.

In English Canada, history is dead and pinned to a board. In Quebec, it is alive. One summer night a random crowd gathered by the old city hall for a historic panorama enacted by giant puppets. When the Lord Durham puppet appeared with snot dripping from his nose and a cudgel hidden in his top hat, the crowd burst into lively hissing and booing. I stood dredging through half-remembered high school history. What exactly had he written in his famous Report to occasion this caricature? Evidently I was alone with my uncertainty.

As my French improved, so did my understanding of the experience of being a member of a linguistic minority in Canada. I began to sympathize with the observation of the bilingual Paul Tallard in Hugh MacLennan’s novel *Two Solitudes*: “If you’re completely at home in both languages... it makes it impossible to be enthusiastic about the prejudices of either of them.” He adds: “... and that can be uncomfortable sometimes.”²

I entered the “uncomfortable” phase. Watching Radio-Canada on TV, I became aware of the terrible French spoken by English-Canadian politicians. How, with the best language training money can buy, could they have learned so little? And why did they speak French with such displeasure, such joylessness? There were rare exceptions, such as Sheila Copps, who could use an expression like “*c’est de la folie furieuse*” with all the flair of a shopkeeper on Laurier Avenue. But her pleasure in the language—like so much else in her comportment—marked her as an eccentric English Canadian.

Dealing with anglo-Quebeckers was a delicate matter. Some of the anti-French bigotry of the past has disappeared, but the older generation—which is still setting the terms of political debate, and whose voice carries

across Canada— has not lost the imperious mind-set of an earlier day. Television news announcers pointedly anglicize French names (“Today, Jack Pair-ee-zo met with Loosien Boo-shard...”). A reader of the *Montreal Gazette*, deafened by the daily anti-separatist perorations on the editorial page, combs the rest of the paper for the tiniest references to the city’s vibrant French cultural life.

The younger anglo generation is more sympathetic. Among them, it is de rigueur to have at least some command of French. But they have inherited a tradition of disdain for francophones which goes back two centuries, and it emerges in their outright rejection of any thought of living in an independent French state.

Quebec’s anglophones are at least aware that history is still alive and shaping their destiny. In this they are far ahead of English Canadians outside Quebec. Quebeckers who have visited or lived in Toronto or Vancouver are shocked by the empty clichés and the historical vacuum which they encounter there. Elsewhere in Canada, Quebec is represented as little more than an abstraction which occasionally becomes an annoyance.

It is strange that we have not made more progress. Thirty years ago there was general agreement not only to repair the historical injustices done to French speakers, but also to seek a general opening of the two cultures toward each other. We have largely accomplished the former, but the latter remains elusive. Why is this so?

Perhaps it is because the repairing of injustice can be done with the familiar toolkit of politics and economics. An Official Languages Act here, a grudging acceptance of a Bill 101 there, a little devolution of taxing powers, a clutch of bilingual bureaucrats, and voilà!

But all this is accomplished on the landing of the Chateau de Chambord’s famous staircase. The activity in the stairwell— which is to say, daily life— is the realm of culture. And here, I believe, we are as we always have been.

Thirty years ago, while criss-crossing the country on behalf of the Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism, André Laurendeau wrote in his diary that he was astonished by the “incuriosity” of the English-speaking population. People seemed “profoundly unconscious of the acuity of the problems” and unaware “of certain elements essential to Canadian reality.”³

It troubled Laurendeau that people could not, or would not, see the difference between local provincial ethnic groups, such as the Mennonites or the Ukrainians, and the “organized society” of Quebec. He was dismayed at the general assumption that the French should be prepared to lose their language like any other “immigrant” group.

Like most francophone intellectuals, Laurendeau felt that people like himself— academics, newspaper editors— had a special responsibility to inform society and to defuse tensions. When university professors told him that they found it “very difficult” to learn to read French, much less speak it, his dismay became anger:

Here there is a simple intellectual laziness, doubtless North American, and it prevents hundreds of university teachers from communicating directly with French Canada through journals, magazines and books. [This is a grave error] in a country where a third of the population speaks French.”⁴

Thirty years later, less than a quarter of the Canadian population speaks French. Our élites remain innocent of the language. None of the senior anglophone officers in the armed forces can speak French, though required by law to do so. And academics, judging by the experience of a sociologist friend from the Université de Montréal, have not changed either. “Last year two of my colleagues gave a paper in French at their association’s meeting in Vancouver,” she recounts. “Nobody came. That is to say, nobody. Not one person.”

These are the small things that wear out the souls of French Canadians. They don't like being invisible in their own country. Would you?

Biculturalism has failed in Canada, as it has failed elsewhere in the world. Different languages create an experiential gap which is difficult to cross. Even when Quebec writers are translated, the style of French rhetoric is off-putting to English readers. The few Quebec journalists who are heard in English Canada have mastered our style; that is to say, they have buried their own. Back in 1866, the translator of the first English version of François-Xavier Garneau's great history of Quebec warned his readers that he had been forced into "retrenchments of its exuberances... to meet the reasonable expectations of anglo-Canadian readers... Had the translator not taken some friendly freedoms with the text... the volumes would not be readable."⁵

And yet, goes the common belief, Canadians have made a good, true, honest attempt at biculturalism. We are an idealistic people. If anybody could have made this work, surely it is us?

Perhaps not. Individuals are often reproached for idealism because it prevents them from looking at practical solutions. The same is true of societies. When it comes to Quebec, English Canada prefers to solve imaginary problems rather than real ones. Idealists are especially vulnerable to sentimentality.

André Laurendeau felt that anti-intellectualism was a North-American phenomenon. So is idealism, whose language is that of sentiment. A critic recently pointed out that Huckleberry Finn, for all that he *felt* terrible about Jim's slavery, was not in fact prepared to do much about it. This becomes the template of the American way of dealing with social problems. One *feels* badly about them— and that's enough.

Canadians of good conscience certainly feel badly about Quebec. Unfortunately, they also feel that that's enough. This is the only way I can make sense of what Intergovernmental Affairs Minister Stéphane

Dion has called the “irrational” refusal of Canadians to respond to the near break-up of our country last October. People are sure that they have done enough, when in fact they have only felt enough. Hence the T-shirts worn by the demonstrators in Montreal last October: “Quebec, we love you.” They didn’t translate the slogans into French, they said, because... they forgot.

Emblematic of the power of forgetfulness is the hall of Canadian history in the majestic Museum of Civilization in Ottawa. Moving through the dioramas, one notices that somewhere in the middle of the eighteenth century the soldiers’ uniforms cease being the blue of France and become the red of England. There is no explanation for this. The determining event of Canada’s history, the Conquest of Quebec by the British in 1760, has been omitted.

The exhibit is (in an entirely unintended way) deeply honest. It illustrates an act of forgetting which Canadians carry out each day in a hundred ways in order to continue functioning as a nation.

It illustrates what happens when, on a popular level, we learn a few expressions in French and visit Quebec. We find it very charming, and vow that we will one day learn French “properly.” Life is busy, and we don’t get around to it, but our “intentions” were good; and that takes the place of the unperformed act.

Our best-loved writers, our Hugh MacLennans and Mordecai Richlers, live their lives on the interface of the two peoples without learning French. Other writers learn the language and live among those who speak it, but these argonauts are less popular: their work is “difficult,” their characters “too subtle,” their dilemmas too slippery and frustrating and... depressing.

Our public television network dutifully dubs and broadcasts Quebec’s films and popular TV shows. Almost nobody watches them. In our own film and television, Quebecers are almost completely absent.

Intellectuals who read French set about the Sisyphean task of pretending that French and English literatures in this country are two

branches of a “national” literature. Even Northrop Frye convinced himself that Quebec poetry was a shrivelled thing because it seemed uninterested in the whole of Canada. If he had recognized that Quebec’s writers were already describing *their* country, he would have had to confront the problem we can no longer escape.

And so the story unfolds, a diorama of national forgetting in a museum where we inter ourselves.

It is small comfort that we are not alone in this dilemma. No modern democracy has successfully functioned with two or more major language groups. Those that have come closest, Belgium and Switzerland, either separated the communities or are on the point of doing so. We may also be forced down this road, if we wish for any sort of entity called “Canada” to continue to exist.

But in Canada our problem is not only that we have two language groups. It is that the two groups have been pulled apart by historical currents that run much deeper than a difference of language. This has given rise to entirely different ideas of national “identity” in English and French Canada.

Quebec is a traditional society which took root before the ideas of the Enlightenment swept through Europe. English Canada, on the other hand, was founded much later by people who were marked by the doctrine of individualism and mistrustful of collective identity.

At the time of Confederation, it was recognized that the new country needed a collective identity. The efforts to spark such a thing were inhibited and self-conscious, but bore tentative fruit in the form of an early literary and artistic flowering.

By the beginning of this century, however, the competing force of American individualism had begun to pull English Canada’s nascent nationalism to pieces. After World War II institutions such as the Canada Council were put in place to shore it up. Unfortunately, part of this process involved appropriating Quebec’s Frenchness as part of Canada’s new

self-conscious identity-making: from that moment, English Canada closed its eyes to the fact that a separate, older, and much more firmly rooted cultural nationalism had already evolved in Quebec.

Quebec's struggle for cultural survival has depended on keeping the older collectivist idea alive, and it continues to do so. Today, this occasions much intolerance and misunderstanding on the part of English Canadians who find it "ethnic" or even "racist." What is truest about it, however, is that it saved Quebec's language and culture, and it will continue to be a force so long as Quebec feels that it is not "recognized" by English Canada.

A central preoccupation of this essay is the problem of "recognition" of minorities within national polities. This is a larger problem than the question of whether or not anglophones care to learn French. It has to do with the seeming inability of constituted nations to recognize the essential reality of "peoples" who exist within other nations and have not acceded to their own nation states.

The problem takes on a particular twist in Canada, where the English-speaking majority (it is generally agreed) has failed to develop a cultural identity commensurate with the possession of a nation state. At the same time, the French-speaking minority seems to have accomplished a cultural identity— but without obtaining a political state.

On a global scale, the issue of collective "recognition" is a reaction against the liberal individualism that has dominated Western countries since late in the last century. In this sense, Quebec's nationalism is not a relic, but rather the survival of a powerful idea which is once again on the rise.

Part of our difficulty in giving "recognition" to Quebec is that, superficially, it has come to resemble the rest of North America. Quebecers' music is American in style, they are fiercely efficient consumers, holidayers in Florida, followers of fashion from The Gap and Benetton. It is hard today to fill a hall for the patriotic ruralistic warbling of Gilles Vigneault. Their continued insistence on their "distinct" society is

sometimes called, by unsympathetic observers, little more than the narcissism of minor differences.

But contemporary Quebec has kept the profound reflexes which it has inherited from the past, for reasons both conscious and unconscious. Contemporary Quebec art— film and theatre particularly— shows how artists still feel the grinding pressure of the English language, and how much effort they must devote to persuading both themselves and their public that it is worthwhile to continue the struggle to live in French.

On an unconscious level, the society still has reflexes of mutual support and affirmation which are virtually non-existent in English Canada. It is routine for a Quebec novelist like Réjean Ducharme to be compared with James Joyce, or a filmmaker like Gilles Carle to take his place in the pantheon with François Truffaut or Billy Wilder. In a meditation on poets who have written about the dawn, *Le Devoir* sees no incongruity in listing local writers with the giants of French art and literature. “Rimbaud, Baudelaire, Monet, Debussy, our Felix Leclerc with *Barefoot in the Dawn*, Vigneault in *The Bows of Ships...*” Quebeckers simply have no doubt that they are as good as anybody else. Given their small population, it is an assertion which is bound to be frequently exaggerated and even absurd; but who can doubt that it is profoundly healthy for a people who wish to take their place as a nation in the world?

The result is the creation of a “place.” Television talk shows scroll a pantheon of local stars in front of a vast public. A short-story contest’s sole prize is that the winner’s work will be read aloud by novelist Yves Beauchemin. Leaders— political, religious, artistic— are regularly thrown up to incarnate Quebec’s values; when they die, their funerals are public events.

English Canadians look upon this with a mixture of envy and dismay— contradictory feelings which help explain why our own nationalism has failed to take flight. We have a strong attachment to our regional landscapes, and we have created a flourishing literature. But we have not bonded with our country as a whole.

Making a virtue of necessity, many Canadians argue that nationalism as such is a rusted-out and irrelevant idea. But there is a very good argument that liberal individualism, which leaves us free to create only private meaning in our lives, has done all that it can. From where will we acquire the necessary sense of belonging to something larger than ourselves?

It is clear from our recent political behaviour that we are not finding this sense of belonging by endlessly juggling constitutional formulas or wearing other people's costumes in the sad pantomime of multiculturalism.

Canada needs to learn from Quebec; particularly if Canada must, one day soon, make its way without Quebec.

CHAPTER ONE

When our narrow rooms, our short lives, our soon ended passions and emotions put us out of conceit with sooty and finite reality, here at last is a universe where all is large and intense enough to almost satisfy the emotions of man. — W.B. Yeats on nationalism

It is rare to find a nationalist who can recognize a nationalist of another and hostile nation. — D.W. Brogan

When just a shade under half of Quebec's population voted to secede from Canada in October, 1995, the shock to English Canadians everywhere was visceral. In the political realm, secession is the only gesture which can deliver an emotional blow similar to that of a family death or marital break-up. This near-secession was, millions of people could not help feeling, a rejection of *them*.

Human nature provides a cushioning reflex to deflect such assaults, and defensiveness was not long in manifesting itself. The tabloid press across Canada emitted a howl of rage, characterizing those who would leave Canada as bigots, ethnic cleansers, tribalists, a "band of fanatics." The elected premier of Quebec was associated with the builders of gas chambers, and the *Financial Post* declared that Jacques Parizeau was bent on purifying Quebec of its anglophones and its immigrants.

Quebec separatism has been maturing toward a final break with Canada for the past 30 years, but Canadians have been unable to come to grips with it. It is not hard to understand why. The qualities that make our country so attractive to others and to ourselves—a century-and-a-half of domestic peace, a comfortable standard of living, an idealized notion of ourselves as a kind and gentle people—are the worst possible qualities for dealing with a crisis of this kind. We have little experience of hard

decisions, and we have never learned to admit challenges to the status quo into public discourse. As André Laurendeau expressed it in 1964: "There is an astonishing absence of self-criticism throughout English-Canadian society."¹

This lack of self-criticism and our well-known difficulty in defining a national identity are connected. We agree that we don't have a strong culture, that we don't respect our artists and writers, that the task of overcoming our philistinism about our own achievements always seems to lie before us.

Asked to explain *why* this is so, however, we fall silent. Or we argue that there is no reason why it should be so, because we live in quite a wonderful country.

And we muddle on. We are that strangely distracted people who cannot quite listen to our singers, remember our history, or find our voice when a beloved leader dies. We are the land, as Alice Munro puts it, where the confident are silenced with the imperious question, "Who do you think you are?" One of the writers in whom we take the most pride, Robertson Davies, wrote in *Murder and Walking Spirits*: "You don't love Canada; you are part of Canada, and that's that."²

We have the impression that this is a solvable problem, one for which we will eventually find the right constitutional wording, the right way of talking to Quebec, the correct infusion of self-esteem. But what if it is not a solvable problem? If that is the case, then English Canadians do not merely happen to avoid it: we are *obliged* to do so.

I think that is the case, because the root problem has to do with irreconcilable ideas of nationalism. Quebecers consider themselves to be a "people," an idea which comes from a tradition usually called romantic or "cultural" nationalism. English Canada, on the other hand, believes itself to be an instance of "civic" nationalism, an idea which has different historic roots.

To make matters worse, English Canadians have, at the same time, a nostalgia for cultural nationalism, a desire to be a "people" distinct from

others— especially Americans. To complete the confusion, we have created a myth of national unity which maintains that Quebec is part of whatever we decide Canada to be; that is, that Quebec's "peopleness" must somehow seamlessly meld with our own to create a new "people." But, as we shall see, historically such a fusion of different cultural nationalisms is impossible; indeed, it is a kind of sin against nature— especially when the peoples in question speak different languages.

One begins to see why we refrain from self-criticism.

Most modern nation states, with the possible exception of Great Britain (which managed it a little earlier), came into existence after the American and French revolutions. These were, like Canada, democratic states which offered citizens equal rights and an equal sense of membership.

But most of these new countries, which by the late nineteenth century included Germany, Italy, Greece and many of the other familiar European states, also came with a *de facto* ethnic identity. That is, they shared elements of a common language, literature and history. Their citizens were united by more than individual rights; they also had a collective cultural heritage which conferred on them a sense of pride and belonging.

Since the Enlightenment began shortly after 1700, the dominant idea in western societies has been that of individualism and universal human rights. Nationalism, however, comes from a competing historic idea based on the irreducible need of human beings to belong to a community. The new states resolved this uncomfortable contradiction by claiming that their democracies had evolved something called "civic" nationalism, which distinguished them from unhappy states having "ethnic" nationalism, where those not part of the dominant group had fewer rights, or none at all.

This overstated, even Manichean distinction is still with us. An example occurs in Michael Ignatieff's recent book about nationalism, *Blood and Belonging*. "Civic nationalism," he writes, "maintains that the nation should be composed of all those— regardless of race, colour, creed,

gender, language, or ethnicity— who subscribe to the nation's political creed.”³

According to this notion, one of the freedoms of people living in a democracy is freedom of language. But in actual fact, almost all of the modern nation states— with the painful and particular exception of Canada— use a single language.

In some of these countries, uniformity of language is a happy coincidence, a historical residue. But others, particularly Great Britain, France and the United States, had to fall back on “the introduction of linguistic uniformity”⁴ in order to deal with groups that didn't speak the dominant language. In France, languages like Breton and Occitan, which had happily perked along for centuries, were eliminated by state policy in less than 100 years. In the United States, colonies that had been founded by non-English peoples— the Dutch in New York, the Germans in Pennsylvania— saw their large populations assimilated less than 50 years after the revolution. The francophones of Louisiana took longer. It was necessary until 20 years ago to beat children who persisted in speaking French in school, but now the language is effectively extinct south of the 49th parallel.

Why? The usual reason given is practical: that the other “civic” freedoms depend on easy communication among citizens, for which a common language is essential.

But it remains an uncomfortable fact that a common language is also one of the profound requirements of “ethnic” nationalism. Here the reason given is not practical, but has to do with meaningfulness and belonging, with the sharing of a common culture and outlook on the world.

At the time of Confederation, in 1867, all the countries of the western world were wrestling with this dilemma.

The idea of formal individual rights created a profound excitement which can still be sensed by a reading of the American Constitution. It

was the motivating principle of the French and American revolutions, and it created what has been called “the first wave of modern nations.”⁵

But it wasn’t long before a reaction set in. Humanist thinkers were repelled by the idea which emerged with Locke and Hume that nature might be no more than a sort of large mechanical toy waiting to be exploited by atomized human beings with loyalty to no-one but themselves. Was there no meaning in nature, or in our relationship with it? they wondered.

Their reaction took the form of the Romantic movement, and its political expression was nationalism. Where the Enlightenment suggested that a nation was little more than a contract, nationalist thinkers claimed that humanity was divided into “natural” nations which had evolved in close relationship with the physical environment. Everything about such a community, from its customs to its shared history— but especially its language— was an expression of its organic relationship with the natural world. It had an inherent right to become a political nation.

This was the idea behind the “second wave” of nations, the popular uprisings which created the German, Italian and Greek states in the mid-nineteenth century.

In pre-Confederation Canada there was a lively competition between these ideas, with many people attracted to America’s extreme expression of individual rights. But Canada was the home of two peoples speaking different languages. And the French, as a diminishing minority in North America, were concerned above all for their collective survival. In the late 1700’s and early 1800’s, the United States was threatening to annex the British colonies, and its evolving “linguistic uniformity” was already quite evident to the French Canadians. “The French Canadians had entered Confederation not to protect the rights of the individual,” writes philosopher George Grant, “but the rights of a nation.”⁶

And therein lay the dilemma. If Canada itself was to be a nation, how could there be another nation seeking protection within it?

Matters were complicated by the fact that Great Britain, that other “first wave” modern nation, had also had a wee problem with linguistic minorities— to wit, countries speaking Irish, Scots and Welsh respectively— which it had gobbled up. These languages were being systematically destroyed in the early nineteenth century, about the same time France was doing in its minority languages. My great-grandmother, who was a refugee from the Irish famine of the 1840’s, was also a refugee from the forced anglicization of Ireland which had been underway since the 1820’s. She still spoke Irish when she arrived in the Ottawa Valley, but was so traumatized by what she had seen— and the fact she was still living in a British possession— that she flatly refused to teach the language to her daughter, my grandmother.

Linguistic intolerance was ingrained in the English settlers who came to Canada. Between the Conquest of 1760 and Confederation in 1867, it was twice officially proclaimed (and once unofficially) that the French would be forcibly anglicized. These policies didn’t last long— for the obvious reason that French Canadians at the time were not a minority in Canada, but rather a vast majority. Who exactly was going to force them?

The policies also failed for the less obvious reason that the French already thought of themselves as a “people.” [The ideas of romantic nationalism had reached Quebec by the 1820’s, long before Confederation, and were enthusiastically expressed in an outburst of novels, poems, and popular histories. By 1837, the Canadiens were quite ready to create themselves as a “second wave” modern nation with a strong ethnic identity. They even tried to do it the romantic way, with muskets]

The uprising failed, but the will to create a nation simply went underground. Instead of seeking political independence, French Canadians (in the expression of Quebec sociologist Fernand Dumont) set out to build a “cultural nation.” When their representatives sat down to negotiate the terms of Confederation, it was with the idea that Quebec would be the home of this cultural nation. In essence, the Canadiens proposed to

erect a state on the principle of romantic nationalism *within* a larger state committed to civic nationalism. Canada implicitly accepted the deal, on condition that future western provinces be English-speaking.

Since, as we have seen, these two kinds of nationalism are not as distinct as their respective partisans pretend, there was a good deal of confusion from the beginning. Also, within English Canada itself there was an influential strain of romantic nationalism which showed up shortly after Confederation in the "Canada First" literary movement. To read some of this movement's poetry today, with its emphasis on the achievements of sturdy Anglo-Saxons defying the rigours of a northern land, is to be in no doubt at all about its ethnic provenance.

But there was this difference between English and French Canada: that while the English were divided between the cultural and civic models of nationalism, the French were very clear and committed to the former. For them, given the reality of their situation in North America, there was no other way.

English Canadians suffered, and continue to suffer, enormously from the pull between the two forms of nationalism. Perceiving early on that there could be nothing to distinguish our civic nationalism from that of the Americans, who speak the same language we do, we set out to build a structure of cultural nationalism that would distinguish our "nation" from their "nation."

The problem here was, which culture? In the early days, the answer was clearly British, since most English Canadians were Orange Protestants with a zealous attachment to the glories of the British Empire. It led to deathless poetry such as this from John Gay: "Hail our great Queen in her regalia: One foot in Canada, the other in Australia."

Although we like to think fondly of him today, Stephen Leacock illustrates why this imperial strain was doomed. In a perfectly serious utterance, he advanced the view that the Ukrainian farmers flooding west at the turn of the century would one day feel a tug in their hearts and tears in their eyes at the mention of Nelson's exploits at Trafalgar.

This did not come to pass. Romantic nationalists recognize that history cannot move the hearts of a people unless it is *shared* history. The necessity to populate the empty west meant that more and more English-speaking Canadians would not have an ancestral connection to England.

Thoughtful Canadians were aware as early as the first decade of this century that Canada's Britishness was being replaced with Americanness. The United States is an enormous machine for atomizing communities, and in 1900 it was just getting into high gear. Young English Canadians evidenced very little interest in writing national epics, and much more in becoming consumers. They were rapidly losing interest in the exploits of their ancestors and the glories of their religion. The country could only survive if a truly Canadian identity were erected in place of the decaying British one.

In following this line of thought, policy makers implicitly admitted a particular usefulness of nationalism: that when a country is threatened with absorption by a powerful neighbour, nothing but culture will do to create the collective will necessary to meet the threat. (This, of course, also applies to Quebec, but it is part of the intellectual double bind of English-Canadian nationalism not to see this.)

For this reason, organizations like the the Canadian Broadcasting Corporation and the Canada Council were given mandates which, however diluted and sweetened, still bore the imprint of romantic nationalism. It can be seen in the hearty determination to help Canadians "tell their stories" to each other and to reflect the particular geography in which they live.

With the tide of rabid Britishness ebbing away, English Canada could have decided at this point to make common cause with the cultural nationalism that was already deeply rooted in Quebec. There could have been an acknowledgement that both peoples were trying to create organic and separate identities for themselves, in line with the principles laid down

by the romantic philosophers. Our originality would have been to do this within a single political state.

But this was not to be. To begin with, a heritage of bigotry against French Canadians had begun at the time of the Conquest and has been zealously pursued ever since. Illegal laws were passed in New Brunswick, Ontario, Manitoba and Saskatchewan to suppress French schools. There was the idea, less frequently uttered aloud, but widespread, that Lord Durham had been right: Quebec's was a backward people, a doomed culture, a population that could only be saved by being anglicized. One did not hold out one's hand to offer an equal partnership to such people.

"We British Canadians possess a sense of racial superiority which seems to be innate in us, and which we do not acknowledge even to ourselves," wrote W. Eric Harris in 1927. "Deep-rooted in us is a feeling that the man who speaks a foreign language, who belongs to another race, must be inferior to ourselves, and we treat him, in spite of ourselves perhaps, with a mixture of a little pity and a small contempt. Whether we have openly shown to the French Canadian this sense of superiority, or have subtly inferred it, nevertheless he feels its existence, and this does not help the development of that co-operation which is essential to the national welfare."⁷

Religious passions ran so high in the 1920's that Harris felt he had to reassure his readers that he was a loyal Orangeman. He was a courageous writer, and a perceptive one. He had already noticed what Laurendeau would perceive nearly 40 years later: that absence of English-Canadian self-criticism, that refusal to "acknowledge even to ourselves."

Where did it come from? It may have served to mask a conflict deep within British Canadians. On the one hand, the rise of Orangeism after 1850 had given them a taste of ethnic passion. On the other hand, the older Puritan tradition, expressed in the ideas of John Locke, enjoined them to an extreme individualism, an almost pathological mistrust of collective belief and action. Locke had argued that we should "wrest

control of our thinking and outlook away from passion or custom or authority, and assume responsibility for it ourselves.”⁸ These ideas also lay behind American expansionism, which helps to explain why many British Canadians, in spite of themselves, were fascinated with America.

None of this was good news for the French, who, with their attachment to Catholicism and community, seemed to deserve the “little pity and a small contempt” which generations of English-Canadian children lapped up with their morning cereal (unilingual boxes, please) and school history books.

At the same time, English Canadians had a residual affection for the idea of cultural nationalism, for the idea of being a people rooted and secure in its homeland. When they weren’t busy disliking the French, they were secretly envious of them. Again, W. Eric Harris:

We do not give our French-Canadian brother the credit for being the able and cultured man he is. We ourselves become more American each day, and it is well for Canada that we have in Quebec a people who hold fast to the older, sounder traditions of life. The attractions of materialism do not take hold of them as they do of us. There, there remains a sense of the beautiful, a love of song and legend, an attachment to duty.⁹

Gradually, the idea took hold in English Canada that, however desirable a cultural identity might be, actually creating one was a rather disagreeable and *unsophisticated* business. Perhaps building a culture could somehow be delegated, or subcontracted, to these French Canadians, who seemed to have such an enthusiasm for it. “You could easily write a dozen adjectives beside the name of the Englishman and everyone would recognize him,” wrote Bruce Hutchison in 1942. “The Canadian, however, leaving aside the distinctive and clear-cut people of Quebec, is still a blur.”¹⁰

Hutchison saw hope in what he called an evolving Canadian character

that would be a blend of English and French. Like many anglophones who thought this way, he was perfectly aware— but preferred not to see— that the two groups lived separately, rarely intermarried, and generally knew nothing about each other. Describing a visit to Quebec City, Hutchison unwittingly describes this split mind-set: “Always as I walk these quiet streets I feel that behind the walls is a life, strange, exotic, rich, that I shall never see or know. Probably there are only ordinary people on the other side of these shutters... but I will never believe it.”¹¹

Because this notion that the folkloric French could help us create a cultural identity was little more than wishful thinking, English Canadians continued to rely on the decaying Britishness of Canada to anchor themselves. My own childhood memories go back just far enough to recollect the last gasp of the old Orange ethnicity. In the 1950’s, children in my suburban Toronto neighbourhood— with names like Gale, Haddow, Bentley— still grouped themselves by religion, hurling the epithets “Catholic” and “Protestant” at each other. For the longest time I thought the latter word was spelled Proddisin, and I had not the least clue what it meant apart from its association with a few elderly men on knackered-out white horses who clopped through downtown Toronto each summer in a sad little parade.

A well-meaning élite of the Vincent Massey variety tried to foster a new sense of identity strictly rooted in Canada, but this didn’t work too well. It did produce a certain flowering, of which the paintings of the Group of Seven were the most striking example. But the language of romantic nationalism which went with it already seemed archaic and even embarrassing in anglophone North America. It is “only through the deep and vital experience of its total environment that a people identifies itself with its land,” wrote Lawren Harris in 1948. “We [the Group of Seven] were convinced that no virile people could remain subservient to and dependent upon the creations in art of other peoples... To us there was also the strange brooding sense of another nature fostering a new race and a new age.”¹²

By the 1960's, when I was a student, there erupted among the artistic and intellectual élite a much more aggressive cultural nationalism directed against American penetration of our country, part of an international revulsion against the vacuity and materialism of the world which had been left to us by the Enlightenment. Indeed, "flower power" can be seen as a resurgence of the romantic idea, of the search for meaning. In many places it encouraged bonding with one's local land and history, nowhere more so than in Canada, where it helped foster the first great generation of Canadian novelists— Margaret Laurence, Michael Ondaatje, Margaret Atwood.

Unfortunately, the underlying nationalism of most English Canadians had by then become so diffuse and "civic" that the new movement did not last long or accomplish much. Today Canadian movies can still not be seen in Canadian theatres, and our legitimate theatre, founded with much fanfare in the sixties, has collapsed before a tidal wave of international mega-musical drivel. When the Mulroney conservatives, with their continentalist bent, began, in the mid-eighties, to dismantle the few modest policies that had been put in place to protect Canadian culture, "most of the country yawned."¹³

This development was foreseen by one of the great thinkers of the Canadian mid-century, George Grant. In 1966, in *Lament for a Nation*, Grant argued that Canada was finished as a state because none of its élites, especially the business élite, were committed to cultural nationalism. Therefore there could be no real opposition to the American model, which took its "thought from the eighteenth-century Enlightenment. [Its] rallying cry was 'freedom.' There was no place in their cry for the organic conservatism that predated the age of progress."¹⁴

Grant defined this conservatism as "the right of the community to restrain freedom in the name of the common good." Canada had once had such a conservatism, which generated a "common intention among its people" to resist absorption by the United States. It was behind the

constitutional arrangements of 1791 and those of Confederation. “Both [French and English] peoples recognized that they could only be preserved outside the United States of America” since America was a country which “has always demanded that all autonomous communities be swallowed up into the common culture”¹⁵ as the price of individual rights.

Grant wished that the different conservatisms of the two founding peoples “could have become a conscious bond” so that “this nation might have preserved itself.”¹⁶ But alas, the nationalist tradition inherited from Britain was not “philosophically explicit.”¹⁷

French Canada, on the other hand, was strongly rooted. He believed that it would resist absorption much longer than English Canada, but that the forces arrayed against organic human communities in the twentieth century were ultimately irresistible. Reaching for the elegiac tone, he pronounced “French-Canadian nationalism... a last-ditch stand. The French on this continent will at least disappear from history with more than the smirks and whimpers of their English-speaking compatriots—with their flags flying and, indeed, with some guns blazing.”¹⁸

As Grant wrote those words, the precursor groups of the Parti Québécois were already being founded in Montreal. Although few of the political architects of the Quiet Revolution sought independence for Quebec, they had unleashed a great upwelling of cultural nationalism which had both the good and bad qualities of such a movement. It exaggerated the injustices suffered by Quebeckers, and made a gentle singer like Félix Leclerc write songs about “the anger that slips between a man’s skin and his soul.” But it also tapped into a genuine current of romantic nationalism which had first bubbled up 150 years earlier, and which—unnoticed by a patronizing and self-preoccupied English Canada—has flowed uninterrupted ever since.

When it first became apparent that Quebec might actually strike out for independence, the attitude of English Canada changed overnight. Gone was the fond old folkloric prose, wherein a hollow-cheeked

secessionist could be dismissed as a "mountebank" by Bruce Hutchison or written off as a loser whose face showed "drawn and bitter leanness" by Hugh MacLennan.¹⁹

Suddenly, Quebec sovereigntists were multiplying into a formidable force. And as they did so, Canadian commentary on Quebec lost the wistful tone that it had once possessed. Faced with the threat of its own dissolution, Canada suddenly remembered that there were two faces to romantic nationalism: one of them was warm and fuzzy and enjoyed step-dancing with the village girls.

But wasn't there another side? Hadn't romantic nationalism led to fascism, racism, and fanaticism in Europe? "The ambition of nationalists is to fuse the nation with the state [through] mystic commingling,"²⁰ said the *Globe and Mail* in a breathless editorial about the Parti Québécois last year, darkly adding that these are the sort of "people who believe they have a historic mission to fulfill."

Also, they're anti-Semites, added novelist Mordecai Richler in any forum that would publish him. Racists. Monsters, breathed the financial newspapers.

It was a remarkable transformation. In less than 30 years, English-Canadian rhetoric had changed from a nostalgic envy of Quebec to the diagnosis of a rapidly metastasizing fascist cancer on the banks of the St. Lawrence.

As always in these cases, the battle against nationalism itself generated nationalist behaviour. Seeing our country at risk, our civic nationalism is rapidly mutating back into the ethnic variety—ethnicity here defined in terms of language and territory. English-speaking Canadians are crying out, with appalling unanimity, that the 60 per cent of French-speaking Quebecers who wish to secede are deluded and dangerous people who must be firmly dealt with. Many agree that fellow English speakers "trapped" within a seceding Quebec must be "saved," if necessary by sending the army to Montreal to forcibly keep it within Canada's boundaries. The nineteenth century provides several precedents for such

“rescue missions,” and they are invariably motivated by the majority’s profound conviction of the inferiority of the seceding minority.²¹

“There is one type of fear more devastating than any other: the systemic fear that arises when a state begins to collapse,” writes Michael Ignatieff. “Ethnic hatred is the result of the terror that arises when legitimate authority disintegrates.”²² Of course, he wasn’t thinking of English Canadians when he wrote that. He was thinking of Serbians... or at least of Quebeckers.

Quebeckers themselves, however, were little intimidated by all of this. On the contrary, it confirmed their intuition that English Canada was not a place and English Canadians were not a people— just an agglomeration of confused and red-faced bullies. They had seen these bullies many times before, in the burning of the village of St. Denis, the schools of Saskatchewan, and the recruiting halls of the Canadian army, when new conscripts were told to choose between English or the brig.

Quebec has this advantage: it is older than English Canada, and has always been clear on the nature of its nationalism. The majority of thinkers in Quebec believe that a diffuse sentiment of being a “people” predates the Conquest by the English. In their view, the Conquest was a shock which caused this sentiment to become a conscious and “national” one.

It is perhaps not a coincidence that the word “nationalism” first appeared in an obscure German pamphlet published not many years after the Conquest, in 1774. Certainly it was an idea which seemed custom-made for the small and beleaguered “people” which had taken root by the shores of the St. Lawrence River.

CHAPTER FOUR

Here is a ghetto gotten for goyim
O with care denuded of nigger and kike
No coonsmell rankles reeks only cellarrot
Imperial hearts heave in this haven
Cracks across windows are welded with slogans
There'll always be an England enhances geraniums
And V's for Victory vanquish the house fly.
— Earle Birney, "Anglo-Saxon Street," Toronto, 1942

For all its beauty of language, *Menaud*, *Maître-Draveur* also illustrates that which is naive and untenable in the idea of a Herderian people—particularly since the Holocaust has intervened, an experience which destroyed two centuries of romantic optimism.

But if an organic society represents an unattainable utopia, so too does the opposite simplicity of the "atomized" and self-creating individual. Just as the ludic side of human nature is amused at the notion of a peaceable folk living in a valley and strumming guitars, the gregarious side understands that there can't be such a thing as an individual outside of the community. The truth is somewhere between the extremes, and the happiest—or luckiest—societies cluster there as well.

The resistance against the romantic extremism of ultramontane Catholicism was not long in coming in Quebec. As early as 1884, Félicité Angers published *Angéline de Montbrun*, an apparently anodyne story about a woman who struggles between worldly and spiritual love, finally choosing to take the veil. Recent feminist critics have demonstrated that Angéline in fact becomes deranged under the pressure to make the "right" decision, and that the book is an act of subterranean resistance.

Others soon followed. The clerical advocacy of folklore returned to

haunt the Church in the form of Rodolphe Girard's *Marie Calumet* (1904), a novel inspired by a bawdy old song of the same name. Marie Calumet is a curé's housekeeper who can't seem to understand where the line is drawn between sacred and profane. In the novel's most famous scene she is unable to decide what to do with a bedpan used by a visiting bishop. It seems impious to empty it, so she seeks advice. "Monsieur le curé, what should I do with His Excellency's holy piss?"¹

Even Octave Crémazie grew tired of simplistic patriotism. "Our country hasn't much taste in poetry. Rhyme *gloire* with *victoire* often enough, *aieux* with *glorieux*... heat together over a patriotic flame and serve hot."² By the turn of the century, novelists like Robert Lozé preached the benefits of getting technical training in the United States and setting up modern factories in Quebec, and not much later than that the satirical revue *Le Nigog* started attacking the Church—which, of course, reacted ferociously, but already with a tinge of autumnal resignation.

At the risk of stating the obvious, this social evolution was taking place *inside* Quebec. Crémazie's weary fatigue with "our country" had nothing to do with Canada. Psychically speaking, Canada had dropped off the French-Canadian map. So, at long last, had France. Quebec, for better or for worse, was a society evolving on its own. "We wanted a country, and to do that we had to create a heritage," writes Jacques Godbout. "Literature in Quebec became the fundamental aspect of a political discourse."³

This fact of autonomous cultural evolution is the determining difference between Quebec and English Canada. Psychologically speaking, most of the British and Loyalist settlers who by 1867 had only just finished clearing their land were quite happy to remain British citizens. The project to unite four colonies into a nation called "Canada" was little more than a gesture of economic self-defence against annexation by the United States.

Confederation was, by anybody's standards, a patch job of nation-making: we remembered to pick up an anthem, but absent-mindedly

forgot a flag. And there was— something that English Canadians prefer to forget— no popular referendum. Both MacDonald and Cartier knew that the people of Quebec would have voted No. Instead, they browbeat Quebec's representatives into a narrow vote (27 to 22) in favour of Confederation. Most who voted for it did so out of fear of the United States. At least one, Antoine-Aimé Dorion, warned that if Confederation were voted "without the sanction of the people of this province [Quebec], the country will have more than one occasion to regret it."⁴

Culturally speaking, the ethnic British population of the three English-speaking provinces simply carried on as if Canada were still part of the United Kingdom. Lip service was paid to the governing romantic notion that a nation should have its own culture, and a Toronto-based artistic movement known as Canada First was duly put in place. But these writers, most of whom identified themselves as "imperialists," were attempting to square the circle. They were proud of their new country, but only insofar as it was part of the British Empire. Their emotional loyalty remained with the metropolis; only their bodies were in Canada.

Maybe that's why so much of their poetry compared Canada to an oversized athlete. Sir Charles G.D. Roberts, better remembered for his animal stories, wrote that Canada was a "Child of Nations, giant-limbed/ Who stand'st among the nations now/ Unheeded, unadored, unhymned."⁵ Torrents of terrible verse by any number of writers described the rocks, the rivers, the twisted pines, the vaulting mountains. E.H. Dewart prescribed "a national literature" the way my mother prescribed cod liver oil, as "an essential element in the formation of a national character."⁶

It is hard to imagine that anybody much enjoyed this pompous, dutiful literature. It was, for one thing, lacking in human interest. There were few people in these empty landscapes, and certainly nothing resembling a nurturing human community. As Robert Haliburton sadly wrote, noticing the lack of excitement in the wake of Confederation, "Can the generous flame of national spirit be kindled and blaze in the icy bosom of the frozen north?"⁷ (Perhaps not, but he did launch a deathless

metaphor; a century later, Northrop Frye lamented that "the colonial position of Canada is a frostbite at the roots of the Canadian imagination.")⁸

Because their hearts were elsewhere, English Canadians simply reproduced English society, minutely and as dutifully as possible. There was very little spontaneity, joyfulness, or the shared commemorations of a growing community. Instead, there was a perpetual looking over one's shoulder. As Irving Massey has perceptively noted, in early English-Canadian literature, "community existed, and perhaps still exists, only in the form of readiness to answer the call of duty: indeed... for Canada, duty takes the place of nationality."⁹

In 1904, Sara Jeannette Duncan, a brilliant young journalist who became arguably the first serious novelist in English Canada, published *The Imperialist*, the story of a lawyer in fictional Elgin, a city much like Brantford, Ontario—her birthplace—who runs for Parliament on the platform that Canada's future lies in economic integration with England. "I see England down the future the heart of the Empire, the conscience of the world, and the Mecca of the race," declares Lorne Murchison.¹⁰ His opponent, a free-trader, wishes to hasten the inevitable economic integration with the United States.

Elgin is a suffocating little city. Lorne's younger sister had "those qualities which appealed in Elgin... the quality of being able to suggest that she was quite as good as anybody, and the even more important quality of not being any better." Her family "had produced nothing abnormal, but they had to prove that they weren't going to."¹¹ Many years later, Alice Munro, born not too far from "Elgin," would write a short story called "Who Do You Think You Are?" which demonstrates that societies, once set in a direction, change little in several lifetimes.

The religion practised in Elgin is one of strict submission and joylessness, but no-one rises up against it. During a typical evening in the Murchison parlor, Lorne's elder sister holds forth: "A lot of our church people are going to stay at home election day," declared Abby. "They

won't vote for Lorne, and they won't vote against imperialism, so they'll just sulk. Silly, I call it." Lorne's mother silences her by recalling the priorities: "Well, what I want to know is," said Mrs. Murchison, "whether you are coming to the church you were born and brought up in, Abby, or not, tonight?"¹²

One day, Lorne Murchison glances down a laneway at Elgin's farmers' market, overflowing with fat summer fruit and caustic farmwives bellowing at customers. He experiences a momentary hallucination. "At that moment his country came subjectively into his possession, great and helpless it came into his inheritance as it comes into the inheritance of every man who can take it, by deed of imagination and energy and love."¹³

But the vision passes. He shakes it off, like cobwebs, and goes on to make his final campaign speech. He mocks the Americans for having ruined half a continent with the "spirit of revolt." He compares America to "the daughter who left the old stock to be the light woman among nations, welcoming all comers, mingling her pure blood." Canada, loyal to the Empire, is no such slut.

When French Canadians looked at this society— and they didn't have to look any further than Westmount or the Eastern Townships—they shuddered and described it as "l'avant gout d'une nécropole" (a foretaste of the cemetery).¹⁴ True, they had the Catholic Church to deal with; but no priest had ever— ever!— dared tell them not to laugh. "The house has been here a hundred years," says Jean-Marc in Michel Tremblay's play *La maison suspendue*. "My family had their fights here, they made up here, they screamed, stomped the floor, played the violin and accordion... memorable parties and crazy funerals. I'd have bought this house if it was falling down, just to keep the memories from fleeing up the chimney."¹⁵ In English Canada, part of this recipe had been misplaced. "Ontario," says a character in Irish writer Hugh Leonard's play *Da*, "isn't that the place where there's a very great deal of outdoors and not very much indoors?"

Irving Massey, who grew up in Montreal's Yiddish area in the 1940's,

notes in a recent study of Canadian literature that both the French and the Jewish in Montreal shared an "uproarious" community life. The English did not. "I cannot say that I understand fully why English Canada has not imagined itself in communitarian terms," he writes, adding that he has "not found, in most of the English-Canadian literature that I have read, satisfying images of social participation or 'stickiness' among people such as are rife in the novels of, for one, Michel Tremblay."¹⁶

Whatever this inhibition was, it was durable. The empty, inhuman landscapes of the Canada First movement are still present in the Canadian imagination. The vocabulary has changed—we no longer indulge in what Carl Berger calls the "crude environmentalism" of the early writers—but neither have we made ourselves at home in Canada. The last sustained effort to create a thematic vision of Canadian literature was Margaret Atwood's *Survival*, written in 1970. Although its language is up-to-date, it essentially repeated the grand old myth of a nation of lonely, atomized individuals hanging on by their virtuous fingernails in the teeth of an arctic gale.

About the only reference to French Canadians in *The Imperialist* comes from a grizzled party hack, who observes that whatever the merits of imperialism, it's a lost cause because of Quebec. The essayist E.K. Brown, writing in the 1940's, repeats this observation, adding that after the failure of the imperial dream, Canada "entered upon a period in which thinking was extremely confused."¹⁷

One can see the beginnings of this in Lorne Murchison's election speech. The noble verses inscribed on the Statue of Liberty, to him, mean little more than that the United States is lifting its skirts and "mingling her pure blood" with inferior races—a thought which Lorne rejects with a shudder of repressed eroticism.

Canada was, however, bound to adopt a similarly open policy. It was clear that there would never be enough ethnic British immigrants to populate the west. And yet if it were not populated by English speakers, the ever-fecund French might begin to fill the void. Worse, they were

already there! They had settled the west in dribs and drabs for two centuries, in the process also creating the French-speaking Métis. In 1870, when Manitoba got its charter as a province, it was half French, and the Orange demagogues in Ontario were nearly hysterical with the need to get English farmers onto that prairie on the double quick. “The desire to see English farmers settle on the prairies presupposed that a new Canadian nationality [which was interpreted in racial terms by many] already existed as an ideal by 1900,”¹⁸ an ideal proposed by, among others, Stephen Leacock, in his writings as an economist.

Since there were not enough English farmers for the vast west, the Canadian government reluctantly lifted its skirts to the Ukrainian peasants, followed by immigrants from equally remote locations. English settlers reacted to the presence of these groups by simply avoiding them. As prairie novelist Frederick Philip Grove—who himself had had to change his name because of anti-German prejudice—wrote in 1928, “The British will not mingle with [other immigrants]. Why not? From one single reason: from racial conceit.”¹⁹

Sympathetic writers have argued that British Canadians were not inherently racist, but merely ethnocentric. They were proud of the accomplishments of the British Empire, and thought highly of themselves for being associated with it. What pushed them toward racial ideas were a number of “peculiarly North American anxieties”²⁰ created by the necessary presence of immigrant groups which often outnumbered them, and which needed to be anglicized. Nothing in their experience had prepared them for this task, and to say they were “confused” by it is putting it mildly.

This created an opportunity for racial theorists like the American Madison Grant, whose book *The Passing of the Great Race* (1916) lamented the “mongrelization” of America’s English blood. He thought Canada could still avoid this fate and create “the finest and purest type of a Nordic community outside of Europe.”²¹

Grant was popularizing ideas which had first been developed by the

Frenchman Arthur Gobineau. Gobineau had argued that there was a hierarchy of races, and that the superior ones were going to be tragically overwhelmed by the inferior ones. Gobineau certainly influenced a few French-Canadian writers like Lionel Groulx. But his ideas, through popularizers like Madison Grant, also arrived in English Canada and were widely spread by the poets and novelists of the young country.

There was one group which left these theorists uneasy and very often flummoxed: the French Canadians. Just as they are virtually invisible in the world of *The Imperialist*— except as a gray and menacing block of hostile voters— so they remain largely invisible in English-Canadian fiction, from the beginning right down to the present day.

There may be a simple explanation for this: the French Canadian, if he is to appear in English-Canadian fiction, must perforce be speaking English. He may speak it badly, but he is already somewhat assimilated. In addition, he is physically in English Canada, far away from Quebec, whose internal life very few English-Canadian novelists have ever tried to portray. Where he is represented, it is as a part of the colourful ethnic background, a slightly moronic fellow with a funny accent. He joins the natives, the Ukrainians, and the Jews in the role of villain, sidekick or untrustworthy small merchant.

But in the end, those other minorities are assimilated and forgiven. The individual French Canadian may be assimilated, but he will never be forgiven, because his *group* cannot be assimilated. It is his group which killed the imperial dream, and that will not be the last of its crimes. Still to come are the conscription crises, the War Measures Act, and the independence referenda. "Johnny François," as he is described in *The Imperialist*, will wear his Gobineau colours long after the others have been welcomed into the Canadian family circle. He will always be part of what Madison Grant called "the indigestible mass of French Canadians."

Johnny François' fate was already clear by the time Charles Gordon wrote his first novel in 1902. Gordon, better known by his pen name

Ralph Connor, churned out extremely popular potboilers about the “virile Christianity” which would conquer the Canadian wilderness.

A recent book, *Racial Attitudes in English-Canadian Fiction*, analyzes the painful evolution of Gordon’s attitudes toward natives, Jews— and French Canadians— in a series of bestselling novels starting with *The Sky Pilot*. From early stock stereotypes of Jews, Gordon gradually evolved over the next 30 years toward greater sensitivity. In his last novel, *The Gay Crusader* (1936), aware of what was happening in Germany, he tried, rather self-consciously, to create three-dimensional Jewish characters. Repenting his earlier narrowness, Gordon finally argued for “a new national unity that would wipe out forever from true Canadian hearts all the racial and religious jealousy and hate that has darkened the future of our Canadian life.”²²

However, Gordon was not able to accord his French-Canadian characters the same generosity that he found for other minority groups. In novels like *The Major*, *To Him That Hath*, and *The Runner*, French Canadians are shown to be either alcoholic, habitually lazy, or able to function socially only under the supervision of an anglophone. “Few other writers have depicted French Canadians so clearly as ‘white niggers of America,’” concludes the author of *Racial Attitudes in English-Canadian Fiction*, alluding to the title of Pierre Vallière’s 1968 book about the situation of francophones within Canada.²³

Other writers who make allusion to the French in Canada also failed to imagine them as fully rounded human beings. Ronald Sutherland, who founded Canada’s only faculty of comparative French and English literature at the University of Sherbrooke, made the following brief summation in 1971:

French Canadians can indeed be found in English-Canadian novels— there is Blacky Valois in Allister’s *A Handful of Rice*, Gagnon in Callaghan’s *The Loved and the Lost* and one of the prostitutes in his *Such*

Is My Beloved, René de Sevigny in Graham's *Earth and High Heaven*, Frenchy Turgeon in Garner's *Storm Below...* and a multitude of others; but these characters are generally either stereotyped or completely out of context.²⁴

Until Hugh MacLennan wrote *Two Solitudes* in 1945, there wasn't a serious piece of English-Canadian fiction that put the conflict of French and English in Canada at centre stage. The omission is a curious one, because the period after the turn of the century was fraught with human drama. There was, particularly, the bloody-minded battle waged by Orange Ontario to drive the French out of the west. "It was in this period that the incredible and moving stories of the québécois diaspora outside Quebec emerged," writes sociologist John Conway, "stories of assimilation, ridicule, prejudice, and discrimination— even of training children to hide their French texts when the education inspectors came to town."²⁵

The only acknowledgement of this struggle in the popular imagination of English Canada lies in the figure of Louis Riel, who is distant enough to have become the object of sentimental myth. He is the subject of books, films and even a 1967 opera by Harry Somers (in which, as an extra, I had the honour of hanging him). What is remarkable in these recountings, however, is how often the issue of the French language is marginalized, to be replaced by Riel the tragically misunderstood religious mystic. I remember once, as an arts reporter in the late 1970's, going on the set of an English-language TV movie about the Riel rebellion. The widow of Thomas Scott, the Orange agitator hanged by Riel's government, was portrayed as a doughty heroine. The Quebec actor who played Riel, Raymond Cloutier, explained to me during a break that he was having trouble getting the director to understand that Riel wasn't *entirely* just a picturesque lunatic.

As the hanged king of a French-Canadian west that never came to be, Riel has continued to inspire a certain delicious "obscure sentiment of guilt"²⁶ in writers like Margaret Atwood. But this literary activity serves

to mask the conspicuous absence of attention to the everyday destruction of the French language which has continued in the west until the present day. Less than 10 years ago, for example, the people of Saskatchewan successfully pressured their legislature to refuse official status to French—even though the Supreme Court had ordered the province to respect its bilingual charter. Given current Canadian sensibilities to minorities, it is significant that such measures, when taken against francophones, stir little if any reaction.

Why was this ferocious ethno-linguistic war omitted from the imaginative record of English Canada? To some extent, as we have seen, the French were victims of a general rise in racist sentiment which occurred throughout North America at the end of the last century. But there was this difference: no other minority group was daring to claim a place for its *language* in Canada. This explains why, when the Canadian army defeated Riel at Batoche, it conducted a methodical campaign of burning Métis settlements with the purpose of driving French speakers out of the territory.²⁷

The will to impose the English language on the west was nourished, as Christian Dufour argues, by the belief that the new territories were part of “the conqueror’s inheritance.”²⁸ Conversely, the will to forget the episode is part of a general embarrassment with this aspect of our national past. It accords poorly with our self-image as a kinder, gentler people.

These conflicting attitudes can be illustrated with reference to *Saturday Night* magazine. In 1890, Edmund Sheppard, the Toronto-based magazine’s founder, slandered several Quebec army officers who had served in the campaign against Riel. He called them cowards. When Sheppard was sued in Montreal he simply refused to go, implying that it was beneath an Englishman’s dignity to answer a subpoena from a French court. Sheppard unhesitatingly linked the western settlement issue to the Conquest. “Those of us who believe that the Battle of the Plains of Abraham was fought for something... will not permit the extension of French in the new territories.”²⁹

Two decades later this anger seems to have been sublimated into willed forgetfulness. "There is hardly one man in a hundred of the citizens of Ontario and the west who gives a thought to Quebec except at election time," reported *Saturday Night* in 1912.³⁰

It is often assumed today that English-French tensions at the time were principally religious, and that language has only emerged as an issue in recent times as religion diminished in importance. But in fact there was lively debate at the turn of the century about the meaning and practicality of speaking two languages within the same country. The Equal Rights Movement argued that Canadians would not be equal until they all spoke the same language, and its leader, Dalton McCarthy, laid out the reasoning in a sophisticated presentation to Parliament on February 18, 1890.

Addressing an audience which included Wilfrid Laurier and Hector Langevin (after whom a block of the Parliament buildings is named), McCarthy stated that the French in Canada were "a bastard race" because non-English speakers could not fully participate in the life of the North American continent. He carefully explained that by "race" he meant any community united by a common language. He was aware, he emphasized, that the new science of anthropology had put an end to any notion of definable physical differences between races.

A common language establishes a kind of intellectual fraternity which is a common link much stronger than that created by the real or supposed community of blood. We are strangers in each other's eyes if we have no common idiom... it is only through identity of language that men are grouped into nations.³¹

McCarthy argued, in effect, that there could be no true community between French and English in Canada until the French became invisible through assimilation. Once the French understood that everybody would be happier and more prosperous this way, he was sure they would agree. Above all, he declared, he was innocent of "any hostile sentiment to the

French-Canadian race."³² He was, in Charles Taylor's terminology, a believer in "instrumental thinking." Excessive languages were like excessive decoration on a tool or a machine, a relic of old-fashioned thinking.

That day in Ottawa, Hector Langevin observed incredulously that "he wants to destroy our race from the Atlantic to the Pacific." But McCarthy was innocent of any awareness of the pain caused by wrenching away another human being's identity. He was serenely convinced that the French would be, as Jacques Godbout put it, "happier. Happy," once transformed into anglophones.

Whatever McCarthy's underlying motives might have been, his remarks about language were perceptive. Quoting Lord Durham, he asked how there can be national feeling in a country divided into two populations which cannot communicate their experiences to each other?

Ultimately, McCarthy and his allies were successful in the west. Three provinces passed unconstitutional laws (and Ontario the dubious Regulation 17) to outlaw French schools, thereby breaking the thread of the language in a couple of generations. But Quebec settled into a siege mentality, contenting itself with securing modest measures of linguistic recognition. By 1910, it was established that business within the Quebec government would be conducted in French. By the early 1930's the federal government was persuaded to put the words "deux" "cinq" and "dix" on the currency, alongside the words "two" "five" and "ten." To our eyes today the measures seem small indeed, but they were fiercely contested.

Unlike writers elsewhere in Canada, those of the anglophone community within Quebec might have had direct experience of the French population. But a rigid social structure had grown up which prevented the groups from knowing each other. Among the upper class, debutante balls such as that held by the St. Andrews Society ensured that marriageable young anglophone women were unlikely to encounter francophone suitors. Among working-class anglophones, sometimes forced to inhabit the same neighbourhoods as francophones, mutual disdain generally

succeeded in separating the groups— a situation which was memorably dramatized in David Fennario's play *Balconville*. Claude and Johnny have been "friends" for a long time, but strictly in English. One day Claude loses his job, and Johnny's wife persuades him that it would show respect if he would express some sympathy... in French. The play's climactic moment is when Johnny, for the first time in his life, forces a few words of the hated language out of his mouth. "J'ai... de la peine... que t'as perdu... ta FUCKING JOB!" This is what the linguistic philosophers call "recognition." A little of it goes a long way: it is the beginning of authentic friendship between the men.

But *Balconville* is a work of our own time. In the post-war period, you'd have been likelier to see the ghosts of Wolfe and Montcalm kissing and making up under the Porte St.-Jean than such a work being written. During the first half of the century, anglophone writers in Montreal created a weirdly colonial literature in which life was carried on in a kind of tunnel connecting the English neighbourhood to the English church to the English offices downtown to the English bars where folks hung out after work. "Earlier writers like Stephen Leacock and Morley Callaghan," writes critic Michael Benazon, "very often wrote as if Montreal were a purely English-speaking city."³³ The two communities, in Mavis Gallant's phrase, were like "schools of tropical fish," each moving as a mass, and each possessing collective reflexes to avoid the other.

Once it occurred to Hugh MacLennan to write *Two Solitudes*, he must have felt as if he'd stumbled on a literary gold mine that everybody else had somehow overlooked. You can feel the excitement of exploring this terra incognita of the heart in the book's opening words: "Northwest of Montreal, through a valley always in sight of the low mountains of the Laurentian Shield, the Ottawa River flows out of Protestant Ontario and into Catholic Quebec. It comes down broad and ale-coloured and joins the Saint Lawrence, the two streams embrace the pan of Montreal Island, the Ottawa merges and loses itself..."³⁴

The book recapitulates the differences between French and English

Canada as understood at the time of its publication in 1945. Athanase Tallard, a hereditary seigneur and federalist member of Parliament, keeps up the noble struggle for the recognition of his people within Canada. His separatist son Marius holds him in contempt, while his other son Paul—under the influence of Athanase's anglophone wife—tries to feel his way toward a fusion of his parents' cultures.

Athanase tries to prove that French Canadians can be good businessmen, but is abandoned by his priest and community for his pains; and then by his anglophone business partner, to whom Athanase's only use was as a conduit to the French community. The old seigneur dies bankrupt and broken in spirit.

The second half of the novel traces his son Paul's romance with Heather Methuen, a daughter of Montreal's Anglo-Saxon ascendancy. She has broken free of the hidebound attitudes of her family, and she approaches Paul as an equal. MacLennan made it clear that their marriage was to symbolize the future of Canada, a harmonious blending of English and French.

Worldwide sales of MacLennan's novel hit 700,000 by 1967³⁵ and are probably over a million today, making it the imaginative work that has had by far the greatest influence on English Canada's understanding of French Canada. Clearly, the novel fulfilled a need, and in its time probably did a great deal to liberalize attitudes. It acknowledged the arrogance of the anglophone ascendancy in Quebec. It provided a positive role model of a sympathetic "Anglais" in the figure of Yardley, the old sea captain who has become bilingual and made friends with Athanase Tallard. The marriage of Heather and Paul, somewhat shocking by the standards of the time, offered hope that the awful strain of Canada's informal apartheid could be ended.

But to a bilingual observer today, such as translator Linda Leith, the book is implausible and actually perpetuated the attitudes it condemned. In a careful reading she shows that Yardley and Athanase always speak to each other in English, which upholds the old pattern that where both

languages are available, English predominates. She also notices that francophone characters who stand for the self-affirmation of Quebec culture, such as Father Beaubien and Marius, are treated as “narrow-minded” or “racist.”

MacLennan is deeply suspicious of French-Canadian nationalism... without showing any awareness that his own Canadian nationalism exposes him to some of the same criticisms... [he] associates French-Canadian nationalism and particularly Marius' gifts as a demagogue with Nazism and Adolf Hitler.³⁶

Most troubling is the character of Paul, who is represented as a francophone growing up in an entirely French village (although incidentally learning some English from his mother). Once placed in a boarding school in Montreal, Paul begins to think and function immediately as an anglophone. Later, when he decides that his vocation is to be a novelist, the writers that he mentions as influences are British or American. It is not so much that he has been assimilated, observes Leith, as that he was never—as an imaginative creation—French in the first place.

It is understandable that MacLennan and his original readers (circa 1945) might have overlooked the problem with Paul, which, once noticed, makes his “symbolic” marriage with Heather meaningless. This is not a portrait of an intercultural marriage. It is a mere anglophone fairytale, featuring a pretend francophone who poses none of the difficulties for Heather that a real francophone would.

What is more troubling to Leith is that anglophone critics during the next 45 years did not notice the problem. French critics did, but “the almost complete separateness of the French and English literary worlds of Canada”³⁷ prevented the message from getting through.

In 1967, MacLennan returned to this theme with *Return of the Sphinx*, widely considered to be a literary failure. But it also demonstrated how threadbare his character categories had become in the light of the Quiet

Revolution. He is still rhetorically sympathetic to French Canadians, but the separatist characters once again are presented as demagogues and terrorists. The anglophone hero, the politician Bulstrode, offers little more than Pierre Trudeau's doctrinaire liberalism as a cure-all for the situation.

Nonetheless, MacLennan paved the way for other writers trying to approach the subject. Some of these, such as Mavis Gallant, have acknowledged their debt to him. At the same time, as Quebec anglophone society gradually liberalized, it became possible for there to be anglophone writers also fluent in French. These—and here names like Clark Blaise and Mavis Gallant come to mind—were able to cross the language barrier and create more realistic francophone characters than MacLennan or his predecessors could.

Blaise, for example, worked with the fact that he had been brought from the United States to Quebec as a child, and thrust into a French community where he had to learn the language in order to survive the adolescent jungle. Mavis Gallant was sent to French schools as a child, even though her parents could not speak the language. Both writers are alert to the fact that anglophone Quebecers *resisted* French because their status as a ruling élite depended on forcing the French to speak English. In Blaise' story "North," the young boy who recounts the tale remembers that his mother "was one of those western Canadians of profound good will... who could not utter a syllable of French without a painful contortion of head, neck, eyes and lips. She was convinced that the French language was a deliberate debauchery of logic."³⁸ In the Linnet Muir stories, Gallant also creates an autobiographical heroine, a brusque young pre-feminist who went to French schools but knows enough to keep the language to herself in the anglo milieu where she lives. She hears her father deliberately contort the French nanny's disapproving "pas si fort" into "passy four," the kind of insulting mispronunciation meant to remind the dominated who is in charge.

Both writers demonstrate, perhaps for the first time in English-Canadian literature, a respect and affection for French culture (as opposed

to romanticizing it from afar). Gallant, for example, understands the communitarian "stickiness" which Irving Massey mentions as one of the defining differences between the two cultures. When Linnet Muir returns from New York, she does not go to live with her chilly family, but rather with Olivia, the nurse she has not seen for many years.

Believing that I was dead, having paid for years of Masses for the repose of my heretic soul, almost the first thing she said to me was "Tu vis?" I understood "Tu es ici?" We straightened it out later... On her deathbed she told one of her daughters, the reliable one, to keep an eye on me forever.³⁹

Even Linnet's imagination is affected by going to a French school. As a girl she ran one day into the traffic, believing Satan—"furry dark skin, claws, red eyes, the lot"—had appeared and urged her to do so. "I had no idea until then that my parents did not believe what I was taught in my convent school."⁴⁰

Gallant wrote these stories in the mid-fifties. A little later, in 1967, Hugh Hood was able to go farther, writing stories about French Canadians, in English, in which no anglophone characters appear. A farmer sells his land to a mall developer; a stereo salesman falls in love with a girl on a bus; Gilles the garage mechanic is beaten by the police in an independence demonstration. In these everyday stories of Quebec as it existed 30 years ago, we have the impression of overhearing small dramas taking place in French to which we otherwise would have no access. Hood allows us finally to pull aside the curtain which prevented Bruce Hutchison from seeing the "exotic" life of Quebeckers.

Is it so exotic? Not in a large or melodramatic way. But the small touches and tonalities are certainly not those of English Canada. The policemen who beat up the demonstrators are unhappy to do so because they covertly admire disorder in a way that is, as the old writers would say, unthinkable to the Anglo-Saxon mind. And when Gilles, bleeding

from several head wounds, by chance meets a young woman named Denise whom he has not seen for several years, she confronts him with the sang-froid of an intimate family member. "What's the matter with you, you're a mess." Informed he has been beaten by the police, she replies calmly that *she* has been "visiting the Archambaults," but she'll walk him home. En route she explains why young rioters are "fools, babies" and how the student leaders of the movement make sure it's garage mechanics who get their heads split. She is 19 years old, and embodies an assertiveness arising from the old Quebec matriarchy that would be implausible, to say the least, in her counterparts in Toronto or Calgary.

A nation secure in its cultural identity, Charles Taylor has pointed out, is in a better position to be generous to a minority. But English Canada is not permitted to think of itself as a "nation," or to define a cultural identity for itself. So it is not surprising that English-Canadian writers are flummoxed as to what to do with French-Canadian characters.

At the present time, English Canada has not even succeeded in naming itself as a geographic entity. As political scientist Reg Whitaker has pointed out, the word "Canada" defines an entity which includes a place called Quebec. There is actually not a name for the rest of the country; nor is there likely to be.⁴¹ The doctrine of national unity, as elaborated by Trudeau, forbids English Canada to develop its own identity; to do so would tend to accelerate the departure of Quebec.

A certain number of English-Canadian writers have made their peace with this situation. These are the words Robertson Davies puts in the mouth of Solly Bridgetower in *Leaven of Malice*: "Why do countries have to have literatures? Why does a country like Canada, so late upon the international scene, feel that it must rapidly acquire the trappings of older countries—music of its own, pictures of its own, books of its own—and why does it fuss and stew... when it does not have them?"⁴²

One can't help remembering that Davies also was born not very far from Sara Jeannette Duncan's "Elgin"; it has always seemed to me that,

with his morning suits and bright sideways glances, he was the last lovely exhalation of the imperial dream in Canada. But his airy dismissal of national literatures is hollow, because Davies himself was not above the need for a national identity. His nation was the England of literature and imagination, and having it, he needed no other.

But that is not a solution for the rest of us, as witness the far more frequent expressions of lostness that we hear from Canadian writers. Frederick Philip Grove, for instance, esteemed himself a failure because "I never had an audience: for no matter what or no matter who may say, he says it to somebody; and if there is nobody to hear, it remains as though it had never been said."⁴³

Or Irving Layton: "A dull people,/But the rivers of this country/are wide and beautiful. A dull people/enamoured of childish games,/but food is easily come by/and plentiful... A dull people, without charm or ideas,/settling into the clean empty look/of a Mountie."⁴⁴

Throughout most of Canada's history, the chief danger to the development of a national culture seemed to be the probing hegemony of America, wonderfully imagined by James Reaney as a fantasy of driverless automobiles wandering the highways. Thinkers about Canadian writing have generally assumed that literary and national boundaries should be, by some sort of act of God, in the same place. Northrop Frye knew better, but agreed that "culture seems to flourish best in national units (as opposed to Imperial or provincial poetry)."⁴⁵ This was also the belief of the cultural nationalists of the 1960's, whose testament was Margaret Atwood's thematic analysis of Canadian literature, *Survival*.

It is, however, undeniable that writers in both English and French Canada in the recent past have become so individual and idiosyncratic that thematic overviews seem no longer to function. Marie-Claire Blais' *Une Saison dans la vie d'Emmanuelle* is a satire of the *Maria Chapdelaine* tradition, and so in a way is part of it, but how to thematically link later works set, for example, in the lesbian club scene in Montreal?

Some critics, like Jacques Godbout, have apocalyptically predicted

that traditional culture throughout the world— and in Quebec— will collapse under the impact of consumerism and a resulting art made of private concerns and literary navel-gazing. “The irritated consumer has replaced the citizen in revolt... *liberté, égalité, fraternité* have become: variety, publicity, satiety.”⁴⁶

Because this is a global situation, American penetration per se is no longer the central problem. It’s as if the world were a ship whose cargo hold had previously been divided into compartments in order to ensure the vessel’s stability. Suddenly, the walls of the compartments vanish and the contents mix, sloshing vaguely from fore to aft as the ship loses forward momentum and begins to wallow.

There are some who welcome this state of affairs, particularly anti-nationalist *littérateurs* such as critic John Metcalf. He argues that writers cannot be sealed off from outside influences, and that the only societies with a “tradition” are tribal societies.⁴⁷ This would certainly come as a surprise to authors like Aldous Huxley, who argued that it was only through their writers that “Frenchmen and Englishmen know exactly how they ought to behave.” And it is difficult to imagine George Bernard Shaw’s flights of wit, had he not had a clear idea in mind of the Englishman whose foibles inspired him, or Shakespeare’s Henry V asking his soldiers to remember St. Crispin’s Day, had Shakespeare not believed that an English identity had coalesced around the great events of its history.

Metcalf’s argument is an old one, going back to the ancient question of whether the artist merely holds up a mirror to nature, or whether he or she creates models that inspire emulation.

In the past, the absence of consideration of French Canadians in English-Canadian literature was not an accidental thing. In my view, it reflected the existence of a national will, or at the very least of strong preferences widely shared by English Canadians. This was a “nation” negatively defined by its prejudices, and that is not a very good kind of nation; but at least it is something, which can grow into something better.

If, however, we now take the view that a writer’s choice to deal or

not to deal with French Canadians reflects nothing but that writer's personal preferences, then we are saying that our literature reflects nothing. I do not find this argument convincing. Robert Lecker, a teacher of Canadian literature, grants that these ideas can be argued intellectually, but must be rejected "emotionally... I want to find a Canadian community; I believe there are Canadian ideals." The anti-thematic "argument does little to come to terms with people's apparent desire to make connections between their experience of the past and the present." It is little more than "ideological narcissism that thrives on itself, rather than on any shared notion of community."⁴⁸

As it happens, Lecker is a Trudeau federalist who believes that the community in question should include both English and French Canada. Clearly we disagree about this. But his observations on the need of any human community for a collective expression of its values are convincing.

This still leaves the question of whether Canada *has* in fact developed a genuine literary canon which expresses its nationhood. Because, in my view, there are two nations within Canada, the question has two answers. With regard to Quebec, very clearly, in spite of Jacques Godbout's anxieties, there continues to be a virtual unanimity among writers that, as Pierre de Grandpré expressed it, "the social question is the national question." There are many very good writers, from Michel Tremblay to Victor-Lévy Beaulieu to Yves Beauchemin whose characters wrestle profoundly with the issue of what it means to live in French in their corner of America.

In English Canada, however, the unanimity that was possible when the nation defined itself as a place incarnating British values has now vanished. With it has vanished the certainties, however wrong-headed, which informed the novels of Ralph Connor and his contemporaries.

Today a Canadian novel may consist of Nino Ricci meditating on his soul's continuing entanglement with memories of Italy, or of Rohinton Mistry recounting the struggle of a Zoroastrian clerk with the corruption of India's government. These writers will eventually have to

come to grips with the place in which they are living, but what, I wonder, are the shared values and issues of English Canada which will inform their future work?

An English Canada which is no longer an extension of British glory is going to have to get on with the job of naming itself, if it wants to go on being a place.

CHAPTER SIX

Pierre Gagnon-Connally catches me
with an invisible lasso
inserts in my mouth an invisible bit
and jumps on my back...
then he starts to give me orders in English
I don't know English
but on that hot sunny day of July
every word which comes
from the mouth of Pierre Gagnon-Connally
is clearly understandable
— Larry Tremblay, *The Dragonfly of Chicoutimi*

In Francis Mankiewicz' 1981 film *Les beaux souvenirs* (Happy Memories), Viviane, a young Québécoise, brings her anglophone lover to the family's country house for the weekend. R.H. Thomson plays the anglophone, and for some time he says absolutely nothing as the others chatter on in French. Finally he opens his mouth, and speaks— in English.

Thomson's character is perfectly aware that he is in Quebec. So you might expect him to speak slowly and simply. None of it: he natters on at full colloquial steam. In one scene he stops at a wreckers' yard; his monologue sounds something like: "Yeh, needa new gas tank. Old one's clapped out. Doesn't have to be the same model, jus' somethin' small 'nuff t'stick in the trunka the car. Godennything like that?"

The wrecker, and Viviane's sister Marie, erupt into laughter. "Est-ce que tu le comprends? (Do you understand him?)" asks the wrecker. "Pas un mot (Not a word)," she replies, tears of hilarity running down her face. Thomson's character looks on amiably, then wanders off and picks out a tank by himself.

The point isn't to illustrate the all-too-evident fact that the French and English languages are not on an equal footing in Canada. This scrawny young guy, as it happens, would be equally funny in Oaxaca or Palermo. The humour relies on his inability to grasp the fact that he is in a place where *people don't speak his language*. In today's world, only an English speaker can behave this way.

Once immersed in a linguistic milieu other than that of English, one discovers how extremely common is the kind of experience depicted in *Les beaux souvenirs*. During a routine interview with Marie Malavoy, briefly the Quebec culture minister, an anecdote emerged concerning a recent visit to her parents' village in rural France. A Canadian hitchhiker had gotten off the beaten track and was trying to obtain directions back to the highway—in English. Malavoy watched him plod from one shop to the next, and from one person to another in the street, before she took pity and helped him out. "He would have asked everybody in the village, quite unsuccessfully, because clearly he had never been taught that there are places in the world where *no-one* speaks English."

The presumption that the English language has a special status in the world today is not a peculiarity of Canadians; it is an attitude shared by anglophones everywhere. In South Africa, where English-speaking whites are a minority even compared to Afrikaans-speaking whites—not to mention Bantu- or Xhosa-speaking blacks—one can find an astonishing presumption that English will be the future official language of the country. Afrikaaner playwright Albie Sachs recently recorded his frustration in trying to discuss this matter with English speakers. In doing so, he perceptively describes an attitude which often escapes description:

Experience shows us that when you want to speak to anglophones about the language question, you encounter great difficulty. For most anglophones English is not a language at all, but rather the very air they breathe, and all these other things are languages. The language question,

for them, therefore consists of deciding what to do about all these other things.¹

A final level of difficulty arises for anglophones living in North America. It is a rare thing in human history for a language to monopolize a continental land mass. A North American certainly meets immigrants with an uncertain command of English, but he knows very well that within several years those people will have become fluent. His conviction that English is the air breathed by everyone is not profoundly troubled.

Compare this situation with the far more common experience of a German or Spaniard coming across a Frenchman or a Greek within their national space. They will expect the person to make themselves understood, but there is no question of linguistic assimilation. Psychologically, the foreigner's homeland is always just over the horizon.

In North America the opportunity to create a continent-wide language monoculture was greeted with excitement in the last century. It was predicted (correctly) that this would help create an economic engine the likes of which had not been seen before. But even then a few sensitive souls, such as Lord Dufferin, expressed anxiety at the cultural implications. Dufferin went so far as to wish for the survival of French in Canada "as a happy variety in the midst of the monotony of one language, and a single set of customs and manners across an immense extent of territory."²

Far more typical, however— as we have seen with Dalton McCarthy— was the idea that tolerating another language in North America was the equivalent of failing to replace a grinding gear in a well-tuned machine. Not many people could have articulated their resentment of French in such terms, but certainly most anglophones soon became accustomed to living on a continent where they could expect immediately to understand anybody they met. Their own language, as a subject of reflection and thought, simply disappeared; it became "the very air they breathe," in Sachs' expression. Even today it is hard for anglo-

phones to understand that speakers of other languages *do* think about language. "Since English is virtually the world hegemonic language today, it is difficult for those who speak it even to understand what it could be like to live under linguistic threat."³

On this particular subject, it's not surprising that French Canadians are probably among the most articulate human beings on the planet. By the late nineteenth century, books were being published on the problem of anglicisms (English words and phrases penetrating the French language). Some writers investigated the dialects of northern France to demonstrate that the joul spoken in Quebec was a legitimate form of French. In 1881 Oscar Dunn (francophone, in spite of the name) published his *Glossaire franco-canadien*, the first French-Canadian dictionary. He was also among the first to understand that the American model of individual rights was useless in protecting a minority language. "Liberty, let us recognize, does not suffice to resist the influence of that which surrounds us, unless we have exceptional motivation to keep our social autonomy."⁴

In the summer of 1971 I returned to Canada after a pleasantly squandered year wandering around Europe and North Africa. Among other things, I had picked up a serviceable command of French while living some months in Algeria and pretending to teach English in a technical school.

My principal interlocutors were Pierre and Christian, Belgian science teachers taking advantage of the elevated salaries available at the time to francophone professionals willing to live in post-revolutionary Algeria. Pierre had bribed a socialist official into letting the three of us occupy one of the "decadent" Mediterranean villas abandoned by fleeing French administrators during the revolution. After 15 years' abandonment, the villa was no longer especially decadent. We had to apply many layers of whitewash to the walls, inside and out; this is where I learned to use the word "couche" in its sense of a coat of paint. (Recent life experience in Quebec has taught me that it is also the word for diaper. This is a good

example of what Lord Durham meant when he observed that each language has its own way of organizing reality conceptually. I often meditate on this over the change table).

Pierre was an especially hard teacher. He over-emphasized words as if speaking to an imbecile, and corrected frequently and ruthlessly. My ears burned a good deal of the time, and I began to understand how difficult it is to learn a foreign language when one already has an adult's ego. Had there been an anglophone quarter in the city of Oran, I might have fled; but there wasn't.

The solution was to push the adult ego out of the way and think of the experience in child-like terms as a protracted game. Otherwise, like Hugh Garner's character "Frenchy" Turgeon in *Storm Below*, I would have steadily reduced my speech to a simple "yes" or "no" in order to avoid humiliation. Instead, it was possible to push outward, forcing French to occupy the mental territory that had already been explored and settled by the English language. Success in using the subjunctive, for instance, seemed to deserve a small celebration. But Christian, the most phlegmatic of Flamands, was not impressed. Why would he notice the rare occasions when I *wasn't* getting it wrong? I began to associate him in my mind with the lemon tree (citronier) outside the kitchen window; that helped.

All of this took place two years after the passage of the Official Languages Act in 1969. Returning to Canada some months later I became, like most anglo-Canadians of my generation, an unquestioning admirer of Pierre Trudeau. It was easy to believe, in the heady atmosphere of sixties cultural nationalism, that Canada was about to climb to some as-yet-undefined sunny plateau of national achievement. That this should involve a fusion of the two cultures, and the embrace of the two languages, seemed entirely natural.

It was difficult to overlook, however, that my own tentative bilingualism was received differently in Toronto than it had been in Paris or London several months earlier. Many Europeans seemed to have a rough-and-tumble grasp of two or more languages, and made very little

ado about it. They understood that language was a tool to use, not an acquisition to show off.

In Toronto, in spite of what is now recalled as an era of "openness" to Quebec, my speaking French caused discomfort. People pleaded the third-year university course they hadn't taken, or how they'd always meant to get around to it, or how pleasant it must be to speak a foreign language. I noticed they very rarely said anything *in* French. Within several months I became silent on the subject, and remained so until moving to Quebec 20 years later. That's when I came across this remark by the writer Solange Chaput-Rolland: "I've had enough of those eternal English-only conversations about the advantages of bilingualism!"⁵ All of this, it seems fairly clear, is an expression of the linguistic monoculture that is fundamental in North America.

It wasn't evident in 1971, but with the Official Languages Act Pierre Trudeau had injected a massive dose of intellectual nonsense deep into the Canadian psyche. His motives were admirable—he wanted to save Quebec from a centuries-old survival reflex which risked cutting it off from the world—and his point of reference—himself—seemed to provide an answer. In short, if Pierre Trudeau could become flawlessly bilingual, why couldn't everybody else?

A few months ago I was watching one of those concrete cutting-and-coring trucks drilling a hole through a stone wall. The drill bit howled, and a hose blasted cold water into the sizzling excavation. There would, eventually, be a passageway through the granite. In somewhat the same sense, I wearily assured myself, new passageways for the French language would eventually criss-cross the folds of my middle-aged brain. But—oh—the drilling!

Most linguists now agree that children are born with an innate capacity for language acquisition. For reasons which make very good sense to the mechanism of evolution, but which otherwise appear somewhat macabre, this ability starts to shut down after the age of five. By the time a child reaches adolescence, language has to be learned consciously, by

rote, and it is almost impossible to achieve complete (what I like to call "transparent") fluency.

In Montreal there are a few people— mostly francophones— in my immediate circle who speak both languages transparently. Some of them, like Trudeau, had the good fortune to be born into an intercultural marriage and learn one language from each parent. Others were sent to English school at any early age. One or two claim to have learned the other language in Montreal's laneways from playmates.

I don't want this to seem too cut-and-dried. It is possible for a hard-working adult to achieve an impressive degree of fluency. But it seems only to be possible for highly motivated people who are willing to change their lives. At the very least, you must be prepared to make friends across the linguistic divide, and to carry on these friendships in the other person's language. This means being at a disadvantage for a number of years, and negotiating the awkward fact that so long as you have a foot in both cultural worlds, some of your friends will be unable to talk to the others.

Undergoing this adventure, or tribulation, in one's own life helps in an understanding of the task Canada has set itself by attempting to be a bilingual nation. Certain basic realities become apparent. One of them is that between any two parties speaking different languages, it is only necessary for one to leap the gap. Which will it be?

In a one-on-one situation, the decision can be negotiated. In an intercultural marriage, it usually comes down to where the couple lives. Being in Chicoutimi, or Moose Jaw, imposes a common-sense solution. It is often the same between friends. I could ask my neighbours in Outremont to speak to me in English— some of them are reasonably able to do so— but the neighbourhood is French, and it seems both respectful and somehow natural to want to integrate myself into the lives of my neighbours. One of these, a photographer at Canadian Press, speaks to me in transparent English when we work together professionally. But when I meet him on the street near our homes he speaks to me in French. This is harder for both of us, but it has an up side which we both quietly

understand. It is one more tiny thread which binds me into the community life of the quartier.

These situations are graceful, and positive, because they are freely chosen. The same, unfortunately, cannot be said for the collective interaction of the two communities. As we have seen, this has functioned as an expression of political power. In the east and the west, historically rooted French communities were destroyed by illegal laws and informal prejudice. Surviving francophone minorities in the west continue to be assimilated at the rate of nearly 50 per cent per generation, and are now so small that they can't sustain the economic or institutional structure necessary to attract the young. They are spiralling toward extinction.

English Canadians aren't very aware of all this, but if you understand enough French to watch television news you will find that you have a ring-side seat for the slow death of the language across Canada. It's visible nearly every night, as Radio-Canada teams in Regina, Calgary, Winnipeg and Vancouver try to find local francophones for reaction to breaking news stories.

Statistics Canada indicates that these surviving western francophones have the greatest difficulty convincing their children to learn and to use the language. Even the current adult generation makes small errors, mistaking the genders of nouns and so on. Quebeckers watching them on TV do not need to listen to Preston Manning's snarly revisiting of Dalton McCarthy's ideas to see quite clearly what the future holds. To get a flavour of what it's like to be French outside Quebec, try this passage from a Gail Scott short story, where a francophone girl has forgotten to remove an incriminating political button before going out with a local cowboy she fancies:

His eye was fixed on the button on her left breast. Des ailes aux grenouilles, it said, over a small blue frog with butterfly wings. "You French?" asked a well-honed voice tightening like a lasso...

"You French?" repeated the well-honed voice honed even higher.

"Non. No. Mais. Ispeakit." A nervous tick titillated the pit of her stomach. The cowboy's eye flinted like steel in the mirror. He shifted into pass and the charger rose above the deep ditch into dry fields flaring with the fluorescent yellow of rape.⁶

If native francophones are unable to maintain their language outside Quebec, what are the chances of native anglophones acquiring it? This brings us to the delicate subject of French immersion education, which currently attracts over a quarter-million English-Canadian students each year.

French immersion is also a legacy of the Official Languages Act, probably the most successful surviving policy of the Trudeau era. It has been buoyed up by the idealism of English Canadians, and it is a credit to Canadians that the rate of enrolment in these courses has not diminished in recent years in spite of the rising Meech-Lake-driven frostiness toward Quebec.

It is easy to enumerate, if not actually measure, the benefits of immersion. It's not a small thing, for example, that a good number of enthusiastic québécois teachers have been sprinkled across the small towns of English Canada where they perhaps can help do something about the attitude problem of the cowboy described above. It's a good thing that a strong minority of English Canadians who are just now climbing the career ladder have got a serious grasp of the country's other language. This will certainly help French Canadians to feel that they are "recognized" by the majority, since immersion students "are speakers of a prestigious, majority language" who have agreed to learn the minority's language.⁷

But it should be kept in mind that only about seven per cent of students in English Canada are in immersion.⁸ Parents who choose it say they do so to give their children better job opportunities and verbal skills, not to help the country; this suggests that immersion would vanish like the winter snow if a future Reform government, for example, put an end to the bilingualism requirement in the civil service.

And finally, immersion is most often chosen by well-educated, middle-class families who would likely have been part of Canada's thin layer of tolerant liberals in any event.

The relatively small numbers affected explain why these programs can claim success in places like Saskatchewan, where the vast majority of voters continues to refuse official status to the French language. And surely there is something quixotic about a province like Alberta, where the graduates of French immersion number over 100,000 and are growing, while the province's native francophone population numbers fewer than 60,000 and is shrinking.

The Official Languages Act was an attempt by Pierre Trudeau to realize Henri Bourassa's old dream of a Canada in which French Canadians could feel at home from coast to coast. It might have succeeded if it had been attempted in Bourassa's time—before the World War I—but it is by now very late in Canada's day.

There is no question that Trudeau's policies liberated a certain amount of idealism and goodwill among English Canadians. But they also created a great deal of wishful thinking, and at a stroke obliterated the common-sense vocabulary in which people used to carry on the conversation about the language dilemma in this country.

Consider, for example, Arthur Lower's observation about bilingualism. In his view, it went against the grain of human nature to learn a foreign language if there was no occasion to live in the region where it is spoken. For that reason, he argued, "only a very small portion of English Canadians shall ever have occasion to become fluent in the French language."⁹

This attitude was fairly common in the pre-Trudeau English-Canadian intelligentsia. In an unpublished survey of 61 anthologies of Canadian literature published between 1922 and 1990, McGill graduate student Cynthia Sugars looked at the way editors dealt with the problem of French-Canadian literature. Was it "Canadian"? Was it English-Canadian if it appeared in translation? Was it right to translate it in the first place?

In the pre-Trudeau era, editors are generally aware that there is a profound dilemma here. In a 1946 anthology, J.D. Robins publishes a few works in translation, but laments that he can't publish them in French because "to our shame" few anglophones would be able to read them.¹⁰ In a 1950 anthology, editor Desmond Pacey refuses to cater to unilingual readers by including translated French work because this would be "more of an insult to our French-speaking countrymen than to omit them altogether." He added that the literatures had evolved separately, and that it would be wrong to impose an "artificial unity" on them. Most anthologists, Sugars notes, did include Quebec work in translation, but always with a good deal of unease. Few tried to claim that there was a single Canadian literature which happened to exist in two languages.

With the need to counter rising Quebec nationalism in the 1960's, however, the federal government moved toward consciously bicultural policies. The academics followed suit, suddenly filling anthologies with translated work and "questionably... promoting what they considered to be the essential likeness of the two cultures through an affirmation of the similarities of their literary products."¹¹

She also notices—and this is something which did not occur before Trudeau—that some scholars began to feel that "once translated or 'Englished,' these particular French-Canadian texts are just that, 'English'—and hence unproblematically part of an English-Canadian canon."¹²

A similar impulse lay behind the French immersion movement: that if the cultures could get to "know" each other, they would find that they were alike. Indeed, one could simply decide that they *were* alike. Canada could exist. This is the essence of wishful thinking. "Isn't it worrisome," writes Christian Dufour, "that we can no longer see, or want to see, that a massively anglophone population far from Quebec cannot become bilingual?... It will be difficult to attenuate, even mildly, Canadian idealism. That would oblige Canadians and Quebecers to confront painful realities which they have carefully avoided."¹³

Twenty-five years' experience of French immersion has tended to show that the common sense of the Lowers and the Dufours was on the mark. Although immersion students acquire a certain hothouse fluency in the language, most lack confidence "due to a lack of contact with francophones"¹⁴ when they try to talk to a native speaker. In a recent study of 127 immersion students in Alberta, two-thirds never read in French for pleasure outside of school.¹⁵ It is a little like Italo Calvino's image of a city made up entirely of plumbing. The toilets flush, but there is no floor or building around them.

It is natural for anglophones of good will to want to do something to "solve" the language problem. But the solution, if there is one, does not lie so much in a few English Canadians learning to speak French as it does in all English Canadians coming to *recognize* French. By that I mean that French must have constitutional and de facto recognition as being in every way the equal of the English language in this country, and not merely the object of a sort of patronizing folkloric survival. It also means that English Canadians cease criticizing and second-guessing the language laws and policies of Quebec. As early as 1971, Ronald Sutherland put his finger on the problem with Trudeau's approach:

If a genuine feeling of cultural security is to be created once and for all in Quebec... [it] must become an officially unilingual, French-language province... After all, the other nine provinces are essentially unilingual. Whatever the glories of bilingualism, so long as it smacks of necessary accommodation it will be regarded in Quebec as a threat to the French language... To the average English Canadian, bilingualism means acquiring a second language; at the moment, to many French Canadians it means the likelihood of losing a first one.¹⁶

To be at risk of losing your first language is one of the great human traumas, particularly in the modern world where language plays a larger role than before in the definition of human identity. In an attempt to

describe Quebec's particular dilemma, Charles Taylor has written an essay called "Why Do Nations Have to Become States?" where he puts this uniquely modern valuing of language in a historic context.

He begins by going back several centuries, when earlier systems of communal belonging, particularly religious and hierarchial ones, began to erode. This coincided with the modern idea of the individual, whose "humanity is something we each discover in ourselves." Politically speaking, a group of such individuals living in a political unit was seen as having inalienable rights, including the right to self-rule.¹⁷

From about the end of the eighteenth century, "language" began to become important. This was related to a new idea, that the individual was not only endowed with rights, but was also unique. To establish a unique identity, a person "needs a horizon of meaning, which can only be provided by some allegiance, group membership, cultural tradition. He needs, in the broadest sense, a language in which to ask and answer the questions of ultimate significance."¹⁸

By "ask and answer," Taylor is alluding to ideas he has developed elsewhere, to the effect that human beings do not develop an identity by sitting alone in a room and thinking about it. Identity is *dialogic*, and can only become real when tested against other human beings whose reaction we value.

But, out of the swirl of humanity, how can we know with whom to be in dialogue? It should be those with whom we have the easiest and most accurate communication—those who speak the same language. "Since the Romantic insight is that we need a language in the broadest sense in order to discover our humanity, and that this language is something we have access to through our community, it is natural that the community defined by natural language should become one of the most important poles of identification... Hence nationalism, the singling out of linguistic nationality as the paradigm pole of self-identity, is part of this modern drive to emancipation."¹⁹

We can see the traces of romantic thinking in the way that people

today describe the trauma of linguistic assimilation as a loss of intimacy with nature and life. Eva Hoffman, for example, describes what it cost her to leave behind not so much Poland, but the Polish language, in order to become a Canadian:

The words I learn now (in English) don't stand for things in the same unquestioned way they did in my native tongue. "River" in Polish was a vital sound, energized with the essence... of my being immersed in rivers. "Rivers" in English is cold—a word without an aura. It has no accumulated associations for me... it does not evoke.

It is not only the word which is damaged, but the thing itself. "When I see a river now... [it] remains a thing, absolutely other, absolutely unbending to the grasp of my mind."²⁰

An English Canadian who learns French as a second language does *not* experience what Hoffman is talking about. In order to understand the pain she describes, that person must also resolve never to speak English again.

Many French Canadians, of course, literally lost their language once they moved to Toronto or Vancouver. But in the last 30 years, more and more attention has been focussed on a related matter: the deterioration of French within Quebec itself, under the continual pressure of the English language. Writing in 1964, the poet Fernand Ouellette decries this forced "bilingualism":

In Montreal, the bilingual milieu par excellence, our brains each day absorb an incalculable number of visual sensations [signs in English] and auditory ones [scraps of conversation], a quantity of words and strange syntactic turns. If our conscious knowledge of French is virtually nil, if we continually accept camouflaged English [here he is referring to people who use anglicisms without knowing it], we are all the more

helpless before this invasion by a language which daily impregnates our consciousness.²¹

In the end, Ouellette foresees a literal collapse of resistance, where francophones will begin to speak English because it will have become easier for them than speaking their native language. Today, this kind of rhetoric may seem extreme if not ridiculous; but the Quebec of the 1960's was an absurdly colonized society where "union leaders would have to bargain in English with management on behalf of a work force that was 100 per cent francophone."²²

Quebec was, evidently, very far from being the polity imagined by the Romantic philosophers, in which speakers of French would prefer each other because of the clarity and ease of communicating in their own language. Ouellette, remembering his childhood, says that "many of my friends either didn't know the French word corresponding to an object, or else they knew the English word... Our thirst for words has not been slaked."²³

This rhetoric is not as peculiar as it seems. Ouellette is simply saying that people didn't know the names of different trees, or kitchen implements, or what particular bird had landed on the windowsill. So they said "tree" or "bird" or "whachamacallit" instead. Even though the situation is much better now than then, I have often been somewhat shaken at the inability of well-educated Quebecers to supply me with the word for "sparrow" or "sieve" when I point out the object in question. It is unnerving when an auto mechanic doesn't know how to say "bumper" in his own language, and goes consulting around the garage in the hope that somebody else might.

According to Taylor, philosophers are able to argue that languages, as an expression of human communities, can have "rights" analogous to those of an individual. In particular, a language has the three rights of "expression, realization and recognition."²⁴

Expression means “cultural” expression, that the group has the freedom to make art and public institutions in its language so as to “continually re-create” itself.

Realization means that the language is used “for the whole gamut of human purposes,” including the latest developments in technology and learning. Otherwise, the language of these realizations “will inevitably be a foreign one.”

Recognition has to do with the relationship between this linguistic community and its neighbours. Just as individuals need to be recognized for “what we are,” so a language community requires “an acceptance by the world community that one counts for something, has something to say to the world, and is among those addressed by others—the need to exist as a people on the world stage.”²⁵

Of these three rights, the only one which existed for Quebec during the first century after the Conquest was “expression.” This, perhaps, is why Fernand Dumont developed his theory that Quebec during this time survived by imagining itself as a “cultural nation” rather than a “political nation.”

During this time, “realization” was out of the question because Quebec’s economy was under the control of anglophones. This is perhaps the place to mention the curious fact that the British forbade French vessels to trade up the St. Lawrence for nearly a century after the conquest. When the first French vessel returned in 1855, a little freighter named the *Capricieuse*, crowds lined up along the river to cheer, and Octave Crémazie wrote a poem in its honour.

It is a charming image, but the 100-year absence of France had dreadfully practical consequences. This was the century during which France experienced the industrial revolution. Little of this language was transmitted to Quebec. When the habitant farmers began to come to the cities looking for work in the English factories, they adopted English words for the machines, the tools, and the products they made. The coming twentieth century did not exist in Quebec French. “For a goodly

number of French Canadians, French is no longer the daily language," declared the Ligue des droits du français in 1913. "In certain areas, such as commerce and industry, it has been completely rejected."²⁶

As for the third level, *recognition*— well, French words weren't even printed on the money people spent each day. And as we have seen, French speakers were also rendered invisible in the English-Canadian imagination. "Tact and tolerance are the very qualities that have invariably been in short supply among the English of the New World," wrote Arthur Lower. "They might have made at least a Switzerland out of Canada and they have (instead) created an Austria-Hungary."²⁷

With the coming of the Quiet Revolution, Quebec society burst out of its old religious and political strait-jacket. Confident young fonctionnaires descended on Ottawa, paving the way for the Trudeau revolution; in Quebec, the Parti Québécois swept the anglophone business oligarchy aside. Political power was wrenched away from the clergy, even as church attendance plummeted. L'École des hautes études commerciales sent students to business school at Harvard, hiring them back immediately as professors. A massive transfer of knowledge took place, and Quebec's economy rapidly modernized.

Modernizing the language, however, was not so easy. The Quebec patois, although shorn of precise words for traditional things, and without words for new things, was after all the tough survivor of centuries of oppression. It had vivid folkloric expressions, and more importantly, it embodied a certain direct, no-nonsense way of being. "Chus lette, mais j'pogne" says a T-shirt. "I'm ugly, but I get what I want!" It's not only the sentiment which embodies a particular history, but the words themselves. The verb "pogner" does not exist in standard French, and the average Parisian is unlikely to understand that "chus" means "je suis" or that "lette" means "laid" (ugly).

A number of artists, of whom Michel Tremblay is the best known, triumphantly proved that joul could be the vehicle of a new literature.

Not that it had gone unnoticed before; you can see passages of joulal dialogue in *Charles Guérin*. But a group of modern writers, whose founding text was Jacques Renaud's scrappy, violent and anomie-ridden 1963 novel *Le Cassé* (Broke City), used joulal for narrative as well as dialogue. These writers, who also included Claude Jasmin, insisted that joulal was the only authentic language of Quebec.

In the theatre, Tremblay inspired writers such as René-Daniel Dubois, a cultivated fellow who uses virtually uncut joulal in the dialogues of his plays and film scripts. Indeed, his most famous film is called *Being At Home With Claude*. The defiantly English title reflects the fact that joulal speakers routinely lard their speech with great chunks of English; Dubois claims that, too, as part of the patrimony of Quebec's ugly little language that gets what it wants.

Parallel to this, however, there was a movement to restore a correct French equal to the demands of a modern society. A lot of people were acutely pained by the "truth" of the voices Tremblay created. They never again wanted to hear the waitress Thérèse in *En pièces détachées*:

Un grill cheese, un ordre de toasts, deux cafés! Un cherry coke! Une tarte au citron, un verre de lait!... Un pepper steak pas de piments, un ordre de sperridzes [spareribs]! Un chicken in the basket...²⁸

The novelist Jacques Renaud himself explained the paradox: "Joulal is the language both of submission and revolt, of anger and impotence. It's a non-language, a denunciation."²⁹

There is nothing surprising, of course, in a language borrowing words from neighbouring languages. But joulal does more than that. As translator David Homel has remarked,³⁰ it often borrows the *grammar* of English, as when someone says "Il est sur le chômage" (He's "on" unemployment), instead of "au chômage." Another example is: "Elle l'a pitché dehors" (She pitched him out). No Latin language ends a sentence with a preposition like "dehors," or ever could. Put another way, these are not

French sentences; they are English sentences using French words— when they aren't using English words like "pitché," of course.

The problem didn't begin yesterday. In 1807 a travelling Englishman, John Lambert, noticed that Canadiens were pronouncing the final letters of words, a practice "perhaps acquired in the course of 50 years communication with the British settlers."³¹ A little later, Alexis de Tocqueville was puzzled by the "strange turns of phrase" in Quebec newspapers, and repulsed by the language of lawyers, mixed as it was with "strangenesses and English locutions. They say that a man is 'chargé' ten louis to mean that on lui demande dix louis."³² In 1851, a French traveller, Jean Jacques Ampère, was astonished to see a sign reading "sirop de toute description." In French, "sirop" should be pluralized. It seems, wrote Ampère, that "the plural disappears where it is absent in the rival language... The conquest of grammar after that of arms!"³³

French speakers were yielding their pride with their plurals. François-Xavier Garneau recalls in his history that when Quebec was given a legislature in 1791, the English members— representing four per cent of the population— demanded that French not be spoken in the assembly. To everybody's astonishment, a local lawyer, P.L. Panet, agreed. "Is not this country a British possession?" he argued. "Is not the English language that of the sovereign and the British legislature?"

Panet himself spoke English imperfectly. He was willing to accept his own marginalization. But as yet, his "reasoning, which had more servility than logic in it, convinced none of his compatriots."³⁴

As time went by, more and more Quebeckers adopted Panet's servility until it became so general as not to be noticed. English became the language of the public square, and the French spoken in Quebec began its long downward spiral toward the angry, bitten-off syllabics of joul.

[So the linguistic awakening during the Quiet Revolution was a confused and angry one.] For every Michel Tremblay celebrating joul, there was an angry poet like Fernand Ouellette lamenting the poverty of the "franglais" he had learned as a child.

As Quebec professionalized itself, linguists like Jean-Marc Léger appeared and gave voice to another problem, which they called "translation." This was not the translating which lets a culture open out onto the world. It was the violent, force-fed everyday task of translating the multitude of English posters, voices, shop signs, newspapers, and television channels which inundated Quebecers. In his view, modes of thinking and syntax peculiar to the French language could not possibly survive this never-ending, compulsory "translation."³⁵

Léger's argument goes back to the roots of modern philology, when philosophers like Schleiermacher first articulated the notion that "every language is a particular mode of thought, and what is cogitated in one language can never be repeated in the same way in another."³⁶

Modern linguists have shown that these early observations are essentially correct, which gives force to the complaints of Quebecers today. However, some philosophers went too far, arguing for an idealized purity and a refusal of all foreign words. Strains of this romantic hysteria can sometimes be heard in the denunciations of English written by extreme nationalists in Quebec. Ouellette himself adopted some of the odder thinking of Herder and Fichte when he argued that it is unnatural to be bilingual. "When a child receives a word, it is a symbiosis," wrote Ouellette. "Whoever grows up in a bilingual milieu lives in mental confusion... his mental structures are weakened. It's not surprising that Rémy de Gourmont has written that 'bilingual people are almost always inferior people.'"³⁷

This kind of thing got so out of hand that Marie-Claire Blais devoted a satirical novel to it. It's usually called *St. Lawrence Blues* in English, but the French title gets you closer to the flavour: *Un joualonnais sa joualonie*. It satirized the infatuation of intellectuals with the "pure Quebec joual" spoken by petty grifters and race-track touts.

Behind all this, however, there was the undeniable power of the English language. Like an iceberg in a shipping lane, it simply crushed or elbowed aside everything in its way. In 1825 Augustin-Norbert Morin,

who would later become a rebel, looked on in amazement when it was decreed that all trials would be in English. "Speak a foreign language, [our litigants] will be told; use an idiom you haven't learned... Go home; learn, somehow or other, this magical language which decides all claims and shortens all trials."³⁸

A century-and-a-half later, Michel Tremblay would return to the idea of the "magical" power of English in the character of Marcel, who has lost his mind as a young man and has been locked up in an asylum for 20 years. Marcel believes that when he puts on his sunglasses, he is endowed with the power of invisibility—and the power to speak English.

Go on, speak English, you'll see, I understand it all. In the hospital, with my glasses I disappeared into the walls, then they could go ahead and speak all the English they wanted, I understood it all! It's my power does that! With my power I can do all kinds of things, mommy! I can make things appear and disappear!... but sometimes they stay! Sometimes they stay, mommy, and then I'm afraid!³⁹

The English language has, evidently, "stayed"; it is the language of the hospital in which Quebec is confined. This is a literary way of saying that there are three hundred million of us to six million of them, which of course is not our fault; but it does create a psychological reality which francophones must deal with. As theatre critic Paul Lefebvre has written, "What Québécois has not dreamed of one day ceasing to speak French, of being re-born into the great family of the English-speaking majority?"⁴⁰

Lefebvre wrote these remarks in connection with a one-man show called *The Dragonfly of Chicoutimi*, which premiered in 1995 at the Festival des Amériques in Montreal. The play embodies the problem we have been discussing, because the author, Larry Tremblay, had originally intended to write it in French, but found that when he visualized the character, he heard him speaking English.

The character, Gaston Talbot, has only recently recovered his speech

after being aphasic since childhood. Tremblay had originally imagined this as a standard Freudian trauma: Gaston had been traumatized by his role in a childhood accident which killed another little boy.

The story took on greater interest when Tremblay's subconscious kept giving him Gaston *speaking English*. What would cause a francophone to lose his speech, and then wake up one day speaking another language?

Tremblay decided to write the play in English even though his own command of the language is imperfect. The result is a very moving, roughly poetic text. Gaston awakens one morning from a dream—able to speak. In the dream he was once again a child in Chicoutimi sucking on his favourite popsicle, “a white popsicle, a kind of coconut taste but so artificial that it was impossible to find out the stuff they use.” Then

the popsicle simply disappeared
 ...like a bird or a flower is made disappeared
 by the quick hands of a magician
 I wasn't impressed at all by this disparition
 I said
 my popsicle disappeared so what
 I said that in English
 and I wasn't at all impressed
 by the fact I said that in English
 I was a child
 with an adult body
 speaking in English
 so what.⁴¹

Except that he soon realizes he no longer has his own face. “There is always a but/ his face oh his face/ this face was not mine/ a strange mix in fact... the face of the boy in my dream/ which is supposed to be mine/ looked exactly like a face of a Picasso.”⁴²

What Jacques Godbout evoked with satire in *Les Têtes à Papineau* comes to Larry Tremblay as poetry. But the shock is profound in both cases. To lose one's language is to lose one's "face," to no longer be the person that you were.

CONCLUSION

One of former British Prime Minister Margaret Thatcher's favourite aphorisms, it is alleged, is "There is no such thing as a community."

It is almost reassuring to see that a harsh philosophical idea can survive in pure form for over three centuries, and surface in the thinking of a powerful world leader of our time. Impervious to common sense, and the lived experience of billions of human beings, the cruel Calvinist apothegm goes marching on.

It is tempting to see the philosophical poles of individualism versus collectivism as the underpinnings of civic and cultural nationalism. But in practise, even the most rigorous defenders of individual-based doctrine seem to have acknowledged the existence of community. John Locke, who felt that "human society consists of a series of market relations,"¹ admitted nonetheless that the state could not simply allow the poor to starve in the streets. And John Stuart Mill, convinced as he was that the state exists to protect individual belief systems rather than to embody collective ones, accepted the legitimacy of ethnic states so long as there were populations which preferred them. For a group of individuals to choose to live as a political "ethnos" was in Mill's view a legitimate manner of pursuing happiness.

Since human beings create their personal identities dialogically, it is inevitable that we are influenced by the gestures, catch phrases and attitudes of those with whom we associate. The characteristics we associate with various national identities are one outcome of this process. Only Margaret Thatcher can know what sort of communities she feels do not exist, but can it possibly include the community of Englishmen?

It's a curious thing that, in spite of a centuries-old philosophical disposition against nationalism, England has evolved a national type which is one of the most recognizable and appealing in the world. It is perhaps

also no coincidence that it has evolved one of the liveliest literary cultures on the planet. Aldous Huxley, only slightly tongue-in-cheek, wrote that it is largely “thanks to a long succession of admirable dramatists and novelists [that] Frenchmen and Englishmen know exactly how they ought to behave.”²

That Huxley’s example also includes France is a useful reminder that all the states which upheld the civic model of nationalism have long since— though usually without admitting it— evolved strong cultural identities and many of the characteristics of “ethnic” states. France in particular tended to define even a civic nationalism in collective rather than individual terms, a disposition which it passed on to Quebec.

English Canada, however, got caught neatly between the two conflicting models. In many respects it inherited the British Protestant model of extreme individualism, especially in the economic realm. But the challenge of settling a vast land mass with a tiny population seemed to call for a strong collective identity which could be imposed on immigrants, native Canadians and the French alike. For that purpose we borrowed Britain’s cultural identity, and clung tenaciously to it for as long as possible.

But a borrowed cultural identity decays. As Arthur Lower noted in dismay at the end of World War II, no writers came forward to memorialize the nation’s heroic achievement overseas, and politicians continued clacking their wooden jaws in the customary fashion. This, in his view, was not a sign of a diffident nation; it was a sign of no nation at all.

We then borrowed the American cultural model, and continue to make do with it. I have long been fascinated by novelist David Adams Richards’ observation that Canadians, since they do not write songs celebrating their own cities, *think* of their own cities while singing “Kansas City” or “Abilene My Abilene.”

It is not exactly a new observation that this is an unhealthy state of affairs. Fifty years ago E.K. Brown connected the poverty of Canada’s

literature to its “confused” state. “A great literature is the flowering of a great society, a vital and adequate society,” he wrote. But he could not put his finger on the missing ingredient. “It is not in the province of a student of letters to say how a society becomes vital and adequate.”³

Some tried to make a virtue of necessity, arguing that “the feeling of passivity and helplessness” was inevitable in a country caught on the fringes of British and American power. Since this state of affairs reflected the truth of our situation, perhaps “this very indistinctness,” “apathy” and “facelessness” was the beginning of a national identity.⁴

I can’t imagine an identity inspired by facelessness.

A useful clue may lie in Charles Taylor’s idea of dialogic identity. For a communal identity to evolve through the dialogues of individuals, it seems to me that the individuals in question must be able to take each other seriously— to *hear* each other— and that their conversation must contain a strong strain of optimism, a belief that the desired thing will come into existence.

In this sense, Canada’s conversation with itself has often been interrupted: first by the ersatz “imperial” identity, then by the wishful American one, and finally by the Trudeau doctrine of national unity, which posited an impossible identity arising from the fusion of two communities which literally do not speak the same language.

It is interesting that all three of these disruptive episodes in our history are associated with hard-core liberal ideology, whose mistrust of human community is so well expressed by Margaret Thatcher.

The liberal idea of the sovereign individual was, in its historical origins, moral and admirable. Before this idea was articulated, human communities were almost universally oppressive and materially poor. Liberalism was an attempt to “liberate” the human talent and energy that was locked inside traditional polities which had become an obstacle to progress. It was this moral impulse, however misguided, which caused the early British settlers to detest the apparently medieval “community” they found in Quebec.

Even the Calvinist injunction to heap up wealth was, in its peculiar way, a moral doctrine, since it had to do with manifesting God's grace. The rich were enjoined to live austere. The few surviving exponents of this view— at least one Canadian billionaire comes to mind— are rumoured to buy stale cookies and generally deprive themselves of the pleasures of their wealth.

Our problem is that for almost everybody else alive today, liberalism has lost its connection to austerity and self-discipline. Individualism has been hollowed out and come to mean little more than self-interest and material consumption. In his lecture series *The Malaise of Modernity*, Charles Taylor shows how in modern free-enterprise societies the choices made by individuals have become separated from value systems. The result is that we have a great deal of freedom— to make trivial and meaningless choices.

Traditionally, the power of imagination was connected to community. The conflicts which underlie literature and drama have to do with humans struggling to live together. The stern buccaneers of capitalism to whom Max Weber referred are unkindly treated in literature, which obeys a powerful internal impulse to show them harming their communities and ultimately destroying their own happiness.

Neither of the extremes of this great historic struggle is going to go away, because although antagonistic, both are necessary to create a successful modern nation. "The nationalists... were not altogether mistaken," writes A.D. Smith. "They grasped that if a nation, however modern, is to survive in this modern world, it must do so on two levels: the socio-political and the cultural-psychological."⁵

Canada has been very successful with the former, to which it owes its sterling reputation. But it has failed to develop a cultural-psychological dimension.

We are currently living in an era of right-wing triumphalism, because the socialist states which were advocated by some of Kant's successors have collapsed. Rhetorically, the Lockeian yawp of Margaret Thatcher,

not to mention any number of neo-conservative journalists, is heard throughout the world. Behind this lies the undeniable truth that the free-enterprise system has succeeded materially to such an extent that most people can't imagine any other horizon of meaning for themselves than success, wealth and the *autonomy* which it supposedly brings. The idea of the individual is much more attractive today than the alternative.

And yet, apart from a few truly hard-core right wingers, most people know very well that we must live in community. There is a widespread nostalgia for a lost connectedness, and a growing suspicion that our lives are frenzied and acquisitive to no purpose.

But the voices which normally articulate community are in disarray. Culture, instead of being generated within communities, has become a commodity which can be produced and marketed. Indeed, although its solipsistic individualism cannot generate either values or stories, the free-enterprise system has become adept at mining the value systems of communities, commodifying them, and selling them back in the form of entertainments. The American historian Daniel Boorstin has called this the process of transforming a "people" into a "market."

Some version of this has been going on for at least a century, but it is only recently that intellectuals have developed doctrines to justify it. As a rule, they justify allowing the marketplace to invade every corner of human interchange by claiming that values shared by communities are false and manipulative. In this view, narratives are always oppressive, and artists who create them are the enemies of freedom. These doctrines set out to destroy the authority of anybody who speaks for their community in disinterested fashion, and to deny the existence of canons— that is, bodies of literature and art which incarnate the values of communities and nations.

This lofty dispute may seem remote from the lives of Canadians and Quebeckers. But we are subject, like people everywhere in the world today, to "the colonization of the individual through consumerization."⁶

The difference is that Quebec possesses a residual conservatism, expressed as cultural nationalism, which allows it to resist the new hegemony. Part of this impulse arises from Quebec's particular struggle to preserve its identity within Canada; part of it may come from the French tradition, which espoused "civic" ideals but tended to express them in collective form rather than following the extreme liberalism of Britain and the United States.

Whatever the blend of influences which created it, Quebec has been left with a functioning conservatism, in George Grant's sense of a society able to set goals for itself and to impose the discipline to achieve them. Quebecers are comfortable with the phrase "projet de société." English Canadians, who have no idea how to go about a "project of society," find the expression unnerving.

One can't help but be struck in Quebec by the public conversation which, for example, takes Radio-Canada to task for being insufficiently intelligent in its programming, or condemns the least sign of electoral apathy. If you arrive late to renew a parking sticker, a clerk may gently reprove you for failing in your civic duty. Even drunkards howling in the street at two a.m. will listen to a passerby who confronts them, and try to defend themselves in complete sentences.

Business interests also genuflect before the general will. Shortly before the 1995 referendum Laurent Beaudoin, chairman of the multinational firm Bombardier, threatened to pull the company out of Quebec in the event of independence. His employees responded by plastering the plant with independence slogans, and demanded that Beaudoin withdraw the threat. He did so.

[This kind of "conservatism," where even business must bow to the social consensus, is anathema to the triumphant liberalism of our day. I suspect that this, rather than the usual trumped-up charges of social or linguistic intolerance, is the real reason for the demential hostility of the Canadian financial press toward Quebec. Neo-conservatives do not support democracy as the average person understands it, but rather a

narrow procedural democracy which does not regulate or otherwise touch upon market relations.

Six years ago American scholar Francis Fukuyama, in a now-famous essay called "The End of History," proposed that there could be no further challenges to liberal democracy.

Fukuyama's thoughts were inspired by the collapse of Marxism, but he made it clear that he believed all forms of communal social organization were finished, including nationalism. Like most right-wing intellectuals, he was part of "the neo-liberal dream of a world governed by commerce and free of strife."⁷

The right-wing euphoria was understandable, but short-lived. Nationalism in fact is a resurgent force in the world today. The reason is simple: "There is no evidence at all of public loyalties being transferred from national governments to supranational organizations."⁸

The problem for English Canada is that it has neglected the "cultural-psychological" side of nationalism. This makes it particularly difficult for English Canadians to acknowledge the nationalism of Quebec, whose strength in this respect tends to remind us of our own precariousness.

Much of Canadians' fragile self-esteem rests on the condition that Quebecers must or should "love" us. Part of our progress toward political maturity must lie in accepting that they neither do nor should "love" Canada, and in admitting to ourselves that we do not—and cannot—"love" them. Patriotism, like individual human bonds, can only proceed from intimate knowledge. The experience of nations generally is that people cannot know each other across a language barrier. The intuitions of the nationalist philosophers about language seem to have been borne out by experience.

There are signs, nearly a year after the October referendum, that the large English-Canadian public is also coming to accept this difficult truth. In my view this is a benediction: it means we can finally get on with the job of building the English-Canadian nation.

This does not necessarily mean that Quebec will go the full route to

independence. The presence of the United States has always been a good reason for English and French Canadians to seek mutual support, and remains so. But the Québécois, for reasons that this book has hopefully made clear, have never felt a sense of belonging to the entity called "Canada"; and it is unlikely they ever will. The only useful relationship between the two peoples would seem to be a contractual one, based on mutual need and benefit.

If English Canada can accept this, it will follow logically that we must provide ourselves with those aspects of nationhood which are emotional. We must transform "the rest of Canada" into a beloved place.

This task has been made more difficult by the political marginalizing of Canadian nationalists during the past decade. Since the failure of Diefenbaker and Trudeau to assert Canada's interests against those of the United States, the political mainstream has moved away from nationalism. The only surviving national party, the Liberals, is on its knees to the United States and to the international business community alike. Those who are trying to roll the stone back up the hill today often do so with the meagrest of political resources.

But within the Canadian community, nationalism is still a central concern. Even writers suspicious of it, such as Michael Ignatieff, are forced to admit that no-one has conceived a viable alternative to the nation state. There are even popular writers such as Richard Gwyn who now argue that Canada must protect the values established by the early English settlers who "set down the tramlines" on which Canada, however unsteadily, still runs today.⁹ This is an extraordinarily conservative sentiment in a liberal era where we imagine that we can re-kit our nation every season as if it were strutting on a fashion runway. It approaches the basic truth that a nation is a certain kind of thing, and there are ground rules for creating it which are not subject to tinkering.

The modest contribution of this book has been to demonstrate that one of these ground rules is cultural unity. That is, that it is necessary to undertake our project of *cultural* nationhood without Quebec. The myth

of a “national unity” encompassing two linguistic groups has caused us to waste precious decades.

For English Canada to define itself as a “people” implies no disrespect for Quebec. We will better appreciate Quebec when we have come to appreciate ourselves.

It is no coincidence that the harshest feelings toward Quebec are demonstrated by those who preach the doctrine of a two-culture “national unity” so fervently. As I write this conclusion, *Saturday Night* magazine has just published another brutal, ignorant diatribe against Quebec, remaining true to a century-long tradition. At the same time, newspapers are arguing for a massive airlift of assistance to victims of the July flood in the Saguenay region— as a means of proving our “love” for that most separatist of regions.

This is a dismal and confused situation. But it is also an old situation, an old reaction, part of the now-exhausted dynamic of the English-French struggle in Canada. Thoughtful Canadians, I believe, are ready to move on.

The next step lies in the word “recognition,” as it has been discussed in this essay. It is true that English Canada has not “oppressed” French Canada in the overt fashion that other countries have oppressed linguistic minorities. But we have demonstrated a similar hardness; there is harshness in our literature, and a willful forgetting of our history. We have failed in the task of recognition.

It is important to recognize this failure, but not in order to flagellate ourselves. Rather, we should see in it our humanity, and our human limits. To admit this to ourselves is the beginning of wisdom.

From there, if we are fortunate, we will find a way to accept that only the minority knows what it requires as a condition of self-respect and “épanouissement.” We may design the first federal state in the world in which a minority can be said to have been “recognized” as an equal partner.

We must also accept that such a solution may not be possible. The

French are declining as a percentage of Canada's population, and they may conclude that there is no possible federal arrangement which can ensure their long-term survival. There is much political theory to back them on this point. Liberal governments, as Jurgen Habermas has pointed out, are not in the business of protecting collective rights. They cannot ensure the *future* survival of minority languages.

If we cannot invent a new kind of liberal government, then we should in all good grace let Quebec leave.

In any event, the real issue is that English Canada must become a cultural nation. This challenge cannot be avoided, whether Quebec stays or leaves.

Northrop Frye once observed that it is "conventional for Canadian criticism to end on a bright major chord of optimism about the immediate future."¹⁰

Perhaps we can agree that the time for bright chords of optimism has passed. The process by which a people gives itself a cultural identity is a mysterious one, and there is no way of knowing whether English Canada will succeed.

But by acknowledging the task that lies before us, we can at least know that we have set out in the right direction.

NOTES

INTRODUCTION

1. Canadian Dualism, xviii
2. Two Solitudes, 362
3. Journal, 38
4. Ibid, 70
5. History of Canada, preface

CHAPTER ONE

1. Journal, 71
2. Murder and Walking Spirits, 302: quoted in *Le Devoir*, 9 December 1995
3. Blood and Belonging, 6
4. Nationalism, Alter, 10
5. Sources of Self, 415
6. Lament for a Nation, 21
7. Stand To Your Work, 51
8. Sources of Self, 167
9. Stand To Your Work, 52
10. The Unknown Dominion, 58
11. Ibid, 38
12. Nationalism in Canada, 20
13. Canada, Quebec, and the Uses of Nationalism, 16
14. Lament, 65
15. Ibid, 68
16. Ibid, 68
17. Ibid, 33
18. Ibid, 76
19. Two Solitudes, 159
20. *The Globe and Mail*, 1 February 1995
21. Nationalism, Kedourie, 115
22. Blood and Belonging, 24
2. Nationalism, Kedourie, 37-8
3. Immanuel Kant, 53
4. Isaiah Berlin, *New York Review of Books*, 21 November 1991, 19
5. The Protestant Ethic, 112
6. Ibid, 106
7. Ibid, 72
8. Sources of Self, 101
9. After the Nation-State, 8
10. Empire of the St. Lawrence, 40
11. Ibid, 157
12. Canada, Quebec, and the Uses of Nationalism, 190
13. Nationalism, Kedourie, 57
14. Malaise of Modernity, 29
15. Nationalism, Kedourie, 37
16. A note on terminology: In North America, "liberal" often refers to left-of-centre political beliefs, while "conservative" is associated with the right and especially the American notion of rugged individualism. For this reason, hard-line right wingers are called neo-conservatives in current parlance. Historically, however, the terms had opposite meanings. A liberal was a defender of individualism, while a conservative tended to uphold the community's traditional values, and indeed, the idea of community itself. The terms are often used this way still in England and Europe, where a hard-line right winger may be referred to as a "neo-liberal." In this book, the European usage is generally but not always followed. As a rule, context will make the meaning plain.

CHAPTER TWO

1. Isaiah Berlin, *New York Review of Books*, 21 November 1991, 19
17. After the Nation-State, 15
18. This is sometimes called "trade nationalism," and it is worth

noting that the Canadian Manufacturers' Association supported this approach until 1984, when it finally yielded to American and global pressure and came out in favour of the Free Trade Agreement. Source: True Patriot Love, 24

19. True Patriot Love, 28
20. Abbé Groulx: Variations on a Nationalist Theme, 16
21. Isaiah Berlin, New York Review of Books, 21 November 1991, 20
22. The Creators, 226
23. Nationalism, Kedourie, 73
24. Nationalism, Kedourie, 71
25. Une Histoire du Québec, 16
26. Nationalism in Canada, 47
27. Une Histoire du Québec, 16
28. L'Identité fragmentée, 301
29. Le Québec à la minute de vérité, 106
30. Ray Conlogue, The Globe and Mail, 25 January 1995
31. Ramsay Cook, The Globe and Mail, 28 January 1995, D5
32. Nationalism in Canada, 62; 64
33. Canadian Dualism, 9
34. Colony to Nation, 66
35. telephone conversation, 25 April 1996
36. Du Canada au Québec, 275
37. Ibid, 278
38. Les Têtes à Papineau, 24
39. Les Québécois, 16
40. Le Choc des langues: Francis Masères, 1766 letter to British government, 100
41. Les Québécois, 35
42. France in America, 58
43. Introduction to Canadian Fiction, 119
44. Les Québécois, 112
45. Colony to Nation, 45
46. After the Nation-State, 5

47. Ibid, 5
48. France in America, 112
49. Du Canada au Québec, 202
50. Colony to Nation, 43
51. Du Canada au Québec, 188
52. Ibid, 199
53. A Source-Book of Canadian History, 40
54. France in America, 133
55. A Source-Book of Canadian History, 40
56. Genèse, 84
57. France in America, 112
58. Ibid, 276

CHAPTER THREE

1. Le Défi québécois, 114
2. The Dream of Nation, 76
3. Colony to Nation, 248
4. The Durham Report, 294-295
5. Ibid, 40-41
6. from Hansard, 1891, McCarthy speech: Le Choc des langues, 258
7. Notre Société et son roman, 48
8. from L'histoire du Canada: Du Canada au Québec, 286
9. La terre paternelle, 108
10. The Ethnic Origins of Nations, 191
11. Jean Rivard, introduction
12. Colony to Nation, 216
13. Genèse, 156
14. Ibid, 148
15. Ibid, 170
16. Le Choc, 125
17. French-Canadian and Quebec Novels, 54
18. The Dream of Nation, 48
19. Ibid, 55
20. Genèse, 173
21. Ibid, 173
22. Ibid, 138

23. Introduction to Canadian Fiction, 256
24. The Dream of Nation, 53
25. Ibid, 53
26. Genèse, 222
27. Le Choc, 148
28. Genèse, 249
29. Crémazie, 27
30. Ibid, 27
31. Introduction to Canadian Fiction, 133
32. Les anciens canadiens, 106
33. Ibid, 33
34. Ibid, 152
35. Ibid, 213
36. Charles Guérin, 29
37. The Sash Canada Wore, 142-143
38. Genèse, 247
39. Studies on Canadian Literature, 166
40. Ibid, 165
41. Notre société et son roman, 54; 33
42. Canadian Dualism, 9
43. Donald C. Macdonald, reviewing a biography of Howard Ferguson, Globe and Mail, 24 September 1977: quoted in The Sash Canada Wore, 154
44. Menaud, 11
45. Ibid, 48
46. Ibid, 79; 117

CHAPTER FOUR

1. Marie Calumet, 77
2. Crémazie, 67
3. Le murmure marchand, 110
4. Le Courage et lucidité, 37
5. Nationalism in Canada, 241
6. Ibid, 238
7. Ibid, 5
8. The Bush Garden, 134
9. Identity and Community, 48
10. The Imperialist, 124

11. Ibid, 44
12. Ibid, 202
13. Ibid, 74
14. Notre Milieu, Montreal, 1942: quoted in Colony to Nation, 70
15. La Maison suspendue, 14
16. Identity and Community, 47
17. Masks of Fiction, 46
18. Racial Attitudes in English-Canadian Fiction, 6
19. Ibid, 58
20. Ibid, 7
21. Passing, 72-3: quoted in Racial Attitudes in English-Canadian Fiction, 4
22. Ibid, 42
23. Ibid, 42
24. Second Image, 23
25. Debts to Pay, 43
26. Le Défi québécois, 67
27. Debts to Pay, 41
28. Le Défi québécois, 66
29. Canada, Quebec, and the Uses of Nationalism, 178
30. Ibid, 180
31. Le Choc, 247
32. Ibid, 256
33. Montreal Mon Amour, xix
34. Two Solitudes, 1
35. Introducing Hugh MacLennan's Two Solitudes, 18
36. Ibid, 32
37. Ibid, 25
38. Montreal Mon Amour, 212
39. Home Truths, 224
40. Ibid, 236
41. English Canada Speaks Out, 18
42. Nationalism in Canada, 249
43. Masks, 18
44. Nationalism in Canada, 235
45. The Bush Garden, 133
46. Le murmure marchand, 31

47. What is a Canadian Literature?, 35
48. Making It Real, 57; 61; 63

CHAPTER FIVE

1. Beautiful Losers, 125-129
2. Intolerance, 132
3. The Rocking Chair, 16
4. Juifs et réalités juives, 212
5. Introducing The Apprenticeship of Duddy Kravitz, 46-7
6. The Street, 56
7. Identity and Community, 51
8. Ibid, 111
9. Juifs et réalités juives, 263
10. Ibid, 265
11. Ibid, 275
12. Oh Canada! Oh Quebec!, 156
13. Ibid, 89
14. Ben-Z. Shek, "Mordecai Richler: Further Debate," Outlook, September 1992, 22
15. On the Jews of Lower Canada, 228
16. Ben-Z. Shek, "Mordecai Richler: Further Debate," Outlook, September 1992, 10
17. Footnote: In fact, as researcher Pierre Anctil has pointed out in L'Actualité (December 1991, 22), exactly 12 anti-Jewish editorials appeared in Le Devoir during the 1930's "during a precise historical period." Such editorials disappeared after 1939, and from the 1950's the newspaper has been overtly positive toward the Jewish community. "Richler's phrase is therefore unjust and unacceptable."
18. Earth and High Heaven, 74
19. Juifs et réalités juives, 297
20. The Traitor and the Jew, 204
21. Ibid, 207
22. Anglophobie, 442
23. Ibid, 445
24. Oh Canada! Oh Quebec!, 243

25. Le Syndrome des plaines d'Abraham, 107

26. Racial Attitudes, 126

27. Identity and Community, 122-3

CHAPTER SIX

1. quoted in Le Devoir, 5 January 1996
2. paraphrased in 1888 by Arthur Buies: Le Choc des langues, 232
3. Reconciling, 101
4. Le Choc, 196
5. L'Actualité, 15 November 1994, letters page
6. Spare Parts, 49
7. Immersion experts Merrill Swain and Sharon Lapkin, quoted in the Globe and Mail, 7 October 1989, D2, article by Orland French
8. Globe and Mail, 23 November 1991, D3, article by Deborah Jones
9. Colony to Nation, introduction to 1977 edition
10. "Reading Between the Poles: The 'English' French-Canadian Canon," 12
11. Ibid, 15
12. Ibid, 23
13. Le Défi québécois, 155
14. Canadian Modern Languages Review, May 1987, 702
15. Canadian Modern Languages Review, April 1995, article by J. Claude Romney
16. Second Image, 132-33
17. Reconciling, 46
18. Ibid, 46
19. Ibid, 47
20. Imagining Ourselves: Classics of Canadian Non-Fiction, 325
21. Les actes retrouvés, 199-200
22. Reconciling, 167
23. Les actes retrouvés, 192
24. Reconciling, 48
25. Ibid, 51-53

26. *Le Choc*, 81
27. *Colony to Nation*, 462; 559
28. *En pièces détachées*, 19; 66
29. *Boundaries of Identity*, 87
30. *Ibid*, 86-87
31. *Le Choc*, 123
32. *Ibid*, 140
33. *Ibid*, 164
34. *History of Canada*, Volume 2, 214
35. *Le Choc*, 82
36. quoted in *Nationalism*, Kédourie, 62
37. *Les actes retrouvés*, 193
38. *Le Choc*, 132
39. *En pièces détachées*, 76-77
42. *The Dragonfly of Chicoutimi*, 61
43. *Ibid*, 21
44. *Ibid*, 24

CHAPTER SEVEN

1. *Le murmure marchande*, 81
2. *Sept Jours*, *L'événement de lundi*, etc.
3. quoted in *Making It Real*, 37
4. quoted in *Globe and Mail*, 7 October 1995, C1
5. quoted in *Globe and Mail*, 1 December 1995, A21
6. from interview notes for an article published in the *Globe and Mail*, 27 August 1990, N10
7. *Malaise of Modernity*, 40
8. *Multiculturalism*, 130
9. Gregory Baum, "Ethnic Pluralism in Quebec," *Canadian Forum*, April 1996, 20
10. brief to the Bélanger-Campeau Commission, excerpted in *Boundaries of Identity*, 175
11. *Montreal Gazette*, 2 August 1996, B3
12. quoted in *Journal*, 149-151
13. *Globe and Mail*, 4 November 1995, D4
14. *La Guerre*, *Yes Sir!*, 99-101

15. *The Poetical Works of William Henry Drummond*, 222
16. *Ibid*, xxii
17. A 1991 CROP poll, for example, showed that 89 per cent of Quebec anglophones are still opposed to Bill 101 even though they know that the French consider it absolutely essential to their linguistic survival.
18. *Nationalism*, Kédourie, 115
19. A Quebec friend of mine discovered this when she and her boyfriend were posted to Washington, D.C. Chatting to each other in French one day, they were approached by a youth who asked what language they were speaking. Flattered, they told him. "Well, stop doing it," he replied. "It bugs me."
20. *Le Défi québécois*, 93-94
21. *English Canada Speaks Out*, 19

CONCLUSION

1. *The Political Theory of Possessive Individualism*, 263
2. *Nationalism in Canada*, 242
3. *What Is a Canadian Literature?*, 102
4. Frank Watt, quoted in *Nationalism in Canada*, 247
5. *After the Nation-State*, 242
6. *Ibid*, 222
7. *Ibid*, 200
8. *Nationalism and National Integration*, 224
9. *Nationalism Without Walls*, 113
10. *The Bush Garden*, ix

BIBLIOGRAPHY

- Abbé Groulx: Variations on a Nationalist Theme, Susan Mann Trofimenkoff. Copp Clark, Vancouver, 1973
- Les actes retrouvés: essais, Fernand Ouellette. Les Éditions HMH, Montreal, 1970
- After the Nation-State, Mathew Horsman and Andrew Marshall. Harper Collins, London, 1995
- Anglophobie: Made in Quebec, William Johnson. Stanké, Quebec, 1991
- Around the Mountain, Hugh Hood. Peter Martin Associates, Toronto, 1976
- Beautiful Losers, Leonard Cohen. McClelland and Stewart, 1991
- Blood and Belonging, Michael Ignatieff. Penguin Books, Toronto, 1993
- Boundaries of Identity, ed. William Dodge. Lester Publishing, Toronto, 1992
- The Bush Garden, Northrop Frye. House of Anansi Press, Toronto, 1971
- Du Canada au Québec, Heinz Weinmann. L'Hexagone, Montreal, 1987
- Canadian Dualism, eds. Mason Wade and Jean-C. Falardeau. University of Toronto Press, 1960
- Canada, Quebec, and the Uses of Nationalism, Ramsay Cook. McClelland and Stewart, 1986
- Canadians of Old (Les anciens canadiens), Philippe Aubert de Gaspé, trans. Georgiana M. Pennée. G.&G. Desbarats, Quebec, 1864
- Charles Guérin, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau. Re-issued by Guérin, Montreal, 1973
- Le Choc des langues au Québec 1760-1970, Guy Bouthillier and Jean Meynaud. Les Presses de l'Université du Québec, 1972
- Colony to Nation, Arthur Lower. Longmans Canada, Toronto, 1946
- Le Courage et la lucidité, Jacques Dufresne. Les Éditions du Septentrion, Sillery (Quebec City), 1990
- The Creators, Daniel Boorstin. Random House, New York, 1992
- Crémazie, Michel Dassonville. Fidès, Montreal, 1956
- Debts to Pay, John F. Conway. James Lorimer and Company, Toronto, 1992
- Le Défi québécois, Christian Dufour. l'Hexagone, Montreal, 1989
- The Dragonfly of Chicoutimi, Larry Tremblay. Les Herbes rouges, Montreal, 1995
- The Dream of Nation, by Susan Mann Trofimenkoff. Gage Publishing Limited, Toronto, 1983
- The Durham Report. Oxford Clarendon Press, London, 1912
- Earth and High Heaven, Gwethalyn Graham. Jonathan Cape, Toronto, 1944
- Empire of the St. Lawrence, Donald Creighton. Macmillan, Toronto, 1956
- English Canada Speaks Out, eds. J.L. Granastein and Kenneth McNaught. Doubleday Canada, Toronto, 1991
- The Ethnic Origins of Nations, Anthony D. Smith. Basil Blackwell, London, 1986
- "Ethnic Pluralism in Quebec," Gregory Baum. *Canadian Forum*, April 1996

- The Forgotten Quebecers, Ronald Rudin. Institut québécois de recherche sur la culture, Quebec City, 1995
- France in America, W.J. Eccles. Fitzhenry and Whiteside, Canada, 1972
- La Genèse de la société québécoise, Fernand Dumont. Boréal, Montreal, 1993
- La Guerre, Yes Sir!, Roch Carrier. Stanké, Montreal, 1991
- The Poetical Works of William Henry Drummond, William Henry Drummond. G.P. Putnam's Sons, New York, 1912
- Une Histoire du Québec: vision d'un Prophète, Maurice Séguin. Guérin, Montreal, 1995
- History of Canada, François-Xavier Garneau, trans. Andrew Bell. Richard Worthington Publishers, Montreal, 1866
- Home Truths, Mavis Gallant. Macmillan of Canada, Toronto, 1981
- L'identité fragmentée, Gilles Bourque and Jules Duchastel. Fidès, Montreal, 1996
- Identity and Community, Irving Massey. Wayne State University Press, Detroit, 1994
- Imagining Ourselves: Classics of Canadian Non-Fiction, ed. Daniel Francis. Arsenal Pulp Press, Vancouver, 1994
- Immanuel Kant, by Lucien Goldmann, NLB Press, London, 1971
- The Imperialist, Sara Jeannette Duncan. McClelland and Stewart, Toronto, 1971
- Intolerance, Lise Noel. McGill-Queen's University Press, Kingston/Montreal, 1994
- Introducing Hugh MacLennan's *Two Solitudes*, Linda Leith. ECW Press, Toronto, 1990
- Introducing Mordecai Richler's *The Apprenticeship of Duddy Kravitz*, George Woodcock. ECW Press, Toronto, 1990
- George Woodcock's Introduction to Canadian Fiction, George Woodcock. ECW Press, Toronto, 1993
- Jean Rivard, Antoine Gérin-Lajoie. McClelland and Stewart, 1977
- Le Journal (tenu pendant la commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme), André Laurendreau. VLB Éditeur, Montreal, 1990
- Juifs et réalités juives, Pierre Anctil and Gary Caldwell. Institut québécois de recherche sur la culture, Quebec, 1984
- Lament for a Nation, George Grant. McClelland and Stewart, 1965
- Lord Durham, Chester W. New. Oxford Clarendon Press, 1929
- La Maison suspendue, Michel Tremblay. Leméac, Montreal, 1990
- Making It Real, Robert Lecker. House of Anansi Press, Toronto, 1995
- The Malaise of Modernity, Charles Taylor. House of Anansi Press, Concord, Ontario, 1991
- Marie Calumet, Rodolphe Girard, trans. Irène Currie. Harvest House, Montreal, 1976
- Masks of Fiction, ed. A.J.M. Smith. New Canadian Library, 1961
- Menaud, Maître-Draveur, Félix-Antoine Savard. La Corporation des Éditions Fidès, 1992
- "Montreal," A.M. Klein. (In *Complete Poems*, Volume 2, 261.) University of Toronto Press, Toronto, 1990
- Montreal Mon Amour, Selected and Introduced by Michael Benazon. Deneau, Toronto, 1989
- "Mordecai Richler: Further Debate," Ben-Z. Shek. Outlook, September, 1992
- Le murmure marchand, Jacques Godbout. Boréal, Montreal, 1984
- Mythe et image du Juif au Québec, Victor Teboul. Éditions de Lagrave, Montreal, 1977

- Multiculturalism and the Politics of Recognition, Charles Taylor. Princeton University Press, 1992
- Murder and Walking Spirits, Robertson Davies. McClelland and Stewart, 1977
- National and Ethnic Movements, eds. Jacques Dofny and Akinsola Akiwowo. Sage Publications Inc., 1980
- Nationalism, Elie Kedourie. Hutchinson of London, 1960
- Nationalism, Peter Alter. Edward Arnold, London, 1989 (division of Hodder Headline group)
- Nationalism and National Integration, Anthony Birch. Irwin Hyman, London, 1989
- Nationalism in Canada, University League for Social Reform, ed. Peter Russell. McGraw-Hill, Toronto, 1966
- Nationalism Without Walls, Richard Gwyn. McClelland and Stewart, 1995
- Notre société et son roman, Jean-Charles Falardeau. Éditions HMH, Montreal, 1967
- Oh Canada! Oh Quebec!, Mordecai Richler. Viking, New York, 1992
- On the Jews of Lower Canada and 1837-38, Volume 3, David Rome. National Archives of the Canadian Jewish Congress, 1983
- En pièces détachées, Michel Tremblay. Leméac, Montreal, 1972
- The Political Theory of Possessive Individualism: Hobbes to Locke, C.B. Macpherson. Clarendon Press, Oxford, 1962
- The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalism, Max Weber. Charles Scribner's Sons, New York, 1958
- Le Québec à la minute de vérité, Michel Brunet. Guérin, Montreal, 1995
- Les Québécois, Marcel Rioux. Éditions du Seuil, Montreal, 1974
- Racial Attitudes in English-Canadian Fiction 1905-80, Terrence Craig. Wilfrid Laurier University Press, Waterloo, 1987
- Reading Between the Poles: The "English" French-Canadian Canon, Cynthia Sugars. Unpublished graduate paper, 1996
- Reconciling the Solitudes, Charles Taylor. McGill-Queen's University Press, Kingston/Montreal, 1993
- The Rocking Chair, A.M. Klein. Ryerson Press, Toronto, 1948
- The Sash Canada Wore, Cecil Houston and William Smyth. University of Toronto Press, 1980
- A Season in the Life of Emmanuel, Marie-Claire Blais. McClelland and Stewart, 1992
- Secessionist Movements in Comparative Perspective. Pinter Publishers, London, 1990
- Second Image, Ronald Sutherland. New Press, Toronto, 1971
- A Source-Book of Canadian History, J.H. Stewart Reid. Longmans Canada, Toronto, 1959
- Sources of the Self, Charles Taylor. Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1989
- Spare Parts, Gail Scott. Coach House Press, Toronto, 1981
- Stand To Your Work: A Summons to Canadians Everywhere, W. Eric Harris. The Musson Book Company, Toronto, 1927
- The Street, Mordecai Richler, Weidenfeld and Nicholson, London, 1972
- Studies on Canadian Literature, ed. Arnold E. Davidson. Modern Languages Association of America, New York, 1990
- Le Syndrome des plaines d'Abraham, Eric Schwimmer. Boréal, Montreal, 1995

La terre paternelle, Patrice Lacombe. Hurtubise HMH, 1972
Les Têtes à Papineau, Jacques Godbout. Éditions du Seuil, 1981
The Traitor and the Jew, Esther Delisle. Robert Davies Publishing, Montreal, 1995
True Patriot Love, Sylvia B. Bashevkin. Oxford University Press, 1991
Two Solitudes, Hugh MacLennan. Macmillan of Canada, Toronto, 1945
The Unknown Dominion, Bruce Hutchison. Herbert Jenkins, London, 1942
What Is a Canadian Literature?, John Metcalf. Red Kite Press, Guelph, 1988